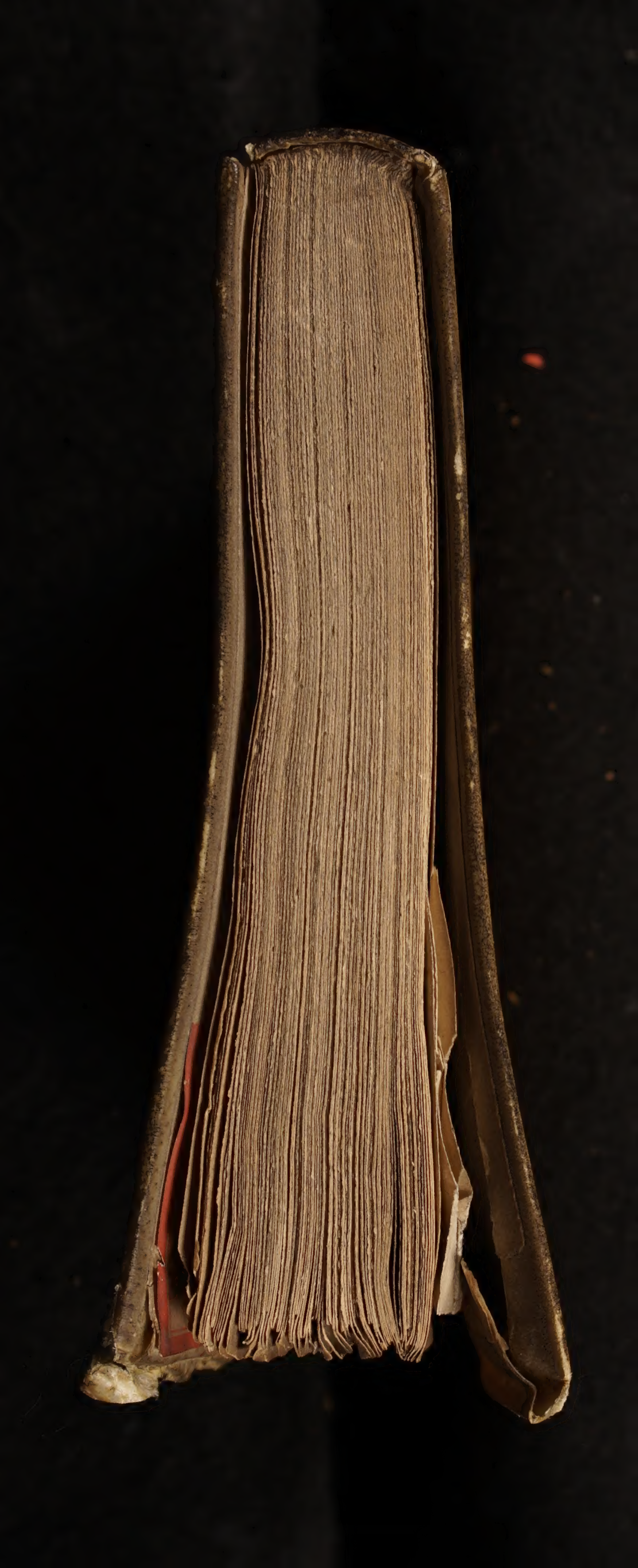
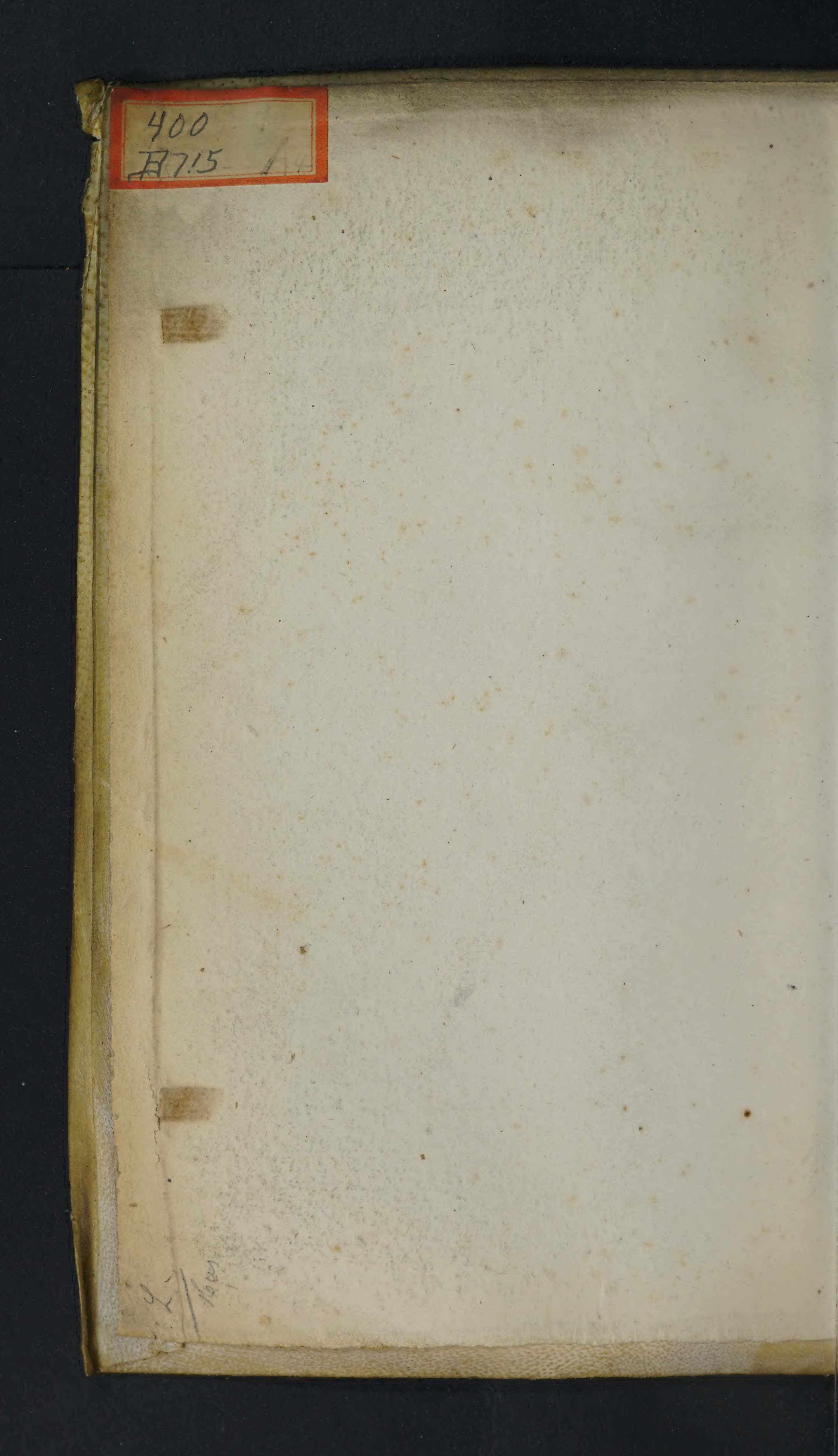


ADVIS
ET DEVIS
DES
LENGVES








400

ADVIS ET DEVIS

DES LENGVES

SVIVIS DE LAMARTIGENEE

CEST A DIRE DE LA SOVRCE

de peché

par

FRANCOIS BONIVARD

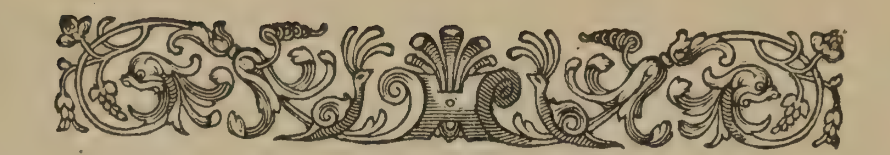
Ancien prieur de St-Victor.



GENEVE

Imprimerie de Jules-Guillaume Fick

1865



AVX MEMBRES DE LA SOCIETE d'Hiſtoire & d'Archéologie de Genève, & au Lecteur fidèle.

*
* *

MESSIEVRS, « *Encore une pierre qui tombe de l'édifice que nous cherchons à élever & à ſoutenir,* » *nous diſoit le docteur Chaponnière, rendant un juſte hommage à la mémoire d'un de nos plus ſavants collègues; ces paroles, préſentes ſans doute encore à vos eſprits, avec quelle douloureuſe triſteſſe ne dois-je pas les répéter, moi, à qui eſt échu le devoir de rendre à Chaponnière ce même hommage qu'il rendoit naguère à ſon ami. Chaponnière, Mallet! en répétant ces deux noms que la mort devoit unir, vous me pardonnerez, Meſſieurs, une émotion trop légi-*

time. Mallet fut le premier qui, accueillant des essais bien faibles encore, voulut user de l'autorité de son nom pour me faire ouvrir vos rangs, où je trouvai le docteur Chaponnière, ce vétéran de la science, qui non-seulement m'accueillit avec l'indulgence & la bonté qui lui étoient familières, mais ne dédaigna pas de m'associer à ses savants travaux. Vous le voyez, Messieurs, dans les deux collègues que nous pleurons, je ne sais si je n'ai pas le droit de dire que j'ai perdu plus qu'aucun de vous; car avec le docteur Chaponnière, dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, j'ai vu disparoître un collaborateur & un ami.

Jean-Jacques Chaponnière naquit à Genève le 1er juillet 1805. Elevé dans notre ville, il poursuivit ses études au collége & dans nos auditoires sous ces hommes distingués dont le moindre mérite auprès de la postérité ne sera pas d'avoir formé tant d'élèves dignes d'eux. Arrivé à l'âge où l'homme entre dans la vie active, le jeune Chaponnière se décida pour la

médecine & ſe rendit à Montpellier où il demeura un an, puis paſſa de là à Paris en 1826. Le temps du noviciat pour le médecin eſt généralement long, auſſi notre collègue étoit-il encore étudiant à Paris en 1830. Il y fut témoin des trois fameuſes journées & donna ſes ſoins aux bleſſés de Juillet.

Revenu à Genève, Chaponnière ſoutint ſa thèſe & fut reçu docteur avec de grands éloges, ſuccès d'autant plus flatteur qu'on connoît la prudence que mettoit la Faculté dans ſes admiſſions, de quelles précautions elle s'entouroit. Dès lors le nouveau médecin parcourut activement la carrière qu'il avoit embraſſée & qu'il n'abandonna que peu d'années avant ſa mort. Une autre plume rendra ſans doute à Chaponnière la juſtice qui lui eſt due comme médecin, & ſi nous parlons ici de ſa ſcience médicale ainſi que de ſa connoiſſance de la muſique, art qu'il cultiva toujours avec paſſion, ce n'eſt que pour montrer de quelle variété d'aptitudes la nature s'étoit plu à le douer.

Ce ne furent cependant ni la médecine ni la muſique qui occupèrent la première place dans l'eſprit, je puis preſque dire dans le cœur de Chaponnière. Fils d'un poëte, de l'auteur de ce joyeux Barbier *qui a conquis droit de cité parmi nous, on auroit cru que le jeune docteur, s'inſpirant de l'exemple paternel, auroit voué ſes loiſirs aux arts & aux lettres ; ce fut à l'hiſtoire & à toutes les recherches les plus ardues qu'il les conſacra. C'eſt à l'année* 1836 *que remonte la création de notre Société ; elle ſe forma ſous l'impulſion de l'ancien recteur Boiſſier, de Favre-Bertrand, d'Edouard Mallet, appuyés du grand nom de Siſmondi, &, ſi nous ne trouvons pas Chaponnière au nombre de ſes fondateurs, nous verrons dès l'année ſuivante la Société d'Hiſtoire & d'Archéologie l'appeler dans ſes rangs. Il ne tarda pas à prendre une part active à vos travaux, & le premier volume des* Mémoires *de la Société contient deux notices de lui : l'une ſur les* léproſeries

au moyen âge, *l'autre faite en commun avec le docteur Coindet, sur l'*entrée à Genève de Béatrix de Savoie, femme de Charles III, *avec la description des fêtes que lui donnèrent nos ancêtres. Un peu plus tard, le docteur Chaponnière, toujours inspiré, je le pense, par sa double position de médecin & de savant archéologue, rédigea, de concert avec M. l'archiviste Sordet, un travail sur* les hôpitaux genevois *au moyen âge, document d'un haut intérêt sur un sujet jusque-là peu étudié & mal connu.*

Dès lors, en parcourant le recueil des Mémoires *de la Société, c'est à peine si l'on trouve un seul volume qui ne garde le témoignage des recherches à la fois variées & profondes de notre collègue. Ici, c'est une notice sur l'institution des ouvriers monnoyeurs du saint-empire romain & de leurs parlements ; plus loin, Chaponnière traite de l'état matériel de Genève pendant la seconde moitié du quinzième siècle ; ou bien il publie ce journal du syndic Balard sur les événements*

qui se passèrent à Genève de 1525 à 1531, preuve historique à laquelle Chaponnière accordoit, non sans raison, un intérêt particulier pour l'histoire de notre pays. Personne n'a mieux qualité que vous, Messieurs, pour apprécier ce qu'il a fallu d'efforts soutenus, de patience, en même temps que de sagacité, pour arriver à dérober au passé un document pareil, & à mettre un manuscrit en quelque sorte indéchiffrable, incorrect & souvent incomplet, en état de subir la publicité. Nous avons entendu Chaponnière lui-même se plaindre d'un si rude labeur.

Les différents travaux que nous venons d'énumérer ont été tour à tour livrés à l'impression, chacun de vous peut en estimer la portée & la valeur; mais il en est d'autres dans l'œuvre de l'historien, que la Providence n'avoit pas destinés à voir le jour du vivant de leur laborieux auteur, & qui n'en resteront pas moins comme un glorieux monument à sa mémoire. Parmi un nombre très-considérable de matériaux, nous citerons en premier lieu un dépouil-

lement complet des registres latins du chapitre de Genève, puis un mémoire sur la taxe de guerre imposée à notre ville à la suite des défaites de Granson & de Morat, laquelle taxe a permis de déduire un relevé approximatif de la fortune publique d'alors.

Ici, nous touchons à ces événements immenses qui signalèrent le seizième siècle, période d'abord pleine d'angoisse qui précéda l'époque d'affranchissement, où l'indépendance de Genève, une fois assurée, fixa sa position dans le monde & créa devant la postérité son existence & son renom. Une période semblable dut attirer l'attention de Chaponnière. Parmi les figures qui marquèrent leur place dans ces temps de luttes, il n'en est aucune plus originale que celle du prieur de Saint-Victor ; aussi le célèbre prisonnier de Chillon devint-il pour notre collègue, on peut le dire, l'objet des travaux de toute sa vie. Chaponnière a donné dans les Mémoires *de la Société une notice sur François Bonivard, où il s'efforce de*

*juger l'homme du ſeizième ſiècle plutôt au point de vue privé & politique, notice à laquelle ſe rattache logiquement la publication de l'*Ancienne & nouvelle police de Genève. *Mais il reſtoit un côté ſous lequel Bonivard, moins connu, méritoit de vivre : comme écrivain de premier ordre, hiſtorien chroniqueur, moraliſte ſatirique & philoſophe. Rompre le ſilence injuſte gardé à cet égard vis-à-vis de Bonivard depuis trois ſiècles, fut la tâche longue, minutieuſe & difficile qu'entreprit* Chaponnière *; elle étoit digne de lui & aſſurera à ſon nom, nous ne craignons pas de le dire, une durée égale à celle des écrits qu'il aura tranſmis à la poſtérité.*

Déjà, Meſſieurs, vous daignâtes, il y a quelques années, agréer la dédicace des Advis & Devis d'idolâtrie *& des* Difformes Réformateurs *mis en lumière ; ce n'eſt là qu'une faible partie de l'œuvre totale. Les autres opuſcules de Bonivard, ſon* Traité de la nobleſſe, *celui des* Lengues, *ſes* Advis & Devis, *comme il*

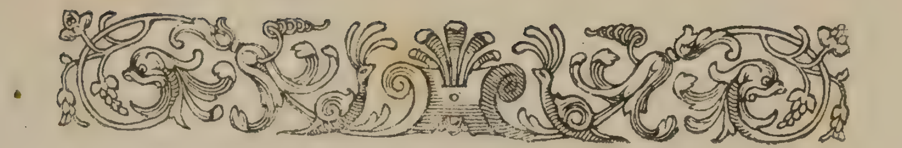
les a intitulés lui-même, ſont déſormais donnés à la publicité, & les Chroniques, *ce document ſur lequel devront s'appuyer tous les écrivains qui traitent de l'hiſtoire de Genève, remiſes en ordre & rendues à la forme qui leur convient, n'attendent qu'une main dévouée pour être livrées à l'impreſſion.*

Tels ont été les travaux les plus importants de notre collègue : fruits d'une érudition vaſte, d'une perſévérance à toute épreuve, ils firent du docteur Chaponnière ce ſavant réſervé, modeſte, conſciencieux à l'excès, qui auroit déſiré pouvoir reconſtruire l'édifice du paſſé ſans qu'il y manquât une ſeule pierre, laiſſant en cela un rare exemple à ſuivre & un modèle à propoſer ſurtout aux jeunes gens. Au temps de l'épreuve, comme durant la maladie, jamais notre Société ne lui demeura étrangère, & il y a peu d'années il préſidoit encore nos ſéances. Hélas ! nous ne le reverrons plus s'aſſeoir à nos côtés, celui dont l'apparence étoit ſi douce, l'abord toujours gracieux & facile. Ser-

rons nos rangs, Messieurs, serrons de plus en plus ces rangs où la mort fait de si larges trouées, bien que je craigne que, malgré nos efforts, les places occupées par ces deux collaborateurs, Mallet & Chaponnière, ne demeurent à jamais vacantes.

GVSTAVE REVILLIOD.





ADVIS ET DEVIS DES LENGVES.

* *
*

PVISQVE nous hauons traicte du mençonge, feroit expedient de faire le femblable de linftrument dicelle, que la plufpart des vfantz dicelle, que font les homes, appellent lengue. Combien que non feullement elle eft inftrument de mençonge, mais auffy de fon oppofite, queft verite ; lefquelles touttes font conceues en la penfee, qui pour fe communiquer entre les homes les enuoie a la lengue, que en cela fert de meffagere ou ambaffadereffe ; pourquoy tel prouerbe couroit iadis entre les Grecs : *Γλωσσα ποι πορεον ; την πολιν ὀρθιωσουσα, και πολιν καταφεροῦσα* ; *id eſt :*

Lengue ou vais-tu ? marches-tu pour conſtruire
Vne cite, ou icelle deſtruire ?

Et pourtant lha formee nature ployable pour feruir a touz endroictz, afcauoir au vray & au faux, au bien & au mal. Ce que bien cogneut Efope, auquel haiant commande Xanthus, fon maiftre, quil luy allaft achatter la meilleure viande du monde, il luy achatta vne lengue ; apres, quil luy achattaft la pire, il fit le femblable, demonftrant

quil ni hauoit meilleure chofe fus terre que la lengue humaine bien femploiante; pire, que celle que en mal fexerceroit.

Car Dieu haiant donne a lhome rayfon & intelligence & voulente, par lefquelles il eft different es autres animaux, & par telle difference les excelle, &, les excellent, leur domine, ne fe contenta pas que lefpece humaine precedaft en rayfon touz autres animaux, mais voulut encor que ce fuft en demonftrance dicelle pour la fe communiquer lun a lautre par le moien de la parolle de la lengue procreee. Car touz autres animaux hont bien voix chafcune felon fon efpece; le beuf mugit, le cheual hinne, le chien abbaie, & ainfy de touttes beftes, que neft que fimple voix, mais lhomme ha parolle, que fe peut diffinir ou limiter, vne voix membree ou articulee, que fe defchiquette en plufieurz pieces, & par ce moien defpeffe, fe rendante defliee par ces inftrumentz ou elle paffe & fextamine: le poulmon, les coftes, les mufcles, lartere, le palaix, le goufier, la lengue, les dentz, les leures & lhaleine, defquelz les beftes nhont que deux, afçauoir le poulmon & la lengue, & encores la plufpart ne fe fert que du poulmon fans emploier fa lengue a former fa voix. Et ce ha faict le bon Dieu aux homes, quil a creez animaux de compaignie, affin que, multipliez, ils fe communiquiffent par vn tel inftrument leurz penfees lun a lautre & fe incitiffent mutuellement a leur deuoir, que confifte en deux chofes que luy mefme ha enfeignees, voire grauees aux cueurz de touz

homes, deuant que les donner par eſcrit en deux tables a Moyſe, queſt que daymer Dieu ſus touttes choſes, voire plus que ſoy meſme, & ſon prouchain come ſoy meſme, ce que ſe faict par le moien de la lengue; & pour tant, dict Viues en ſon Traicte de la corruption & correction des Diſciplines, que la lengue & les loix ſont lentretenement dhumaine compaignie quant lon en vſe deuement, mais quant lon en abuſe, il ni ha au monde pire choſe, ainſy que nous auons dict que bien monſtra Eſope, ce que hont veu & demonſtre touz anciens philoſophes, tant fideles come payens, car Dauid nha il pas dict en ſon xl^e pſeaume: « Metz garde, Seigneur, en ma bouche, & en mes leures meſure de circumſtance. » Salomon auſſy, ſon fils, ne dict il pas au xviij^e de ſes prouerbes: « La vie & la mort ſont en la main de la lengue.» Du commun prouerbe, courant iadis a ce propos entre les gentilz, nous hauons parle cy deuant. Eraſme ha faict vn ſingulier traicte de la lengue. Si nous ha Dieu donne ce inſtrument quant & rayſon, come meſſager dicelle, & come il ha donne le franc arbitre de vſer & abuſer de rayſon, auſſi ha il, de la lengue.

Mais maintenant eſt queſtion ſi la lengue eſt ſeulle interprete de la penſee; ſus quoy ie reſpondts, quelle en eſt interprete ſouueraine, mais non pas ſeulle, car il y ha dautres membres a ce ſeruantz. Les mains parlent, les doitz, les yeux, la teſte, les piedz, & touz autres membres interpretent & ſigniffient la conception de la penſee,

& ſe peuuent touttes ſignifications dicelle; mais les vnes ſeruent a linſtrument des yeux; le parler, des aureilles; car (ſelon Diomedes grammairien): *Loqui, eſt articulata voce ſignum dare.* « Parler, eſt donner ſigne par voix membree, » combien que encore lon parle auec la main, queſt en eſcriuant. Touttes autres marques de la penſee ſappellent ſimples ſignes ou ſigniffications, come celluy que fit le roy Tarquin de Rome a vn meſſager de ſon fils, qui par abſtuce hauoit faict que les anciens ennemiz de ſon pere ſe ſoient a luy ſoubzmis, ſi nouſa pas eſcrire a ſon dict pere, par crainte que les lectres ne fuſſent ſourpriſes, mais luy manda par la bouche du meſſager qui luy eſtoit fidele, quil luy ſignifiaſt come il vouloit quil ſe y gouuernaſt. Le meſſager expoſa au roy ſa charge en vn iardin ou il le treuua pourmenant auec vne gaule en ſa main; mais le roy, non ſouſant en luy fier, ne luy fit aucune reſponce de bouche, ains ſeullement abattoit auec ſa gaule la teſte de certains pauotz qui eſtoient aupres de luy. Le meſſager, haiant attendu vne piece de temps ſans autre reſponce, ſen retourna & fit du tout rapport a ſon maiſtre, qui conceut par le ſigne des teſtes de pauots abattues, que ſon pere vouloit quil fiſt mourir les teſtes & chefs de la ville, affin de rendre le peuple a luy plus obeiſſant & ſubiect, ce quil fit & vint au but de ſon deſſein. Tarquin en ce endroict ne ſonna moct auec la lengue, mais ſa main ſeruit bien a lenonciation de ſon vouloir ſans cela. Rabellais introduit Panurge diſputant auec les

mains. Sourdtz & muetz ne peuuent entendre les conceptions des esperitz dautruy, ni faire entendre les leurz, sinon auec les mains.

Or (come nous hauons dict) Dieu a doue lhome sus les autres animaux, non seullement pour les rendre raysonnables, mais en pouuoir de se communiquer rayson lun a lautre, mais ce bien a nous faict nha encor souffi a nostre dict bon Pere, voïant que la parolle ne se pouuoit bonnement a touz, voire a plusieurz homes pour les entretenir en compaignie & amitie compaignable; & la rayson: La parolle est enoncee par le seul instrument de la lengue, dechiquettante la voix en plusieurz membres, come nous hauons dict; laquelle voix ne se peut entendre gueres loin entendiblement, ni encores sans estre entendue pour aussy a grandt paine, peut entretenir vne compaignie œcunomique, *id est* mesnagere; ie me tays par toutte vne cite, si elle nest pour ce assemblee, quest vne chose malaysee, au moins a touz propoz; come se fera ce par tout vn pays, come par luniuers? Et ce pour ampreux. Segondement, quand elle seroit bien, moïen le sentement des aureilles, par tout le monde recuillie, les homes meurent lun apres lautre, & est bien rare que vn home viue vn siecle, quest de 100. ans, sinon que ce fussent Adam & sa posterite & Noe & la sienne, mais encores sont ilz mortz, qui entretindrent en compaignie leurz enfantz moïennant loix quilz leurz donnerent par linstrument de la lengue, pour, dict Viues a bon droict, que la lengue & iustice sont lentretene-

ment de compaignie humaine; mais de quoy eut ſerui cela, ſans autre inſtrument que celluy de la lengue? Vray eſt que pluſieurz choſes ſont venues en lumiere a ceux qui hont vſe des leures, par memoire donnee de pere a fils, de main en main, daage en aage; ſuſquoy les Hebrieux hont fourge leur caballe. Et veullent aucuns dire que Moyſe ha de ce eſpuyſee ſon hiſtoire, mais ilz faillent, ou il faut qne Ioſephe mente, qui dict, que lhiſtoire de la creation du monde fut grauee en ij colomnes, lune de pierre, lautre de bricque. Si quil faut penſer que quant que Dieu donna a lhome luſage de la lengue, il luy donna auſſy luſage de ſe ſeruir de la main come de la lengue, moïen eſcritture, come bien ha monſtre Poſtel. Si quil faut dire que quant & le premier lenguage (qui par la confeſſion de touz fut lHebrieu) fut donne luſage de leſcritture, & dura touſiours cependant que le lenguage Hebrieu ſeul eſtoit a touz homes commun, & que en icelluy hont eſte eſcrittes loix & hiſtoires, deſquelles Moyſe par le commendement de Dieu ha eſpuyſe les ſiennes, come vn autre ſingulier benefice par Dieu donne aux homes, par lequel ilz ſe pouuoient communiquer leurz penſees mutuellement, non ſeullement viuantz loin lun de lautre, de lieu, mais de temps, parlantz les mortz a leurz poſterieurz, car Platon, Ariſtote, Ciceron & tant dautres excellentz perſonages qui ſont treſpaſſez, tant de ſiecles y ha, parlent a nous bec a bec, maintenant nous communiquantz leurz ſciences; le ſemblable nous font les hiſtoriogra-

phes & generallement la plus grande partie des ſauantz, tant en letres ſacrees que prophanes.

Or eſt cecy vn ſingulier benefice par Dieu confere a lhumain lignage, non gueres moindre que la rayſon, a cauſe que, ſans la monſtre que ſe font dicelles les indiuiz lun a lautre par ces inſtrumentz, elle ne ſeruiroit que a vn ſeul indiuis, rien a leſpece. Et ne ſeſt encor Dieu contente de ces bienfaictz, car par cy deuant nous ne pouuions iouir de benefice de leſcritture ſans lachatter bien cherement, car y falloit aux homes emploier beaucoup de temps ou dargent, ou touz deux enſemble pour eſcrire vn chaſcun a par ſoy ou faire eſcrire a autruy les inſtrumentz de ſageſſe, queſtoient les liures. Si que ie me merueille come deuant 120. ans paſſez ſe pouuoit treuuer telle multitude de ſçauantz; voire, come il y hauoit home qui ſceuſt lire & eſcrire; les paouures par faute de biens forains, les riches par ſuperabondance diceux. Car ceſt le commun vſage, que richeſſe ne requiert pas volentier ſageſſe. Touttes foys ſen eſt treuue, mais non pas au temps a nous fort prochain, mais deuant la venue de Ieſus Chriſt & vn peu apres, entre les Grecz principallement & les Romains, qui eſtendirent touz deux fort leur empire & leur lenguage quant & cela. De lHebrieu ne faut parler, car il neſtoit commun fors entre les Iuifz, ſinon que apres la venue du Chriſt il ha eu cours entre les Chreſtiens. Les anciens ne preferoient pas richeſſe a ſageſſe, ains neſpargnoient pas richeſſe pour lacquerir, en laquelle richeſſe ilz abon-

doient plus que lon ne faict maintenant, auſſy bien come en ſageſſe, come pourrez veoir au liure que Budee ha eſcrit: *De aſſe;* teſmoin Craſſus, qui neſtoit roy, duc ni conte, ains ſeullement que vn ſimple bourgeois Romain, combien que non des moindres, lequel nextimoit celluy digne deſtre nome citoïen Romain, qui ne pouuoit ſoudoïer ordinairement vne legion de ſoldatz; & neſpargnoient pas richeſſe pour acquerir ſageſſe, teſmoin Ptolomee Philadelphe, roy dEgypte, qui dreça vne bibliotheque de 70,000 pieces de liures. Aduiſez combien cela deuoit couſter, car quand ſeroit bien au temps preſent que limprimerie a renduz les liures a ſi bon marche, pour le moins vn chaſcun deſdictz liures, lun comportant lautre, vaudroit vn eſcu, combien doncques deuoient ilz alors valoir?

Ce ſingulier bien nous ha Dieu enuoie, ni ha pas gueres plus de 120. ans, ſelon aucuns par linduſtrie quil donna a vn Alleman nome Han, que en alleman eſt autant a dire come en latin Gallus *id eſt* coq; dou eſt prouenu lerreur que pluſieurz cuident que ce ſoit eſte vn Françoys, autres extiment que ce ſoit eſte auſſy vn Alleman de Straaſburg nome Hans Güttenberg, lan 1440., du temps de lempereur Friderich iij^e; mais quelz quilz ſoient, ilz hont faict autant de bien aux homes que vn autre Alleman moyne, nome Petter Schwartz, *id eſt* le Noir, ha de mal, qui treuua de fourger lartillerie. Car Dieu iuſte iuge, mais benin pere, nous ha touſiours enuoie des afflictions pour, come iuge, nous

nous chaſtoier de nouz meffaitz; mais apres, come benin pere, il nous ſoulage. Car pour ce que les homes apres le deluge, au moins la plus part, ſeſleuerent en tel orgueil quilz penſoient ſe pouuoir exempter de la puyſſance & verge de Dieu, ſe gardantz dun autre deluge ſil venoit, & pour ce firent baſtir la tour de Babilonne, il ne ſe voulut pas venger de eux monſtrant ſa puiſſance que les exterminaſt, mais par ſa ſapience que ſe mocquaſt de eux tant ſeullement par meſpris, leur donnant a cognoiſtre quil en ſçauoit bien, a eux confondant vne ſeulle lengue aux homes commune des le commencement du monde, en pluſieurz & diuerſes, ſi quilz ne ſentendoient lun lautre, pour ſe monſtrer lun a lautre ce quil leur failloit pour acomplir leur ouurage, excepte que Dieu laiſſa lancienne a vn Heber & a ſa famille, que ha touſiours eſte deſpuys appellee Hebraïque de ſon nom. Si ne faut pas penſer que quant & ce quilz perdirent le moïen de parler, quilz ne le fiſſent auſſy deſcrire, que fut vne grande playe a lhumain lignage. Car le plus ſouuent la difference des lengues cauſe la difference des volontez, & (queſt le pire) que les lengues ne ſont ſeullement eſte changees ſelon la diuerſite des lieux, mais ſelon celles des temps, car vous vous trompez ſi penſez que les lenguages, qui furent eſparz ça & la apres la confuſion Babilonique, ſoient demeurez chaſcun en ſon pays iuſques maintenant. Extimez vous que les Egyptiens, les Indiens, les Affricains, les Perſes & autres, tant Leuantins que Meridionaux, parlent

du lenguage quilz faiſoienr tant ſeullement deuant la venue du Chriſt? Et nous autres Europiens le faiſons nous auſſy?

Le lenguage Gauloys neſtoit gueres different du Thodeſque; leſquelz Thodeſques pour ce furent appellez Germains, *id eſt*, freres, pour ce que, en lenguage, meurz & façons de faire, ilz reſſembloient es Gauloys, come ſilz fuſſent eſte freres, teſmoins Cæſar en ſes Commentaires, iaçoit quilz fuſſent encor entre eux differentz en lenguage, mode de viure, regime & ſemblable. Ilz furent ſubiuguez premierement par les Romains, qui les contraignirent a apprendre leur lengue queſtoit la Latine, combien quilz la parliſſent mal proprement, come nous dirons en ſon lieu. Apres cela les Françoys orientaux, les Bourguignonz & autres nations aquilonaires, ſortantz de leurz pays, ſeſpandirent par les prouinces Romaines & les occuperent, &, entre les autres, les Françoyz orientaux & les Bourguignonz. Sus la gauche, les Françoyz paſſerent la riuiere de Loyre, ou ilz ſe annicherent, & du nom de leur ancien pays appellerent cette region, France. Les Bourguignons ſanicherent autour de la Saone, par Latins appelee Sequana, pour quoy eſtoient nommez anciennement Sequani, & deſpuys furent nomez Bourguignonz, qui par ſucceſſion de temps ſeſtendirent au long du Rhoſne, deſpuys le lac de Geneue, occupantz les Allobroges dictz maintenant Sauoyſiens & vne part du Dauphine iuſques en Arles, pourquoy iadis ſe nommoit le royaume de Bourguoigne

le royaume dArles. Despuis ilz se sont retirez. Ceux cy estoient trestouz de nation & lengue Germanique, pourquoy estantz en Gaule corrumpirent & furent corrumpuz. Car eux corrumpirent la lengue Gauloyse, qui approuchoit moins de la Latine, & les Gauloys la leur naifue; en sorte que nul des Françoyz orientaux sçauroit a grandt paine entendre certains verz dune chanson que disoient les anciens soldatz Françoyz habitantz en Gaule, se ventantz des victoires quilz hauoient continuellement contre les Romains, alleguee par Bibliander & Stumpf ainsy:

Sy findt wir sonnenkün
Als die Römer selber;
Nun darf man auch reden
Thas Kriech nit widersprächent;
Züm waffen snelle
Sindt die Helden alle.

Lequel lenguage ne sçauroient entendre les Françoyz modernes, ni orientaux ni occidentaux, ni encore autres Allemans. Stumpf aussy en ses Chroniques des Heluetiens allegue vn paternostre escrit en Alleman du temps de Charlemaine que peu dAllemans de notre temps sçauroient entendre, fors en deuinant.

De ce declairer en Gauloys nest pas necessaire, car il ni ha pas sentence que puisse seruir fors a la diuersite du lenguage ancien & du moderne; car la lengue Gauloyse ha este diuerse non seullement selon les tempz, mais selon les lieux, come aussy tesmoigne Cæsar disant: Les Gauloyz sont differentz entre eux de lenguage, meurs & con-

ditions. Les Maſſiliens, qui eſtoient deſcenduz des Phoceens & Grecz, parloient de lengue Grecque; ce que a faict a beaucoup extimer que touz Gauloyz parloient de lengue Grecque ou prochaine a la Grecque, quoy conferme le dict de Cæſar en ſes Commentaires, queſt que apres la deffaicte quil fit des Heluetiens ou Heluetteriens, il treuua en leurz coffres les nomz & ſournomz de deſſus nomez qui eſtoient eſcritz en letres Grecques; mais ceſte rayſon neſt pas ſouffiſante preuue pour monſtrer que les anciens Gauloys parloient de lengue Grecque, car ſi cela eſtoit ſenſuyuroit que touz ceux qui eſcriuent en letres Latines fuſſent Latins, & touttesfoys nen y a pas vn, car non ſeullement les Italiens & Eſpaignolz, qui hont lengue prochaine a la Latine, eſcriuent en letres Latines, mais les Françoyz qui en ſont fort loingtains & les Allemans qui le ſont extremement. Iohan le Maire a dict que ceſtoit le Breton armorique, que lon appelle maintenant le Breton bretonnant, a quoy me faict adiouter foy vn Pauſanias, ancien autheur Grec, qui dict en ſon Euboïque que les Gallo-Grecz qui, apres la deffaicte de Brennus par Furius Camillus, ſeſtoient retirez, ce peu qui peut eſchapper, en vn coin de Grece que de nom meſle ilz appellerent Gallo-Grec, hauoient auſſy vocables meſlez de Gauloys & Grec. Si eſtoit nome vn cheual en Gauloys, que neſtoit pas fort eſtrange a lAlleman, *ein marck;* & encor de preſent les Allemans appellent, non pas vn cheual, mais vne iument, ſa femelle, *eine marche,* & les cheuallierz

du nombre des cheuaux quilz entretenoient, celluy qui nauoit que vn cheual ſappelloit *marchos* ſimplement, celluy qui deux, *dumarkos*, celluy qui troiz, *Δρυμαρκος και τα λοιπα*, de quoy ne ferai plus ample mention, car ien ai aſſes parle en mes degrez de nobleſſe.

Stumpff en ſon Heluetie & en ſa Gaule dict que les , au nombre deſquelz eſtoient pour lors les Heluetiens ou Heluetteriens, que maintenant lon appelle les Souyſſes, parloient non pas de lengue Germanique, mais dune non beaucoup a icelle differente & proprement celle que font de preſent les Flamentz ou baz Allemans, & preuue cela par vocable dun office ſouuerain entre les Heduoiz, dictz maintenant ceux dAuſtun, queſt *vergobretus*, que Cæſar allegue en ſes Commentaires, queſt vn nom compoſé de *vercker*, que ſigniffie depeſcheur, & *obert*, que ſigniffie auſſy ſouuerain en bas Alleman, car les hautz lappeloient *obreſt*, & eſt autant a dire comme lexarche, ſouuerain, deſpeſcheur ſouuerain ; & ſus beaucoup dautres vocables, leſquelz Cæſar ha corrompuz, par faute dentendre leur lenguage. Mais Cæſar meſme accorde en ſes dictz Commentaires la difference des autheurs modernes, touchant lancien lenguage Gauloys, diſant que leſdictz Gauloys eſtoient entre eux moult differentz en lenguage, meurs & police. Pourquoy faut penſer que les Gauloys qui abbutiſſoient a la Germanie ſe conformoient a la lengue Germanique ; ceux qui aux Maſſiliens, qui eſtantz ſortiz des Grecz Phocenſes, vſoient encore de la

Grecque; ceux qui a la Bretaigne, de la Britannique; combien que touz en general vſaſſent de letres Grecques, teſmoin ledict Cæſar, qui dict en ſes Commentaires que les Heluetiens ou les Helleueterz hauoient eſcritz nom par nom ceux qui eſtoient ſortiz de leur pays, en letres Grecques.

Des Italiens ne faut douter quilz nuſiſſent de la lengue citoïenne de Rome, leur cite principalle, combien que non encor du commencement capitalle, combien quil y euſt encore quelque difference ſelon la diuerſite des regions come ha partout, mais non pas telle quilz ne ſentendiſſent lun lautre. Et ſe monſtre par la mocquerie que Tibere Cæſar (ſelon Suetone) faiſoit du lenguage de Tite Liue, quil diſoit ſentir ſon Padouan. De la lengue Eſpaignolle ie ne ſçay que dire, car elle eſt plus conforme a la Latine que la Françoyſe, mais non pas encore tant queſt lItalienne. Si ne croy pas touttesfoys quelle ſoit ainſy eſte des tout temps. La Germanique ha bien receu quelque mutation, mais non pas la nouuelle ſi diuerſe de lancienne, que les nouueaux de quelque bon iugement, ſilz luy adiouxtent diligence, ne puiſſent entendre les anciens, come nous hauons cy deuant declaire des anciens Franconiens.

Bref, ie ne croy que lengue ſoit demeuree en ſon entier, ie ne dy pas deſpuys le commencement de la mutation faicte en Babilone, mais deſpuis la venue du Chriſt. Si ne ſe treuue que la trace daucune ſoit demeuree en aucun pays. Vray eſt quil en y ha eu iij principalles, que ſont demeurees

iuſques a preſent, que ſont lHebraïque, la Grecque & la Latine, mais non pas chaſcune en ſon pays, car lHebraïque auoit ſon ſiege en Iudee, la Grecque en Grece & la Latine a Rome & par toutte lItalie, que ne ſont encores demeurees chaſcune en ſa purite & entierete. LHebraïque fut la premiere du monde a touz homes commune, que fut confuſe & diſſipee par lorgueil du Nimbroth entre touz autres homes, excepte Heber & ſa famille, mais non pas encor en ſorte que par ſucceſſion de temps elle ne ſe corrompiſt, ſi que ſaint Hieronime ſus Eſdras entendoit a grandt paine les liures de Moyſe, pour le changement de la lengue deſpuys le temps dudict Moyſe au leur, queſmeut ledict Eſdras a reformer la lengue Hebraïque, accordant lancienne a la nouuelle, tellement que touttes deux fuſſent entendues par gentz de ſon temps & leur poſterite. La lengue Grecque auſſy, queſtoit partie en V parties, nha eſte ſans changement & mutation, car παραδυσος voulant autant a dire entre les fort anciens Grecz que iardin, deſpuys iuſques a preſent il ſe nome κῆπος, & pluſieurz autres, come bien exempliſſie Bibliander en ſon Liure des Lengues.

La Latine ha auſſy ſouuent receu des mutations, ie ne di pas ſeullement deſpuis la defloration de lempire Romain, mais longtemps deuant, deſpuis la fondation de Rome, durant que ladicte cite eſtoit en accroiſſance; car du temps de Scipion, par la poeſie dEnnius, ſon contemporain, ſappert quelle eſtoit fort rude & inciuile, come extimerent

ceux qui apres la rabotterent, come Ciceron & autres. Touttesfois par les chofes en elle contenues, queftoient les geftes des anciens Romains excellents defpuis Rome fondee iufques a fon temps, luy donnerent nonobftant credict & authorite. Et pourtant fe raconte en la vie de Virgile, que luy lifant la poefie dudict Ennius, interrogue quil faifoit, refpondit : « Ie cuillie fleurs dedans fien. » En ce temps lon appeloit la lie du vin *floccos*, que maintenant fappelle *fex vini*, come tefmoigne Aule Gellie en fes Nuictz Athenoifes, ou dauantage il raconte vne reprehenfion de Cathon a vn glorieux iouuenceau qui, pour fe monftrer bien en lenguage, pindarifoit en ancien lenguage, fonnant floccos & femblables ; quoy ouiant Cathon, il luy dit : « Mon ami, vis come les anciens & parle come les modernes. »

Defdictz trois lenguages, le premier queftoit lhebraïque, ne fe communiquoit pas a autres gentz, que de fa nation & relligion, queftoient les Iuifz, ains demeura toufiours entre les Iuifs en Iudee, ou en autres nations ou ilz eftoient difperz, par lenuie defquelz ilz eftoient contaminez. Car combien quilz fuffent prefques partout, excepte en Iudee, come aduenaires, non citoiens ou payfans, ilz vouloient toufiours eftre feparez des autres, come filz fuffent indignes de receuoir de eux aucune doctrine, nonobftant que les autres fuffent leurz fuperieurz & feigneurz ; qui ne fe foucioient encores de cela, car ilz ne fe faifoient que mocquer de leur relligion & doctrine. Les autres deux fef-

largirent

largirent par tout le monde, par la ſcience en partie, en partie par la puiſſance des ſuppoſtz de touttes deux; car les Grecz des leur commencement, deuant que les Romains ſauançaſſent en ſeigneurie, fleuriſſoient en deux choſes entre les homes plus extimees, queſtoient lexercice des letres & celluy des armes.

Exercice des letres eſtoit plus continue en Athenes quen autre lieu; celluy des armes, en Lacedemone; car Athenes eſtoit vne vniuerſite par tout le monde celebre, come eſt maintenant celle de Paris, & y accouroit on de touttes partz pour y apprendre letres & bones meurz, que la fleuriſſoient, come pourrez veoir par lepiſtre auant-marchante au traicte, que Cicero hauoit eſcritte, de Office ou deuoir, a ſon fils qui la eſtudioit. En Lacedemone regnoit lexercice des armes; touttesfois le lenguage grec ne ſeſtendit pas par lexercice des armes lacedemoniques hors de leur pays, car nul Grec conquit ailleurs, ſinon Alexandre le Grandt, duquel le regne & la vie furent courtz, pourquoy neurent les regions par luy ſubiuguees loyſir dapprendre ſon lenguage, car chaſcune dicelles retourna en ſon premier eſtat de meurz, lenguage, loix & couſtumes; pourquoy namplia pas luſage de la langue grecque la puiſſance des habitantz dicelle region, mais leur ſcience, pour laquelle comprendre chaſcun ſeſtudioit a entendre & parler de leur lengue; & neſtoit pas trop commune a touz ceux dune autre region, mais propre a aucuns particulierz de gentil eſprit, come ha maintenant

B.

cours le latin par toutte lEurope. De ce nous hauons la preuue par ceux qui hont escritte la vie de Ptolomee Philadelphe, roy dEgypte, qui hauoit drece telle librerie, come nous hauons dict cy deuant, lequel (iaçoit quil fust Egyptien) hauoit la lengue grecque, & pourtant fit traduire dhebrieu en grec les liures de la Sainte Escritture par lxxij interpretes hebrieux, sçauantz es deux lengues. Des apostres & singulierement des euangelistes, iaçoit quilz fussent de nation & lengue hebraïque, ilz ne voulurent pas escrire lEuangile ni leurz enseignementz en hebrieu, pour ce que ce lenguage nestoit commun, mais en grec, qui leur hauoit este enseigne par le S. Esprit, pour ce que ledict grec hauoit cours par luniuers; excepte S. Matthieu, qui escriuit en son lenguage.

La cause de lampliation de la lengue latine, ha este lampliation de la puissance & empire de ses suppostz, questoient les Romains, car ce pendant que leur empire ne franchissoit pas les limites & bornes de lItalie, aussy ne faisoit leur lenguage; ce que ne fut pas en Orient, a cause que le grec estoit commun, presques a touttes gentz destouffe de ceste region, & aussy lestoit aux Romains. Mais quant ilz passerent dOrient en Occident, deça les montz, ilz ne treuuerent lenguage quilz sceussent entendre, car deuant ilz hauoient peu de traffique ensemble, & estoient aussy incogneues deça les montz les lengues grecque ni latine; questoit a touz deux vne fascheuse chose, a sçauoir & aux vainqueurz & aux vaincuz, de non se entre enten-

dre en leurz affaires politiques; ce quesmeut a enuoier par leurz prouinces guaignees des precepteurs sçauantz en lengue latine, non seullement par practique, mais par theorique, pour enseigner leurz subiectz, non seullement a parler latin congruement, mais eloquemment, par la lecture quilz leur faisoient en grammaire & en rhetorique. Ce que ne sçay si ce fut vne grace faicte par Dieu es dictes nations, ou vne punition, car en la Sainte Escriture se treuue en aucuns passages, quil le faisoit es vns par benediction, es autres par malediction. Il en vsa en benediction enuers ses apostres, leur enuoiant le S. Esperit qui leur donna le benefice des lengues, & en autre passage il menaça les Iuifs de les soubzmettre a gentz desquelz ilz nentendroient point le lenguage; ce quil fit es citramontains, leur faisant touttesfoys le bien de les leur faire enseigner par les instrumentz a ce duisantz, que sont grammaire, rhetorique & dialectique, si quil se treuue come Lactance Firmien fut enuoie a Lion pour illec enseigner rhetorique.

Mais ceſt vne chose si malaysee que gentz de diuerse nation apprennent naifuement la lengue lun de lautre, que ie tiens quasi pour impossible, quant il ni hauroit grande difference. Regardez come le gaulois, qui nestoit gueres dissemblable a lalleman, se pouuoit conformer au latin. Aussy lon disoit que Solon, qui estoit Athenien, barbarisoit entre les Scythes, maintenant nomez les Tartares, & Anacharsis Scythe entre les Grecz, qui sçauoient touz deux le lenguage lun de lautre.

Car il y ha deux vices qui ſe treuuent en touz lenguages, que ſont ſolœciſme & barbariſme. Solœciſme ſe commect en ladiancement ou lyaiſon dun propos entier que Latins appellent *orationem*, quilz appellent auſſy conſtruction, come quant lon mect le maſculin pour le feminin & par contraire, & ce non ſeullement es lengues anciennes, come le grec, latin, &c. Barbariſme neſt que vn lenguage entier ou mot dicelluy eſtrange a la lengue en laquelle lon parle, ce que Perot en ſon *Cornucopie* diffinit ou limite ainſy : « Ceſt vne partie de parler corrompue, parlant auec la lengue ou la plume. » Ciceron en ſon Traicte des nobles orateurs, parlierz ou harengueurz, declaire la ſource de ce vice en lengue latine, diſant que, du temps de Scipion & Lælius, que peu de Romains voiageoient loin de Rome & pourtant neſtoient obfuſquez par lengue eſtrangere, que les gardoit de parler autre lengue que la leur, queſtoit latine.

Mais apres quilz eurent conquis diuers pays, ilz trafiquerent par iceux, non ſeullement par la Grece, queſtoit de lengue quilz entendoient preſque come la leur & la tenoient pure & nette come la leur, mais entre les autres quilz tenoient pour barbares, tant en leuant come en ponant, mydi & minuict, & pourtant nadmirent pour citoiens en leur lengue ſeullement des vocables grecz, mais barbares; come de lEſpaigne, ce moct *maſtruca*, queſt vne ſorte dacouſtrement; de la Bretaigne & de la Gaule *eſſedum* & *rhædam*, que ſont deux ſortes de cherriot. Ilz appelloient du lenguage gauloys,

geſſates, certaine ſorte de ſoldatz quilz extimoient les plus vaillantz de celle region & eſtoient armez de certaine maniere de baſtonz, en guerre, ſemblables a celles que lon appelle encor maintenant pertuiſancs ou lengues de beuf, deſquelles lon vſe encores maintenant en Allemaigne; mais lon ne ſen ſert plus maintenant en temps de guerre, ouy bien en icelluy de paix; car la couſtume eſt telle en vne chaſcune bone ville dillec, que quant quelquun ſe rendt debiteur a vn crediteur & luy promect le paier dedans certain terme entre eux arreſte, ledict debiteur ſe ſoubzmect au crediteur a payne dhoſtage, lequel ſappelle *gyſſel* en alleman, queſt quil pourra mander, paſſe le terme, ſil neſt paie, vn officier publique a pied ou a cheual, apres quil en haura aduerti ſon debiteur, ſus telle hoſtellerie que luy plaira a vn florin dor *id eſt* eſcu, ou ainſy quil ſera entre eux arreſte, tant pour ſes deſpens que pour ſes gages, iuſques ledict debiteur haie enuoie paiement audict officier, tant du principal que des deſpens & gages; & ſont leſdicts officierz nomez *gyſſelæſſer*, de *gyſſel* que ſigniffie ce baſton, & *æſſer*, mangeur, ou come ſe dict communement: rongeur, come lon nome encor de preſent les ſergentz en France, car ceux cy ne ſont pas tenuz pour plus gentz de bien par lAllemaigne en cas de preudhomie. Lon les nome par deça *hoſtages* & portent vn tel baſton. Stumpf, en ſon Heluetie & en ſa Gaule, dict que de ce nom eſtoient iadis appellez les montaignartz de Gaule, aquilonnaires, queſtoient les Heluetiens ou Helue-

teriens, dictz maintenant les Suyſſes, & les Allobroges nomez de preſent Sauoyens. Si hont auſſy faict pluſieurz autres autheurz allemans, alleguantz pluſieurz autheurz latins auſſy, tant en rime come en proſe, & ſingulierement Polibius. Mais ilz dient que ces autheurz hont deſguiſe ce vocable de la lengue gauloyſe germaniſante en la leur mal proprement, come ilz hont faict pluſieurz autres, deſquelz nous parlerons cy apres; a lopinion deſquelz autheurz ie ne voudroie pas du tout ſoubzſcrire, ni auſſy du tout les oppugner. Car (come eux meſmes afferment) ladicte lengue gauloyſe, queſtoit germaniſante, ha eſte beaucoup changee, ie ne dy pas come elle eſt de preſent que elle ſeſt du tout reuoltee de la germanique & ſeſt rendue a la latine, mais des lors, ſi que eux ni les Allemans leurz conlenguagierz nappelloient pas ces hoſtagierz *gyſſel*, mais *geſſel*.

Mais (pour retourner a noſtre propos) les Romains barbariſoient auſſy bien entre les eſtranges que les eſtranges entre eux; mais leſdictz Romains haiantz receu pluſieurz vocables des lengues eſtranges a eux ſubiectes, voulurent que leurz ſubiectz appriſſent auſſy la leur. Mais, ainſy come nous hauons cy deuant dict que ceſt malayſe & preſques impoſſible es homes de parler naïfuement chaſcun de diuerſe lengue en la ſienne, ainſy aduenoit es Romains & a leurz ſubiectz, qui ne pouuoient ſi bien parler la lengue lun de lautre quilz ne barbariſaſſent. Ie nen veux amener preuue fors domeſtique, de ce que nous hauons treuue a Geneue.

Et premierement Meſſieurs mhont iadis communique vne Bible eſcritte a la main, ce que ha eſte faict de noſtre temps, car ientendtz que ce ſoit eſte faict par quelque prebſtre, duquel ie nhai ſceu le nom, combien que par auanture ie lhay cogneu, mais ilz ſont touz eſte exilles deuant que ieuſſe ceſte eſcritture. Ceſtuy hauoit eſcrit ce catalogue des eueſques dicelle cite, ce quil hauoit tranſcrit dautres qui lhauoient faict chaſcun de ſon temps; mais le premier eſcriuain lha faict auec vn proeſme ou auant propos, par lequel il afferme que Geneue hauoit commence hauoir eueſques deſia du temps des apoſtres, lequel eſtoit eſcrit en latin faict a la cotte ſi mal taillee que nul nen ſçauoit venir a bout, de tant de gentz ſçauantz qui eſtoient en noſtre ville, ſinon en deuinant: car il neſtoit tel comme du temps de Ciceron & des autres, que la lengue latine fleuriſſoit, ni de celluy que parlent de noſtre temps les prebſtres de meſſe de *requiem* & les commiſſaires faiſantz leurs recognoiſſances, & ſe monſtre que ce ha eſte eſcrit par doubleure de noſtre temps, pour ce que il parle la deueſques que hauons veuz, nous deſia barbez. Apres cela, ſondant les fondementz de la mayſon du ſecretain de mon egliſe de S. Victor, affin de treuuer des pierres pour la fortiffication de la ville, fut treuue au fonds la ſepulture dun eueſque & le corps dedans enueloppe dhabit deueſque, qui eſtoit nome au catalogue des eueſques enroullez, au catalogue duquel hauons parle cy deuant; & ſe comprenoit par icelluy, quil eſtoit mort plus de mille

ans y hauoit. Son epitaphe ha eſte eſcrit en carmes latins virgiliens, come verrez cy apres:

Anſeguiſus eram præſul Geneuæ ciuitati.
Sis memor ipſe mei, Dominus ſit que tui.

Par quoy ſe peut comprendre que ce eueſque ſe nomoit Hanſgin par le lenguage de lors, qui eſtoit tel que le Flamenc maintenant qui nome vn Iohan Hanss, Ianot ou petit Iohan, Haneguin. Si peuuent comprendre touttes gentz entendantz lengue & poeſie latine quel latin ſçauoit le compoſiteur de ces verz; & ne ſe faut merueiller ſi les Latins admirent des vocables eſtranges en leur lengue, car ce hauons nous bien faict, nous Gauloys en la noſtre & ſpeciallement les Françoyz.

Des ma ieuneſſe ce mot *Braſue* demeuroit en Italie & eſtoit entre nous incogneu, deſpuis que lon ha frequente lItalie lon en ha apporte la nouuellette des vocables & des accouſtrementz. Touz vocables anciens dart militaire courantz par la Gaule ſont eſte caſſez, & miz les italiens en leur place. Il y ha deux ſortes de gentz de guerre, les gentz de cheual & ceux de pied, ou les homes darmes & les pietons; maintenant la *cheuallerie*, la *fanterie*. Le chef dune armee ou dune bende ſe nomoit capitaine general ou chef darmee ou dune bende dicelle; maintenant le chef de larmee ſe nome *coronel*, celluy dune bende, *capo di ſquadra*, car bende ſappelle *ſquadra*, & ainſy de ſemblables. En quoy les Françoyz ſe monſtrent fort diſſemblables es autres nations & principallement a lAngloyſe, qui nextiment autre nation que la leur, ni choſe

chofe bone fi elle neft prouenue de leur pays, & les Françoys extiment tellement les autres nations que la leur & ninuentent iamais rien, mais faident des chofes par les autres inuentees.

Cecy eftoit deuant la naiffance de Chrift, que les nations empruntoient quelques vocables les vnes des autres, mais ilz ne changeoient pas de lenguage entierement; mais apres, quant la puiffance & empire romain commencerent a decliner, auffy faifoit quant & eux le lenguage, & non feullement le leur, queftoit le latin, mais celluy des prouinces a eux fubiectes & peu a peu. Mais la totalle ruine prouint defpuis lan 400. que nations aquilonnaires enuahirent & occuperent les prouinces romaines & Rome mefme. Mutation de feigneurie engendra mutation de lengues. Les Françoys orientaux fe fourrerent en la Gaule quilz appellerent de leur nom France orientale; les Bourguignons, au pays Sequanois & Aouftonnoiz, quen fut nome la Bourguoigne. Les Gotz & les Wandales fefpancherent auffy par tout, voire iufques a Rome. Et poffedantz longtemps les vainqueurz les pays des vaincuz, ilz commencerent par communication apprendre les lenguages les vns des autres & oublier chafcun le fien fans apprendre celluy de lautre naïfuement. Dou fouruint la corruption des lengues par tout le monde & principallement en Europe, combien que en ces troiz nations, Italie, Efpagne & Gaule demeurent encores quelque trace de lengue latine, mais les deux premieres plus que la gauloyfe, que a caufe

de la conformite de meurz quelle ha auec les Todesques retint plusieurz de leurz vocables, come de *harnesch*, harnoiz, de *feuer*, feu, & plusieurs autres vocables que M. Egide Tschudi declaire en sa *Rhetie*.

Et des lors lhebrieu deslogea; le grec, de Grece; & le latin, de lItalie, leurz sieges anciens. Et nest a aucune dicelle demeure propre habitation de cite, ville ni pays, si quelles se puissent appeller bourgeoises, combien que encores par les vtilitez en elles contenues, pour ce que en elles sont comprises touttes artz & aussy dhistoires beaucoup, leur soit permis de errer ça & la, come les Arabes & ceux qui se nomment du petit Egypte, & quelles logent par les escholes des bonnes villes & apres par les maysons des escholierz, qui sont a cause dicelles en aucune reputation & en acquierent offices & benefices, iaçoit que iusques a nostre temps lon nhait gueres vse par lEurope que de la latine, & encores bien deschiree par loutrage des nations barbares cy deuant nomees, en sorte que si les anciens suppostz dicelle viuoient, ilz la pourroient à grandt paine entendre.

A la fin lItalie ha este la premiere que ha receues les lengues grecque & latine, car de lhebraïque elle ne sest gueres soucie, car premierement vn Bessarion cardinal grec, vn Philelphe, vn Poge, vn Marsile Ficin & plusieurz autres personages qui hont a Florence fleuri, cent ans passez y ha, qui les noms hont faict cognoistre par le benefice de limprimerie, qui fut trouue de leur

temps. Apres eux ſont venuz vn Iohan Picus, conte de la Mirandole, vn ſien nepueu Françoys & autres deſpuis 70. ans en ça. Et apres, de noſtre temps, vn Budee, vn Eraſme, vn Longueul, Tonſtallus & autres.

Et ſus ce poinct, a lenuiron de xl ans y ha, eſt ſouruenue la difference ſus lexpoſition de leuangile qui ha eſmeu des grandes ſeditions, & quant & ce vne chaſcune partie, pour ſouſtenir contre lautre ſon opinion, a fouiller les Saintes Eſcritures es lengues eſquelles elles ſont eſte eſcrittes, & pour ce a apprendre leſdictes lengues; a quoy ſeſt mout aide la liberallite des princes, qui hont ſalariez gens ſçauantz aux lengues pour les enſeigner. Et pour ce que la lengue hebraïque eſt lumiere de S. Eſcriture, elle ha eſte auancee auec les autres & plus. Deſquelz Mecœnas lon doit louer pour le principal le roy Françoys. Nous hauons eu en Allemaigne: Luther, Melancthon, OEcolompade, Zwingli, Suitzerus, Capito, Miconius, Buecerus, Grynæus, Sarœſius, Bibliander, Eberus, Muſculus, & autres infiniz. En lengue gauloyſe, tant en noſtre cite de Geneue, come au pays conquis par MM. de Berne: Cauuin, Wiret, Beze, S. Pol, Rubitus, Cœlius Secundus, Caſtaleo, Enoch, les vns payſans de naiſſance, les autres aduenaires, & infiniz autres. Si nhont encores treuue ſiege leſdictes cite ni ville dou elles ſe puiſſent appeller payſanes. Souffit que come hoſteſſes elles ſoient entretenues des gentz particulierz, combien quelles haient encor faict ce bien aux peuples

communs, quelles hont les leurz emendees, bien que non pas encor totallement, car ie treuue beaucoup de chofes, que, pour hauoir mal entendu le latin, nouz anceftres hont nome improprement, & auffy des chofes beaucoup que les Latins, pour ignorer noftre lengue ancienne, hont faict le femblable, qui font erreurz non peu dommageables tant en relligion que ciuilite.

Premierement, par ce nom *miles* les Latins fignifient tout genre de foldat, foit a pied, foit a cheual; & quant lon nomoit chacun a part, on appelloit les cheuallierz, *equeftres*, les pietons, *pedeftres; copiæ equeftres, copiæ pedeftres*, bendes de cheuallierz ou de gentz de cheual, bendes de gens de pied ou de pietons. Mais defpuis, ce vocable *miles*, qui eftoit general, ha efte faict fpecial aux feulles gentz de cheual, & encor non pas a touz, mais a vne efpece diceux que les princes veullent honorer dun tel tiltre non pas de feruice precaire, mais de perpetuelle dignite, auec certaines ceremonies, come les frappantz fus lefpaule du plat de leur efpee, auec ces parolles: « Cheuallier de par S. George, » puis luy rebaillant lefpee, luy font chauffer des efperonz dorez quilz portent toutte leur vie; mais ces cheuallierz font appellez par gentz entendant bien la propriete de lengue latine, *equites aurati*, cheuallierz a efperon dore, mais les ignorantz cella, les hont appellez de nom commun a touz foldatz, *milites*, & quant lon ha quelcun diceux enfeueli, lon efcrit deffus fon tumbeau: *Hic iacet generofus Dominus miles.*

Ie voudroie que touz les prebſtres & moynes, qui preſchantz la Paſſion, quant vient ſus ce paſſage : *Sed vnus militum lancea latus eius aperuit*, &c., interpretent ce mot *miles*, en Gauloys, *cheuallier*, meuſſent done chaſcun vn eſcu ; ien hauroie aſſes pour menchainer en cheuallier. Ihai veu iouer lhiſtoire de la Paſſion ſur vn ſchaffaut pluſieurz foiz ; mais y failloit que la fuſt vn cheuallie[illegible]s ernte ſus vn cheual pour ce que vn naïf ni euſt peu monter, & eſtoit le cheuallier arme de touttes pieces, haiant la chaine au col, qui alloit percer auec ſa lance le coſte du crucifix, par lordonnance du pere reuerendt qui preſchoit. En mon enfance ie fus enroulle auec vn autre enfant pour iouer en vne tragedie de la paſſion & martire de S. Blaiſe, ou failloit hauoir ij enfantz auec leur mere, par ſa parolle conuertiz a Ieſus Chriſt, & auſſy des ſoldatz qui le menoient au martyre ; mais pour ce que lhiſtoire latine diſoit *milites*, leſdictz ſoldatz qui ne ſeruoient illec que de borreaux y eſtoient accouſtrez en cheuallierz, que me faiſoit alors penſer que les empereurs ne ſe ſeruoient dautres borreaux que de cheuallierz.

Vne autre erreur eſt ſus ce vocable *Dominus*, qui eſt plus amplie en lengues communement modernes, que le latin dou il eſt ſorti, car naifz latins ne ſigniffioient par ce mot *Dominus*, fors le iouiſſant en propriete de touttes autres choſes que dhomes, ou dhomes de condition ſeruile ; nous lappellons ſeigneur, queſt vn vocable de ſouuerein honeur maintenant ; mais anciennement, quant

Dominus ſe nommoit pour home haiant puiſſance ſus autres homes, ceſtoit autant que lappeller tyran, & pour tant lon appelloit les tyrannies de Sylla, de Cinna, de Cæſar & autres *Dominatus Syllæ, Cinnæ,* &c. Mais ſus homes francz ni hauoit ſi grandt perſonage, en quelque eſtat, dignite ou magiſtrat quil fuſt, que lon nomaſt *Dominus, id eſt* ſeigneur ou monſieur. Le ſenat Romain qui gouuernoit preſque toutte la terre, neſtoit pas honore de tel tiltre de ſeigneurie, auec dautres epithetes adiectifz, deſquelz nous vſons de preſent, appellant Excellentz, Magniffiques, Puiſſantz, Tres redoubtez Seigneurz, &c. iuſques preſques a vn ſenat de village; non pas eſtoient ſimplement appellez meſſieurz, mais tant ſeullement *Peres conſcritz.*

Et quant on parloit a quelque particulier, de quelque eſtat quil fuſt, voire en ſouuerain magiſtrat, on le nomoit de ſon nom ſimplement, come Cathon, Ciceron, Craſſus, Cæſar, Pompee, & non pas monſieur Cathon, monſieur Ciceron, monſieur Craſſus, &c.; voire es royz meſmes & encores a ceux que lon ornoit dhoneurz diuins, come Alexandre le Grandt, Herode & dautres. Et entre les Romains & touttes autres nations ces ij motz de roy & de ſeigneur eſtoient non ſeullement odieux, mais execrables, come ſentantz leur tyrannie de cent pas a la ronde, & marcquoient l'effaict dun qui exerçoit tyrannie de ces iij nomz: Tyran, Roy & Seigneur; ſi que lon nomoit les cruelz excez que Sylla hauoit perpetrez en la guerre contre

Marius, *dominatum Syllæ*, la ſeigneurie de Sylla, qui vaut autant a dire come la tyrannie de Sylla; pourquoy Lucan raconte que Cæſar ſexcuſa enuers ſes gentz darmes, du crime que on luy impoſoit de ſe vouloir faire ſeigneur de Rome, diſant:

Detrahimus Dominos Vrbi ſeruire parati.

Noſtre deſſain, diſoit-il, neſt pas de nous emparer de la ſeigneurie de Rome, mais garder ceux qui hont entrepris de le faire.

Mais ceſt lordinaire que quant les choſes ſe corrompent, auſſy font les marques dicelles, que ſont les nomz, de quoy cecy eſt vn exemple, car ce pendant que Rome fut en liberte, ce nom de monſieur & eſtat de monſieur y eſtoit incognu, ſinon a reſpect des patronz a leurz eſclaues, mais deſpuis quelle fut par Cæſar aſſeruie, ſi ne print elle pas encor ſa poſſeſſion du premier coup; car luy meſme, combien quil euſt conquiz les corpz des Romains par force, nen voulut vſer, ains par clemence & douceur attirer leurz cueurz a ſoy. Et pour tant combien quil vſaſt deffaict de roy & ſeigneur, ſe deſporta du tiltre & ſe contenta de celluy de dictateur perpetuel, lequel office eſtoit bien vne royaute & ſeigneurie, car il hauoit bien autant de puiſſance; mais il ſe monſtroit le plus doux & clement quil luy eſtoit poſſible ſans debiliter ſon authorite & laiſſoit encor au ſenat dauthorite beaucoup, en quoy le ſuiuit Auguſte, ſon nepueu. Mais apres ces deux, tyrannie print le frain aux dentz, ne voulut plus eſtre enmaſquee de til-

tre de douce principaute, mais a face defcouuerte eftre nomee telle quelle eftoit; fi que Domitien Cæfar faifoit efcrire au pied des lettres patentes quil concedoit : *Dominus & Deus nofter fic fieri iuffit*, noftre Seigneur & noftre Dieu veut que ainfy foit faict. Defpuis ce nom fut attribue aux empereurz & par fucceffion de temps paruint peu a peu a touttes gentz deftouffe, iufques a eftre faict a chafcun; ainfy come nous lhauons declaire en noftre *Aduis & deuis de nobleffe*.

L'on donne auffy couftumierement des foufflетz au lenguage Latin linterpretant en Gauloys, fus ce pournom de fegonde perfone, *tu, tui vel tibi*, &c.; car lon ne luy laiffe point de fingulier, ains le prononce on toufiours en plurier, quant lon parle a quelque perfonage de quelque eftouffe; car ni en Latin ni en vulgar de quelque lengue europienne que ce foit, lon le voufie, ce que iadis ne fe faifoit es lengues anciennes, a quelque grandt perfonage que ce fuft, non pas a Dieu mefme, ce que encores on ne luy faict, mais parlant a Dieu ou a Roy ou autre prince qui apres Dieu font le plus grandtz deffus la terre, lon ne difoit pas, come maintenant: « Syre ou Mons.r, vous plaira il, » &c., mais le tuttioit on & le nomoit on par fon propre nom, luy difant: « te plait il, » &c., ou quelque foys lappelloit on par le nom de fon office: Roy, Capitaine, Conful & autres, luy difant, « Roy, feras tu cela, » &c.; ce que auffy lon dict que ce faict a lEmpereur de Thurchie, iaçoit quil foit le plus redoubte tyran du monde. Seulement

ment en la premiere perſone, abuſoient touz magiſtratz, qui iaçoit que lun de eux ſoit ſingulier, eſcriuantz letres patentes, ne ſappellent pas en nom ſingulier, « Moi tel, gouuerneur, » &c., mais : « Nous tel, gouuerneur, » &c. Et neſt pas prouenu ce erreur des maintenant, car deſia du temps de lempereur Traian, quant Pline ſegondt, qui eſtoit pour luy gouuerneur en Aſie, quant ledict Pline luy eſcriuoit, il le nomoit touſiours, *domine, id eſt* ſeigneur, & le vouſioit.

Ie nhai pas cecy auance pour diſtraier le peuple de la couſtume nouuellement introduicte de honorer les gentz dimportance de telz vocables, car le peuple eſt maiſtre du lenguage, & ſil luy eſt donne de Dieu par nature de le former a ſon appetit, auſſy eſt il de les ordonner come bon luy ſemble, & faut preferer lhoneſtete ciuile a la ſeuerite grammaticale ; car iaymeroie mieux bailler vn soufflet a Priſcien, conuertiſſant le ſingulier au plurier pour honorer vn gros maiſtre, que ſi pour ſuyure le vouloir de Priſcien, ie treſpaſſoie la couſtume moderne, le tuttiant & le nommant ſans tiltre de ſeigneurie, pourquoy ſextimant meſpriſe, il me faiſoit donner vn coup de baſton.

Apres ceſte faute en ha vne autre en ce nom : *Ciuitas, id eſt Cite*, que nous entendons plus eſtroictement que la lengue latine napporte, car nous nomons vne habitation dhomes fermee de murailles, de laquelle vn eueſque eſt preſident en la ſpirituallite, a la difference des autres cloſtures de murailles, que ſont ſans eueſque & pourtant ſe

nomment *villes*, lequel vocable ſe prenoit anciennement en Latin pour ce que nous appelons metairies, & ſe pourroient nomer les grandes : Villes, les petittes : Villages. Mais les anciens ne comprenoient par le nom de Cite ſeullement les murailles dune habitation de multitude dhomes, mais la multitude des homes viuantz en lobeiſſance des loix par ladicte cite eſtablies, que lon appelle maintenant ſubiectz ou vaſſaux, come touz les ſubiectz de Berne ſeroient nomez citoiens de Berne; touz ceux de Geneue, citoiens de Geneue & ainſy des ſemblables, ſoit cela en eſtat monarchique, ariſtocratique ou democratique; car ce moct de ſubiection des homes es homes eſtoit incognu, ſi que quant vn roy, prince, ou cite capitale aſſembloient touz les ſubiectz de leur reſſort, ce que lon appelle maintenant tenir les Eſtatz, lon ne diſoit pas, *rex aut ciuitas conuocauit ſubditos ſuos*, mais *ciues ſuos*; come bien demonſtre Platon au vij^e^ de ſa *Choſe publique*, que les homes deuant que ſe fermer de murailles ſaſſembloient par troppeaux & eſtoit chaſcun troppeau nome Cite. Auſſy Rodolphe Agricola en ſa *Dialectique* limite ou diffinit ainſy cite : ceſt vne multitude dhomes aſſemblee, souffiſente de ſoy meſme a entretenir ce que luy appartient, vni & conioinct par conſentement en loix & fâçon de viure. Si ne treuuerez point quil face illec mention des murailles, non voulant en auancer plus que Platon; auſſy S. Auguſtin ha compoſe xxij liures de deux citez, lune de Dieu, quil appelle Hieruſalem, lautre du Diable, quil nome Babilone.

En outre il y ha grande imperfection en la traduction de Latin en Gauloys, telle que lon faict maintenant, non ſeullement en tournant les nomz ou vocables ſimples des choſes, mais les nomz des nomz ou vocables des vocables. Car, ſelon S. Auguſtin, en touttes choſes ſont requiſes iiij rayſonz; la choſe, le nom dicelle, la rayſon de la choſe, la rayſon de ſon nom. Les choſes ſont deuant que les nomz, car les nomz ne ſont faictz que pour ſigniffier les choſes; mais en noſtre cognoiſſance les nomz ſont deuant la cognoiſſance des choſes, come bien demonſtre Eraſme: *De rerum & verborum copia*; come, par exemple, *dominus* que ſigniffie *ſeigneur* eſt premier choſe que nom; car ceſt vne choſe marquee par vn nom demonſtrant vn home haiant ſuperintendance; mais nous ne pouuons bien cognoiſtre les proprietez des nomz, par leſquelz nous les nous enſeignons & apprenons les vns des autres, ce que ne ſe peut faire ſinon par le vocable de faire ou dendurer que ſoy faict, que ſe noment proprement acton & paſſion. Car dictes ſimplement « le ſeigneur, » lauditeur ne ſera pas ſatiſſaict, il attendt action ou paſſion, come « le ſeigneur faict, le ſeigneur dict, le ſeigneur ſe pourmeine, » &c.; par ce, ſe cognoiſtra le moct de ſeigneur & pour tant lappellent les Latins *verbum*, que ſe peut tourner *mot*. Mais noz Gauloyz deffaillent grandement en cela, car ilz ne tournent ce nom des nomz ou vocable des vocables en leur lenguage, ſelon la propriete de leur dict lenguage, mais leur ſouffit par quelque termination ſeullement le deſguiſer, ap-

pellantz *verbum* le verbe & non le mot, & ainſy dautres; & ne ſe peuuent entendre les nomz ſans les motz ou verbes ni les verbes ſans les nomz, car naturellement toutte eſſence ſans action ou paſſion eſt hors de cognoiſſance, meſmement le moct eſſential ou ſubſtantial, queſt *ſum*, ie ſuys, qui ne reçoit point daction ni de paſſion, mais il les faict. Car diſant: « Ie ſuis liberal, » neſt autre que ie fay liberallite.

Mais ceſt aſſes dict de grammaire, car noſtre deſſain neſt pas de former vne grammaire ni autre art nouuelle ni la reformer, mais aduertir tant ſeullement le liſeur Gauloys des erreurs que ſe commettent les tradduiſant de Latin en leur lenguage, queſt de non tranſporter le Latin en Gauloys, mais tant ſeullement la forme Latine dune en autre, come ſe treuue en la tradduction de la grammaire de Donat tout par tout. Mais ie nen mettrai que le commencement queſt: *Partes orationis quot ſunt? — Octo. — Quæ? — Nomen, pronomen, verbum, aduerbium, participium, coniunctio, præpoſitio & interiectio*. Vn trucheman lexpoſe ainſi: « Les parties « dorayſon combien ſont? — Huit. — Quelles? «— Nom, pronom, verbe, aduerbe, participe, con« iunction, prepoſition & interiection. » Aduiſez quelle diffinition ou limitation entendable eſt cela. Celluy qui veut bien tourner vne matiere dun lenguage en autre doit bien noter les proprietes dun chaſcun deſdictz lenguages, autrement ce ne ſera pas interpreter, mais corrompre lun, ſans de rien aider a lautre; car vn Gauloys ignorant de lengue

Latine, come pourra il mieux entendre « Les parties dorayſon combien ſont, » que : « *Partes orationis quot ſunt?* » Premierement il erre en la *phraſe* (ainſy nomee par les Grecz, que ne ſe peut interpreter en Gauloys en vn mot, mais en faut mettre deux, que ſont : *maniere de parler*) en adiançant ou conſtruiſant, come dient les Latins, les moctz ſelon la phraſe Latine, non ſelon la vulgaire ; car le commun lenguage ne porte pas : « les parties dorayſon combien ſont, » mais : « combien ſont de parties dorayſon, &c. » Outre cela, le mot *oratio* en Latin neſt pas proprement rendu en Gauloys, car *oratio* en Latin ſigniffie ij choſes : priere adrecee a Dieu, & propos tenu entre les homes de quoy entendt Donat Latin & le deſpart en viij. Pourquoy ne deuroit pas ceſtuy dire : « Combien y ha il de parties dorayſon ? » mais : « Combien ſont de parties de propos ? » Dauantage deuoit ce trucheman nomer les parties dudict propos ſelon le commun lenguage : nom, pournom (non pronom), mot (non verbe), commot (non aduerbe), &c. Ce cy que ha faict M. Henry de Glaris, traduiſant le Donat de Latin en Alleman, mais il ne lha pas faict ſelon la phraſe du lenguage auquel, mais duquel, *id eſt* du Latin ; car il lha tourne de mot pour le donner a entendre es enfantz, eſquelz ſeulz il eſcrit, mais il ne deſguiſe pas les motz Latins ſans les changer, come hont iuſques a preſent faict les Gauloiz, pour ce quil nha peu a cauſe de la grande difference queſt entre le Latin & lAlleman ; car la cauſe que ha faict ainſy im-

proprement traduire les Gauloiz le Latin en leur lenguage, ha efte la confanguinite de leur lenguage au deffus dict, faifantz come les enfantz que on veut deflaicter aupres du tetin de leur mere ou de leur nourrice, ce que fe faict malayfeement, car la prochainete quilz hont au tettin leur haiant donne des tout temps nourriture, les deftourne de appeter la viande folide & retourne toufiours a la leur accouftumee. Ainfy font les Gauloyz, car pource que leur lengue ha quelque prochainete a la Latine, combien que non encores telle que lEfpaignole & lItalienne, ilz ne fe trauaillent gueres a cercher les vocables de leur lengue correfpondantz aux Latins, ains en fourgent des noueaux du Latin empruntez, ce que ne peut faire Glarien ni autres Allemans par les rayfons ci deffus amenees.

Pourquoy faut dire que la lengue Allemanne eft vne riche lengue, & oufe dire que non feullement elle fefgalle au Latin, ains encor au Grec, & principallement en la grace de vocables ioinctz ou compofez, ce que nhont non feullement les Gauloiz, mais les Latins, car y faict que les Latins empruntent des Grecz prefques touz les noms de leurs figures, ce que ne font Allemans, ains expofent tout en leur propre lenguage, qui eft a ce fouffifant, fi que Fuchffperger ha compofe vne dialectique en Alleman fans rien emprunter du Latin, ce que nha faict Pierre de la Ramee, qui en ha auffy faict vne en Françoys.

Ces motz des motz fappellent par les dialecti-

ciens en diuerſe ſorte. Les vns les noment de ſegonde intention, pour ce quilz noment ſignifiez, ce que vient en la premiere intention de noſtre entendement, come quant nous voions vn cheual, nous iugeons en la premiere intention que ceſt vn cheual; mais ceſte premiere intention en engendre vne ſegonde, queſt des propoz que ſe peuuent tenir dudict ſuppoſt; car les voiantz differentz nous taſchons a cognoiſtre la difference, come, par exemple, ious dire « le cheual court, » ie ne men merueille pas. Mais ious dire apres : « la ſelle du cheual ; » apres : « il ha done lauoine au cheual, ». &c., ſelon les articles, deſguiſant ce nom come Latins font par terminations. Ceſte premiere intention nous en engendre vne ſegonde, queſt de entendre la rayſon que ha eſmeu les homes a varier ainſy ce nom, & lon treuuera que ceſt vne couſtume par nature donnee ; & pour ſçauoir come ce ſe faict en ce nom & le declairer a autruy, faudra treuuer dautres nomz, que ſont : le nominatif, le genitif, &c., dou prouiendra vne grammaire que lon diuiſera en pluſieurz parties : le nom, le pournom, &c., & ſappellent cela prendre materiallement ou ſignifiamment par aucuns motz de premiere ou ſegonde intention, par aucuns termes, par aucuns lieux communs dou ſe forment touz argumentz, que ſont la matiere de dialectique, *id eſt* de diſputation, par le moien de deux inſtrumentz que ſont le nom & le verbe dict *mot*. Leſquelz deux ſeux Ariſtote, en ſon Περὶ Ἑρμηνείας, *id eſt* dInterpretation, veut ſouffire a

toutte interpretation; mais les grameriens en hont adiouxte vj autres, combien quilz ne ſoient que coadiuteurz de ces deux, come leurz ſeruiteurz, & de ce ſe peuuent auſſi bien former regles non ſeullement en Gauloys, mais en touz autres lenguages modernes; car, come bien dict Bibliander (*De Linguis*): « Touz lenguages, tant barbares ſoient ilz, ſont capables de regles & arts. » Mais iuſques a noſtre temps ne ſeſt treuue qui y vouluſt trauailler, excepte ceux que ihay cy deuant nomez.

Auſſy, peu de gentz ſe treuuent ni ſe ſont treuuez par le paſſe, parler proprement autre lengue que la leur naïfue, car les Latins, ſeſſaiant a former la lengue de nous autres citramontains en la leur, hont donne autant de ſouffletz a noſtre Priſcien que nous hauons au leur; come hont bien annote pluſieurs autheurz Allemans de noſtre temps, come vn Beatus Rhenanus, Henricus Glareanus & autres, ſingulierement M. Iohan Stumpff, diſant que Cæſar & touz autres hiſtoriographes Latins, deſcriuantz de ceux que nous appellons maintenant les Souyſſes ou les alliez, les hont appellez les *Heluetiens*, en quoy ilz hont erre. Auſſy bien les Françoyz ſont, les nomantz *Souyſſes*, ou ilz le deuroient faire ſelon leur lengue payſane *Schwitzer;* auſſy les Latins les hont appellez *Heluetios*, ou ilz le deuoient *Helueteros*, come ilz ſe nomoient en leur lengue payſane de alors, haiant cecy eſpuyſe des autres ſçauantz de Germanie, qui ſe ſont pris garde ſur les fautes que Latins hont faictes ſus les nomz de leur lenguage. Car iaçoit quilz confeſſent que

que ledict lenguage a este change, si ne veullent ilz admettre quil ne retienne beaucoup de traces de lancien, & combien que lesdictz Helueteriens fussent lors annombrez en la nation Gauloyse, si nestoit pas, ce nonobstant, fort differant au Germanique leur voysin, come nous hauons declaire cy deuant. Or, dient ilz, que come en chrestiente peu de regions se treuuent que nhaient chascune vn sainct pour son patron, come la France S. Denis, la Bourgoigne S. Andre, Venise S. Marc, &c., & semblables, aussy hauoit au temps de lidolatrie chascune son idole, quilz faisoient le plus souuent de ceux qui hauoient peuple leurz payz; aussy les Gauloyz se glorifficient destre sortiz de Dis, dict autrement Pluto, roy des enferz, *id est* des basses marches, tesmoin Cæsar qui dict: *Galli se omnes a Dite progenitos asserunt.*

Mais les anciens idolatres ne prenoient pas les enferz pour ce que nous chrestiens faisons, a sçauoir le lieu par Dieu depute pour le perpetuel torment des meschantz trespassez sans emendement, mais pour vn lieu commun aux bons & aux meschantz & ce soubz terre, car ilz sappellent en Latin *inferi*, quest a dire : *dessoubz habitantz*, de *infra* que veut a dire dessoubz; que lon contourne maintenant, le prenant pour la fosse quest le lieu des ames de touz ceux desquelz les corps estoient apres leur mort miz en fosse. Ledict lieu estoit parti en deux, lun de paine & torment, tousiours ardent & rempli de extreme & infime malheurte; celluy des gentz de bien, par le contraire, vn lieu plain de

playſance & volupte, toutte ioye & felicite; & de touz deux ilz conſtituoient vn roy quilz nomoient *Dis* & *Pluto, id eſt* roy des treſors, de *πλοῦτος*, que veut a dire en Grec treſor & richeſſe, pour ce que lon dict que les treſors & richeſſes ſe treuuent ſoubz; & enfer en Alleman ſappelle *Hel*, prouenant de ce mot *Hell* qui ſigniffie creux, come creux de la terre. Ce Pluto, dict auſſy *Dis*, *Ageſilaus*, *Sunimarus*, *Sumarus*, *Orcus*, & *Vragus*, fut nome Dieu des enferz, *id eſt* des baſſes marches, par les rayſonz que ſenſuyuent. Cham, qui fut par les Grecz nome *χρόνος*, *id eſt* le temps, par Latins Saturne, fut roy de toutte la terre & la mer; qui deſpartit ſon royaume a iij enfantz quil hauoit eu de *Ops* ſa femme, a ſçauoir Iuppiter, Neptune & ce Pluto. A Iuppiter il donna la haute partie deuers le ſoleil leuant, pourquoy apres que lidolatrie ſouruint au monde, fut extime Dieu & roy des cieux; a Neptune, les iſles de mer, pourquoy fut adore come Dieu de la mer; a Pluto il laiſſa le ponant, queſt en pays bas, tel que ſont les Gaules & la Germanie, & pour ce que le bas ſe nome *infernus* en Latin, fut adore come Dieu des enferz.

Or eſtoient les enferz extimez par les poetes didolatrie plus gracieux que nouz ne les faiſons, come nous hauons cy deuant dict; & come nous hauons auſſy dict, chaſcune region hauoit ſon Dieu particulier, quelle dreçoit de quelcun de ſes royz anciens, ce que hauoient les Gauloyz faict de ce Pluto quilz nomoient du nom de ſon royaume, *Hell*, que veut a dire lenfer. Et entre les autres,

les montaignartz, maintenant appellez *Schweitzers*, ſe gloriffioient tellement de luy, quilz ne le tenoient ſeullement pour leur Dieu, mais pour leur oncle ou couſin, car *Vetter* eſt en Allemand (duquel lenguage ilz parlent maintenant & auſſy faiſoient alors, iaçoit quilz fuſſent Gauloyz, pour ce que leſdictz Gauloyz parloient de lenguage non different grandement au Germanique) autant come oncle ou couſin ou nepueu, car ce ſigniffie touz iij & *hell* enfer; mettant le genitif deuant le nominatif, ſe voulant appeller les Gauloyz a Pluton plus prouchains, come ſes nepueux; pourquoy les deuoit Cæſar nomer *Helueteros*, non *Heluetios*. Semblablement, parlant Cæſar du premier home entre leſdictz Helueters, qui les auoit eſmeuz a bruſler leurz villes, villages & mayſonz & abandonner leur pays, pour ſe retirer en pays plus large & plus fructueux, pays de Gaule, il lappelle *Orgentorix;* mais en ſon lenguage il ne ſappelloit pas ainſy, ains *Ehrenrich*, queſt autant a dire come Honorable; & auſſy deuiſe de pluſieurz autres nomz propres tant dhomes come dhabitations diceux, montaignes, riuieres, ruiſſeaux & ſemblables, que les Latins hont corrompuz, parlant diceux en leurz hiſtoires. Car Allemans, ni autres nations nhont auſſy nomz propres qui ne tirent leur ſigniffication dun appellatif, leſquelz nous mettrons cy en auant, auiſantz deuant le liſeur quil ne ſe merueille ſi ne mettons les ſigniffications de touz, car ceſt a cauſe que les appellatifz dont ilz ſont prouenuz ne ſont plus en vſage mainte-

nant, ni consequemment en memoire, mais nous mettrons en auant en Gauloys ce que Stumpff en ha dict en Alleman ainsy, en son iij^e liure, chap. 59:

Plusieurz, dict il, cy deuant hont failli en la description des anciens royz de France & de Gothie. Ihay auancez plusieurz nomz sauuages & estranges & pour ce mal entendibles, & le me faudra encores faire cy apres deuant que mauancer en la descrittion de Clodouoeus & des autres royz.. Pour mieux donner a entendre & declairer & mettre en auant aux liseurz que cestoit que de ces nomz anciens, si en ferai declaration, & apres suyurai mon propos en mon histoire. Les anciens chroniqueurz Latins & Romains hont du commencement tres mal tradduitz les nomz propres de lengue ancienne Allemanne & Françoyse, & tellement quilz les hont corrompuz, & ce par faute de hauoir bien entendue leur lengue; pourquoy ilz hont appelle le premier roy de France qui fut chrestien, Clodouœus (Françoys modernes lappellent Clouis), lequel en ancien lenguage Françoyz, qui estoit vne espece dAlleman, se nomoit *Luitwig*, qui veut autant a dire come « extime des gentz, » de *leüt* qui veut a dire gent, & *wig*, poids. Semblablement la femme dicelluy qui lincita a se faire chrestien, Chlotildis, que sappelloit *Lüthild*, *id est*, « amour ou grace de gentz, » de *leüt*, gent, & *hüld*, grace ou amour. En outre ilz appellerent le roy Chilpericum, qui se nomoit *Hillfrich* ou *Hildprecht*, *id est*, « vaillant en secours; » Clotharium, qui sap-

pelloit *Lüthart*, « rude ou aſpre aux gentz ; » Clodomirus, celluy qui ſappelloit *Leütmeyer*, *id eſt*, « maire ou metaier des gentz. » Beatus Rhenanus, dict il, en ha faict expoſition en ſon iij^e liure de la *Germanie*. Car auſſy Theodorus ſe nome de *Dietrich*, eſt vn nom de lengue gotthique de leſpece de lAllemanne, ſigniffiant *diuin*, car *Thiet* en Gotlandois eſt Dieu, *Thitrich*, diuin ; nous lappellons Theodore. Semblablement ce nom Theobaldus, que nous appellons Thibaut maintenant, leſtoit par anciens Germains & Françoyz : *Thietwallt*, de *Thiet*, Dieu, & *wallt*, puiſſance, come eſtant ſoubz la puiſſance, protection & ſauuegarde de Dieu. Auſſy Latins hont appelle Theodobertus, ce que les deſſus nomez appelloient *Thietprecht*, de *Thiet*, Dieu, & *precht*, car ceſte particule *precht* adiouxtee a vn nom le faiſoit ſigniffier vallue & extime, come faiſoit *wig*, duquel ha eſte cy deuant parle. Et afferment ceux qui hont acquiſe quelque cognoiſſance des ancienz nomz propres de lengue Germanique, que les propres nomz des anciens Germains, fuſſent homes ou femmes, hont eſte impoſez es perſones a chaſcun ſelon ſa complexion, ou la complexion de laquelle lon le deſiroit eſtre, auſſy bien come ſeroit des nomz Grecs & Latins. Et ont vſe de ces nomz ces nations ſi deſpriſees & tenues pour eſtranges & barbares contrees, come les Wandales, les Schwaubes, les Bourguignonz, les Herules, les Ruges, les Gothz, les Françoys, les Allemans & les Lombardtz, ce queſt prouenu la plus grande partie de la faute des eſcriuains

non entendantz lAlleman. Car Paulus AEmilius mefme qui ha efcrit en langue Latine fort elegamment, en iij liures, les geftes des Françoyz, ha mis en fon liure plufieurz noms Germaniques fort improprement par ignorance de la lengue de leur nation. Paulo Iouio auffy ha nome en fon hiftoire plufieurz Allemans fort barbariquement felon leur lengue. Les anciens chroniqueurz femblablement qui ont efcrit du temps des Françoyz, Gothz ou Lombardtz, qui neftoient pas auffy grandement inftruictz en lengue Latine, nhont pas mieux en ce befoigne. Item, les lenguages ne font pas efte dune mefme forte par toutte la Germanie, auffy peu come maintenant. Les Françoyz appelloient le maiftre dhoftel de leur roy *ein Hauffmeier*, les Schwaubes femblablement; car *meyer* en tudefque eft autant a dire come le prefident ou le fouuerain dun peuple ou dun mefnage; & encor au temps prefent *ein meyer*, dou eft prouenu metaier, eft vn metaier; dou font venuz les nomz des royz telz que hauons dict cy deffus. Plufieurz autres nomz corrompuz raconte Stumpff illec, tant dhomes que de femmes, touz etymologiques, & a la fin en faict vn catalogue par ordre alphabetique, lefquelz auffy nous raconterons, declairantz en Gauloys letymologie daucuns.

A

Adelgerus.	*Adelger*	*Tout.*
Agaricus,	Eigenrych,	Proprietaire.
Agilomundus,	Eckmund,	Bouche de brochet.
Anerœftes, Ariouiftus,	Ernft ou Ehrenueft,	Serieux, honore, puiffant, preux.

Alaricus, Amalricus,	Allrych,	Tres riche.
Amalfridus;	Amalfrid,	Tres payſible.
Ariminius ou Hermannus,	Eermann,	Home honorable.
Ardaricus,	Herdrych,	Fouaſſier.
Arabarius vel Erbo,	Erbar,	Preudhome.
Athalarychus,	Adelrych,	Aquilaire, ou tres noble.
Attila,	Atzel oder Hetzel,	Pie.
Adelaricus,	Ardrych,	Tres naturel.
Anſbertus,	Auſbrecht,	Hors de renomee.
Aribertus,	Arbrecht,	Naturellement vaillant.
Autaricus,	Huldrych,	De bone grace.

B

Baltherus	*Balther oder Walther* . .	*Toſt Seigneur.*
Bellouefus,	Baldwyss,	Toſt ſage,
Belgius,	Niderland,	Belgique.
Boius,	Baier,	Bauarien.
Brennus vel Berno,	Brenner.	Bruſleur ou boutte-feu, duquel nom ſappelloit le capiteine ou coronel des Gauloys qui arrançonerent les Romains.
Britomarus,	Fridmeyer,	Maire de paix.
Butuit,	Peutig,	Excellent buttineur.

C

Cauarus, Caramandus, Carolomannus, Celtus,	*Karlmann*	*Robuſte homme, Charles.*
Clodoueus, Clitoueus,	Lüitwig,	Priſe des homes.
Caſtigus,	Gaſſwig oder Gaſtrych,	Hoſtellier.
Cotiſo,	Götz,	Babouin.
Clodomirus,	Lütmeyer,	Maire des gentz.
Clodius,	Lutty,	Sonant.
Childericus,	Huldrych,	Gracieux.
Clothildis, queſtoit la royne de France femme de Clouys,	Lüthild,	Grace des gentz.
Chonodomarius,	Künmeyer,	Maire commun.
Cheribertus,	Herbrecht oder Herbert,	Excellent en armes.
Clodobertus,	Lütprecht,	Extime des gentz.

D

Dagobertus	*Dagenwert oder Dagenbrecht,*	*Champion preux.*
Deobaldus,	Deckbold,	Couuert mat. . . s
Diuitiacus,	Diuich oder Düffwig,	*Ne ſçay que ce ſignifie maintenant.* Mais ceſt le nom du fondateur de Diion.
Dumerius,	Dumrych.	Gros pouce ou pougeart.

E

Erocus	*Ercko*	. . . .
Enricus,	Ehrenrych oder Heinrich,	Honorable, Henry.

F

Francus	*Franck*	*Franc.*
Friburgum,	Freyburg,	Ville franche.
Fredegundis, feminini generis,	Frydegund,	Pacifique.
Frediledus,	Frœdleid,	Ioye triſte.
Fredegundus,	Fridiger,	Pacifique.

G

Gamberuius	*Gamper, Kæmpfer* . . .	*Combattant, champion.*
Genſericus,	Genſerich oder Gantzrych,	Oyſonnier ou tout riche.
Geuericus,	Gebrych,	Donneur.
Guehuldius,	Gebhuld,	Donnant faueur.
Gilomarus,	Gilmer,	*Ne ſçay que ceſt.*
Gontharius-therus,	Gunther,	Fauoriſant.
Gothemarius,	Gott oder Güttmeyer,	Maire de Dieu ou bon maire.
Gotegeſilus,	Gottſelig oder Guttgeſell,	Heureux par Dieu ou bon compaignon.
Gundebaldus,	Gonwald,	Puiſſant en ſouet ou foreſt de ſouetz.
Grimoaldus,	Grimmwald,	Cruelle puiſſance.
Gundagrius,	Guttacker,	Bon champ.
Gunderichus,	Guttrych,	Bon riche ou Debonnaire.

Hermion

H

Hermion	*Herman*	*Home darmes ou darmee.*
Heĉtor,	Hechtar,	*Ie ne ſçay que ceſt.*
Helitonius,	Held,	Preux.
Heribertus,	Herwart,	Vaillant en armes.
Hermanricus,	Hermanrych,	Home darmee.
Huldericus,	Huldrych,	De bone grace.
Hildebertus,	Hillffwert,	Secourable.
Hortarius,	Hertardt,	Dur & aſpre.
Hugobertus,	Hugprecht,	*Ie ne ſçay que ceſt.*
Hunimondus,	Hœnmund oder Heymund,	Bouche de poulle ou en œuf.

I

Ingrauius	*Ingraue*	*Conte interieur.*
Inducionarius,	Inwoner,	Habitant.
Italus,	Ytel,	Vain.

L

Laertes	*Larein*	*Ie ne ſçay que ceſt.*
Landinus,	Landin,	Payſan.
Leonorius oder Leonhart,	Lienhart,	Leopart.
Lomnorius,	Lœwenhart,	Aſper lion.
Lotharius, Lutharius.	Luethart,	Rude au peuple.
Lutiſuinda,	Luetſind,	Meſnage de gentz.
Leudemundus,	Luetmund,	Bouche de peuple.

M

Mannus	*Mann*	*Home.*
Marſus,	Mars,	Mars.
Maroboduus,	Märbot,	Meſſager de nouuelles.
Meroueus,	Merwig ou Merwhich,	Maronnier excellent.
Mederichus oder Medérych,	Mütrych,	Courageux.
Medegeſilus,	Mütgeſell,	Courageux compaignon.
Mundzuchius,	Mundzucht,	Bouche moderee.

N

Noricus	*Norein*	*Ie ne ſçay que ceſt.*

D.

O

Odocer, Odagrius	*Œdacker*	*Champ vuide.*
Orgentorix,	Ehrenrych,	Honorable.
Othomarius,	Ottmeier,	Maire de Otho.

P

Pharamundus	*Waarmund*, eſtoit le nom du premier roy de France,	*Bouche veritable.*
Philibertus,	Wilprecht, Vilwert,	Venaiſon, mout vaillant.
Pipinus,	Pepin oder Pipin,	Petit.

R

Richila	*Richel*.	*Richereſſe.*
Richemundus,	Rychmund,	Riche bouche.
Richomarus,	Rychmeyer,	Riche maire.
Roſemundus,	Rottmund,	Bouche vermeille.
Rugila,	Rogel,	*Ie ne ſçay que ceſt.*
Rummarus,	Rumher,	Renome ſeigneur.
Rumholdus,	Rumhold,	Amateur de renomee.

S

Senanus.	*Sunmann*.	*Home reconcilie.*
Sigiſmundus,	Sigmund,	Bouche victorieuſe.
Sigoueſus,	Sigweiss,	Sage victorieux.
Sigobertus, Sigiſbertus,	Sigwert ou brecht,	Digne de victoire.
Sonomarus,	Sun oder Schonmeyer,	Ioly maire.
Sueuus,	Schwab,	Voletant.

T

Taſſilo	*Teſſel*.	*Mot incognu.*
Teletoboguius, Theutelobodus,	Teutſchbott,	Meſſager alleman.
Teutobochus,	Gutbot,	Bon meſſager.
Theodoricus,	Dietrich,	Diuin, car come nous auons cy deuant dict, Thiet en lenguage Gotthique ſigniffioit Dieu, nom extrait du Grec Θεός.
Theobaldus,	Dietbhold,	Thibaut, aimant Dieu.

Theodebaldus,	Detwald,	Puiſſance de Dieu.
Theodemarus,	Dietmar oder Gutmähr,	De bones nouuelles.
Theodebrochus,	Dietprecht,	Tres diuin.
Theodelinus,	Diethlin,	Diuinet, petit diuin.
Theodorus,	Theoder oder Toder,	Auſſy diuin.
Theodewinus,	Dietwin,	Vin de Dieu.
Theodealmus,	Diethelm,	Hermet diuin.
Thuiſco,	Theutſch,	Alleman.

W

Vannius.	*Wanner*	*Vanneur* . . . .
Vadomarius,	Bottmahr,	Meſſager de nouuelles.
Wandalus,	Wandler,	Chemineur ou vagabond. Ceſt auſſy vn peuple ancien nome les Wandales
Viridomarus,	Fridmeyer,	Maire de paix.
Viridogerion,	Fridiger,	Payſible ou appaiſant.
Veſtroualda,	Weſterwalder,	Preux foreſtier.
Vidomarius,	Widmer,	Auancher ou ſaugier.
Viduarius,	Wittwer,	Vefue.
Vilibertus,	Wilprecht,	Fort extime.
Viſomarius,	Witzmeyer,	Sage mayre.
Vlyſſes,	Ylſing,	*Ie ne ſçay que ceſt.*
Voleradus,	Wollrad,	Bon conſeil.
Vto,	Ytel,	Vain.

Par ces vocables ſe monſtre non vain le prouerbe grec par nous cy deuant allegue, que auſſy bien barbariſoit Solon entre les Scythes que Anacharſis entre les Grecz, car les Romains failloient auſſy bien en la prononciation par lengue ou eſcritture des lengues eſtrangeres come faiſoient les eſtrangerz en la leur ; & ne faut meſpriſer les lengues de quelque pays que ce ſoit, car toutte lengue eſt bone & deſirable que part de ſage penſee. Et pour tant eſt expedient que les homes de diuerſes lengues traffiquent les vns parmi les autres, & que, pour ce faire plus ayſeement, que les gentz deſperit de chacune lengue ſeſtudient de reduire

le cours naturel de la ſienne payſane, en regles & methode, car il nen y ha point de ſi eſtrange que ne ſoit de ce capable ; & que lon fiſt de ce leçons publiques, non ſeullement pour les eſtrangerz, mais ceux meſmes dun chaſcun pays, auſſy bien come lon faict des anciennes. Quoy faiſant, lon ſe pourroit bien paſſer deſdictes anciennes, combien que ne veuille que on les gecte la du tout, pour ce que touttes artz & methodes ſont en icelles contenuz ; mais mon aduis eſt tel que ce que nous recuillirons de leurz methodes ou termes, nous ne laiſſions pas en leur ancien acouſtrement, mais les habillions de ceux de nouz payz, affin que par nouz compaïſans ilz ſe cognoiſſent & ſoient recognuz pour patriotes, affin que & actifz & contemplatifz ſen puiſſent ſeruir. Les actifz pour faire remonſtrances aux princes & aux peuples pour les affaires de la choſe publique, ce que ne ſe faiſoit pas anciennement, voire encor de noſtre temps, ains qui vouloit harenguer, failloit quil le fiſt en lengue Latine, que la pluſpart des princes, non ſeullement ſeculiers, mais eccleſiaſtiques, nentendoit pas, ains leur failloit hauoir vn trucheman, au Françoys auſſy bien que ſi on luy euſt parle en Alleman, a lAlleman come ſi on luy euſt parle Françoyz ; mais deſpuis le regne du feu roy Françoys, par ſon benefice non ſeullement lHebrieu, le Grec & le Latin hont eu entree & cours en France, mais aourne la lengue Françoyſe de leurz acouſtrementz, en ſorte que non ſeullement les gentz de plume, mais ceux deſpee & les princes

mesmes parlent auſſy perſuaſiſuement en leur lengue que Demoſthenes & Ciceron faiſoient chaſcun en la ſienne; teſmoin en ſont les apologies du feu empereur Charles contre le roy Françoys & de Françoys contre luy, les harengues faictes en Aleman es iournees imperialles, celles que hont faictes, en Françoys, Guiſe contre Conde & Conde contre Guiſe, & tant dautres.

Pour les contemplattifz cela ſeruira den faire leçons publiques aux actifz qui les mettent en practique, & de leurz payz & des eſtranges; ce que ha deſia bien ſerui, voire es princes de noſtre temps, car le feu empereur Maximilien nhauoit iamais mis le pied en Gaule, ſinon en paſſant, & ſi parloit touttesfois Gauloys entendiblement; le ſemblable hont faict les royz dAngleterre Henri viij[e] & Edouard vij[e], ſon fils, & tant dautres. Le roy Mithridates eſt loue non pas mieux pour ſa proueſſe es faictz darmes, come par ſa memoire, qui hauoit ſoubz ſon domaine xxij peuples, touz de lengue diuerſe & parloit & entendoit la lengue dun chaſcun dicelles ſans interprete; ſi me merueille que les royz & autres princes Gauloyz ne les ſuiuent en cela, qui ne ſçauent autre lengue que la leur, excepte vn peu dItalien ou Eſpaignol, pour ce quilz ne ſont loingtains du Gauloys. Et ſeroit expedient de ſadonner a cela & enrichir noz lengues modernes des treſors des anciennes, non pas ſarreſter en icelles, non voulantz parler ſinon Latin ou latinement, iuſques aux femmes & aux guaignedenierz, come pluſieurz alleguez par Ra-

bellays qui « ambulent par les compites & transfrettent les vndes aquatiques, » parlant de lengue Latialle, en ſuyuantz aucuns folz marchans de Flandres ou dAngleterre & autres lieux ou ne croit vin, qui vont en exploicte de vin pour en fournir leur pays, puis quant ilz ſont enyurez de la ſouefuette du vin, ſenyurent auſſy de lamour du pays ou il croit & oublient leur pays, demeurantz en lautre iuſques a la fin de leurz iourz, ſans profiter a leur dict pays par la marchandiſe quilz luy eſtoient alle querir.

Combien que ne veuille dire quil ny haie aucuns nomz compoſez de deux dictions qui ne ſe peuuent exprimer es autre lengue ſans les diſioindre, les expoſants touttesfoys par paraphraſe, *id eſt* par motz lauironnantz; come auſſy conſeille Ciceron en ſon traicte de philoſophie, qui ne veut pas que Latins tournantz le Grec en leur lenguage ne facent ce que par deſguiſement de termination de Grec en autre Grec es motz ſimples, mais ſelon les vocables a touz Latins communs; mais en vocables compoſez il le permet, come en ceſtuy meſme de *philoſophie*, que neſt que vn ſeul vocable conioinct & compoſe de deux, que ne ſe peut tourner en Latin ſans ſeparation, à cauſe que φίλος en Grec ſigniffie amour ou affection & σοφία ſapience ou ſageſſe, pourquoy ne ſe peut autrement tradduire que par ces ij vocables deſioinctz : *amor ſapientiæ*, amour de ſageſſe; & ainſy de pluſieurz autres, ſingulierement les figures grammaticalles & rhetoricalles.

Et pour tant ne faut penſer que lon ne puiſſe deuenir ſage de preſent, ni haie on par le paſſe, ſans lintelligence du Grec & Latin, imaginant que les artz & ſciences ne ſoient prouenues dautres payz. Les gymnoſophiſtes neſtoient Grecz ni Latins, ains Indiens, differentz en parler, de lengue auſſy bien come en couleur de perſone, es deux deſſus nomez; & ce neantmoins eſtoient de telle ſageſſe que Platon meſme, le prince des philoſophes Grecz, ſe humilia de aller a grandtz fraiz & paine vers eux pour apprendre leurz enſeignementz. Les Druides & Samothraces, philoſophes & ſacrifficateurz de Gaule, neſtoient ilz pas ſçauantz ſans les lengues Grecque ni Latine? Voiez ce que touz hiſtoriographes en dient. Cecy dy ie pour vn tas de mignartz ſe gloriffiantz ſi fort, pour v ou vj motz de Latin quilz ſçauent, quilz tiennent pour veaux ou aſnes touz ceux, quelz ſçauantz quilz ſoient, qui parlantz en Latin choppent quelquefoys en quelque mot ſentant ſa patria, quelque bone & veritable ſentence que ſorte de leur bouche; non conſiderantz que Dieu par nature ha conſtituez les vocables pour les choſes, non les choſes pour les vocables; iaçoit ce quilz ſoient eſte contrainctz eſpuyſer de eux la pluſpart de ce quilz ſçauent & font es autres aſçauoir. Dou hont extraict Guerin Veronenſis & Donat la grammaire quilz nous hont laiſſee, ſinon de ce bon home Alexandre de la Ville de Dieu aſſiſe ſus ce mont prochain au lac de Bienne? & touttesfois, apres quilz hont de luy receu ce quilz ſçauent de

bien, ilz se mocquent de luy & luy tirent la lengue apres, lappelantz barbare, come Plutarche dict que le iourdhuy fit au iour dhier, luy disant: « Ie suis & tu nes plus. » Lautre luy dict: « Si ie ne fusse este, tu ne seroies pas. » Aussy si nouz bonz homes anciens neussent treuuees les artz & les sciences perdues & enseuelies par la fureur des Gothz & autres barbares, & les nous liurees, come les sçaurions nous? Et puis quilz les nous baillent encor vn peu souillees de la boue barbarique, si ne les nous faut pas pour ce contemner, ains les en mercier, ne reiectant la robe puys quil ha au bord dicelle aucun relief de la bourbe ou elle haura este gectee par les Barbares.

Si aduient encor cecy en la science de theologie; quest le pire. Car nouz theologiens modernes nextiment autres theologiens de lanciennete, asçauoir des apostres ou de ceux qui fleurirent non longtemps apres eux, come Cirille, Basile, Origenes, Gregoire, Ambroise, Augustin, Hierosme & semblables, reiectantz lEscot, le maistre des sentences, S. Thomas dAquin & telz autres plus prouches de nostre temps. Si ne leur contredis ie pas en ce quilz preferent les autres a eux, mais ie ne leur consens pas, silz les veullent totallement reiecter & bannir des escholes theologiennes, en sorte que au temps present les liures de telles gentz qui hont tant trauaille pour faire cognoistre es homes ce quilz doiuent eslire ou euiter ne seruent plus, fors a enuelopper des anchoues ou en faire des cartons; combien que encores de nostre temps les gens

gens de ſain & profondt iugement ne les hont reiectez ni reiectent, ſpeciallement Martin Luther, come raconte en ſa vie Melancthon, quil ne meſpriſoit pas les docteurz ſcholaſtiques, & entre les autres, auoit Ockam en ſinguliere reuerence. Mais la pluſpart de ce meſpris eſt prouenue de la gloire italique, en laquelle les homes de ce pays ſont plongez, ie ne dis pas iuſques au col, mais iuſques a la gorge.

Politiens, entre les autres, neuſt ſceu gouſter vn vocable, ſil neuſt eſte en ſuccre confict; & pour ce, inſere en ſes epiſtres pluſieurz autres que luy ne hauoit eſcrittes, ni autre luy reſcrittes, mais de tierz perſonages les vns es autres, & entre les autres vne que Hermolaus Barbarus Venitien eſcrit au conte de la Mirandole, Iohan Picus, la ou ledict Barbarus loue le conte Mirandolan de ce que, eſtant deſia ſouuerain peripathetique & academien, il ne ſeſtoit pas contente, mais en brief temps hauoit appriſes les letres Grecques; mais il le reprent de ce que, apres hauoir gouſte tant de delices contenues es lengues Grecque & Latine, il ſeſt alle ſouiller en la lecture des docteurz barbares, leſquelz iaçoit quilz ſoient eſte en grande reputation de pluſieurz eſtantz en authorite, & par conſequence en haians receue non petite vtilite, come iadis hauoit faict le poete Cherilus dAlexandre le Grandt, qui nonobſtant lautorite dudict Alexandre neſtoit pas, entre les gentz de bon eſperit & ſçauantz en ſon art, tenu fors pour vn ſot & badin; ainſy aduient, diſoit il, a ces docteurz

barbares esquelz la Germanie abonde, qui, combien quilz soient extimez par grandtz & petitz ignorantz les bones letres, ne le sont pas par les sçauantz, les iugeant indignes de viure ni marcher sus terre; met du ranc de ceux la: Auerrois, Aubert le Grandt, S. Thomas & dautres infiniz. A laquelle epistre ne respondt pas la Mirandole en son nom, mais a celluy des dessus nomez, ainsy:

« Nous hauons vescu honorablement & en gentz de bien, o Hermolae, & viurons encores sil plait a Dieu, non es escholes des grammairiens parmi lordure des enfantz, mais aux escholes & congregations des philosophes & en la compaignie des gentz sages & rassiz, ou ne se tenoient pas propoz des enfantz de Niobe, du cheual Pegasus, des adultaires commiz par Iuppiter & les autres Dieux & telles fabuleuses bagatelles, mais des affaires diuins & humains, desquelz nous hauons traicte & dispute & les sondez, espeluchez & declairez si soubtilement que nous hauons este pour ce reputez par auenture difficiles & scabreux, ce que confessons hauoir este, si ainsy est que vn home puisse estre trop curieux en la queste de verite. De quoy si quelcun demande lexperience, quil descende au combat de dispute contre nous, & il cognoistra que, si hauons la lengue barbare, nostre esperit ne lest pas, & que Mercure nha pas du tout abandonne les docteurz que hauons suyui, si que, silz hont este destituez deloquence, ilz ne lhont pas este de sapience. De laquelle sapience, tant sen faut que eloquence se puisse passer, que sans elle

elle faict plus de mal que de bien, car verite est plus desirable nue que auec pompeux acoustrement; car qui tiendra la fille pour bien morigence que haura ses cheueux entortillez & frisez en passefillon ? Qui extimera la nonnain garder sa virginite qui fera le semblable? Aussy lon ne sçauroit treuuer ij offices plus contraires que celluy de lorateur ou parlier & celluy de philosophe. Car quel autre est loffice dudict orateur, parlier ou rhetoricien que de mentir, tromper, deceuoir & circonuenir son prochain? Car vous mesmes confessez que pouuez, touttes & quantes foyz quil vous plait, faire du blanc le noir & du noir le blanc; vous vous attribuez la gloire de pouuoir a vostre appetit amplissier, augmenter, appetisser & amoindrir touttes choses; finallement vous vous ventez par la vehemence de vostre beau parler desguiser & transformer les choses come bon vous semblera, en sorte quelles ne se monstrent pas en la sorte quelles sont par nature, mais telles que les persuadez estre aux paouures auditeurz. Conclusion: tout vostre dessain ne tendt fors a deceuoir, tromper, mentir, & esblouir les esperitz des escouttantz veu que ce sesloigne grandement du subiect qui estoit en propos, pour tousiours le croistre ou le decroistre & ne laisser iamais tel quil est, ains par certains enchantementz de souefues parolles abusez le monde. Mais ie voudroie bien sçauoir si les philosophes font ainsy? lesquelz ne sestudient ni affectionnent a autre, fors a apprendre & enseigner verite; de tant sen faut que touttes gentz

ſadonnantz a mignottiſes & mignardiſes de parler nhont enuers nous authorite ni credict, come gentz non ſe ſouciantz de liurer le bon, mais de monſtrer le beau tant ſeullement. Et auſſy vous voiez que les Sainctes Eſcrittures ne ſont pas eſcrittes en lenguage orne ni mignon, ains come ſot & lourdt, a cauſe quil neſt rien plus impertinent que duſer de lenguage mignart en lexpoſition de verite. Cecy eſt le meſtier des procureurz & aduocatz, non pas de ceux qui ont a traicter des choſes celeſtes & naturelles, & ne faut pas que le cours dun tel lenguage trocte par les eſcholes & academies, ains par les choſes publiques ou tout ce que ſe faict & dict ſexamine & poiſe a la balance du commun, eſquelles les fleurz poiſent plus que les fruictz. Ne ſçais tu pas que tout ſollier neſt a tout pied conuenable? Ie confeſſe que le beau parlier eſt vne choſe fort douce & amiable & allichant ailleurz; mais en philoſophie il neſt bel ni aggreable. A vn baſteleur eſt bien ſeant tourner les yeux ça & la, bien dancer, ſauter, gambader, bien iouer de ſoupleſſe; mais ſi vn home de conſeil ou vn philoſophe ſeſſaie de ce faire, y ni haura perſone que ne ſe donne honte de ſon honte. Si nous hauons vne petite fille, iollie, mignone & de bone grace, que die des motz infantiles, il ni haura perſone que ni prenne playſir & ne la loue; mais ſi vne femme de reputation ſeſſaioit de ce faire, qui ne ſen mocqueroit? Ce neſt pas donc nous qui ſommes ineptes, impropres & malſeantz, mais ceux qui du temps de careſme exercent les inſolences de ca-

resme prenant, la sepmaine peneuse, voire dedans le temple; ceux qui souillent la grauite philosophique par leurz barbouires & farces. Deux nous pouuons dire, come disoit Sinesius dun iouuenceau qui se testonnoit, que ce nestoit que vn bardaze. Le semblable nous pouuons dire dun propos lullinné; & pour tant nous aimons mieux que nostre propos soit velu, herisse, rude & malorne que sil estoit non seullement marque dimpurite, mais souspeçone destre bien perruqué; autrement il ne meriteroit seullement estre depose de loffice de ouurir le voille de Pallas, mais destre chasse totallement de son sacriffice; car entre touttes les choses du monde, elle nen treuue point de plus malseante en son train, que le propos qui sent sa brasuette ou mignardise.

« Socrate treuuoit beaux les sollierz Sycioniens qui estoient poliz & mignonz, mais non pas à ses piedz conuenables. Aussy ne doiuent sacoustrer dhabit semblable lhome de cour & le philosophe, ni tenir semblable table ni propos; car le philosophe ne se veste sinon par necessite; lhome de cour ou le citoien pour magnifficence. Si le philosophe faict autrement, il ne sera pas tenu pour philosophe, ni lhome de cour pour hôme ciuile. Si Pythagoras eust peu viure sans viande, il se fust bien passe de chouz, desquelz seulz il viuoit; & sil eust peu annoncer les conceptions de sa pensee par signes de yeux, de visage ou autre moindre que parolle, il se fust du tout abstenu de parler, de tant sen faut quil eust ornee & polie sa parolle. Aussy

nous nous deuons garder de telz mignartz parlierz, affin que le liſeur ne ſarreſte au fard de la peau, ſans vouloir penetrer plus auant pour taſter de la mouelle & du ſang ; car nous hauons veu pluſieurz qui, iaçoit quilz ne diſſent choſe que valuſt, ce nonobſtant detenoient le liſeur a lentree de ſcience par vne certaine friuolle melodie, ſans le laiſſer poucer plus outre ; en ſorte que Muſonius diſoit de telles gentz, que ce neſtoient pas des philoſophes, mais des ioueurz de fleuſtes ; & pour tant ne nous doit eſtre impute a vice, ce que, ſi nous euſſions faict, nous deuſſions eſtre reputez pour vicieux, car nous ne cerchons pas come nous deuons eſcrire, mais de quoy nous deuons eſcrire. Si nous querons come ceſt, ceſt de non ce faire pompeuſement ni mignottement ; non voulantz quelle ſoit belle, plaiſante, delectable, recreatiue, mais profitable, plaine de maieſte & reuerence, en ſorte quelle acquiere pluſtoſt maieſte que grace par ſa douceur & mollice ; car nous ne cerchons pas lapplaudiſſement populaire en vn theatre pour hauoir prononce quelque clauſule es aureilles bien ſonante ou bien adiancee, pour hauoir eſpompi quelque bon rencontre, mais deſirons tant ſeullement laſſiſtence de peu de gentz qui ne ſonnent mot, mais nous eſcouttantz en admiration de ouir en nouz parolles quelque bone choſe & dicelle accrocher quelque choſe des ſecretz de nature, & lapporte es homes de la cour, & que ce ſoit choſe ſi cogneue que lon ni puiſſe contredire & tellement deffendue que lon ne puiſſe plus contre ar-

gumenter; quilz nous haient auſſy en admiration come ſubtilz inquiſiteurz, prudentz en diſcretion des choſes, aguz en contemplation, graues en iugement, dextres a lier nouz propos, faciles a fondre argumentz; quilz ſeſmerueillent auſſy de la brefuete de notre ſtile, de la production de beaucoup de choſes grandes, ſentences lointaines ſoubz parolles expoſees, que ſeront pleines de queſtions & auſſy de ſolutions; ſeſmerueillent de la dexterite queſt en nous de oſter touttes ambiguites, expliquer les doubtes, deuelopper les choſes enueloppees auec irrefragables ſyllogiſmes, confuter le faux & confermer le vray. Par ces tiltres, Hermolae, nous ſommes maintenant en extime, credict & reputation, & eſperons encores rendre la memoire de nous perdurable.

« Touchant a ce que tu dis, que nous ſommes reputez par le commun, ordtz, villains, ſales & marautz, nous ne nous en ſoucions, extimantz ce redonder pluſtoſt a noſtre honneur & gloire que a blaſme; car nous neſcriuons auſſy pas pour le peuple, mais pour toy & des ſemblables a toy, ſuyuantz les anciens qui par couuertures de fables debouttoient les idiotes de leurz myſteres, & tout eſpreux les hauons couuertes deſcorces ameres, affin quilz ne miſſent la main au plat & fouillaſſent la viande, a la façon de ceux qui veullent cacher leurz treſorz, qui ne font pas ce en lieu eminent, mais parmi les balloieures de la mayſon, affin que les paſſantz ne ſen prennent garde, ſinon quelcun quilz extiment digne de le ſçauoir. Ainſy

font les philofophes qui veullent que leur eftude foit au peuple cachee, a caufe que audict peuple nappartient pas de appuier leurz œuures feullement, mais de les entendre; pourquoy es dictz philofophes feroit malfeant efcrire chofe que fuft au peuple plaufible, theatral, populaire, finallement que foit accommode au iugement de la multitude. Mais veux tu que ie te face vn pourtraict de noftre propos? La doctrine des philofophes eft femblable aux fylenes efquelz Alcibiades accomparoit Socrates, queftoient images & ftatues laides, malfades de face, mefprifables par dehors, mais fi vous les ouuriez, vous treuuiez dedans or, argent, pierres precieufes & chofes dexquife beaute & richeffe, en forte que par dehors eftoient beftes & dieux par dedans. Ainfy font les philofophes. Or tu me diras: mais quelles aureilles hauroient la patience douïr continuellement dun parler fi rude, fi malfonnant, fi mal bafti de vocables, que le feul parler diceux eft efpouuantable? Mais y faut que ie te refponde, o aureille mignarde, quant tu feras parmi des tabourins, fleuftes, lutz, guinternes & femblables inftrumentz de mufique. Mais y te faut faire autrement, fi veux retourner a toy mefme, a fçauoir ceft de te fouftraire & retirer de tout fentement exterieur & forain, & te plonger iufques au plus profondr de ta penfee. Prens a toy les aureilles de Apollonius Tyanien, auec lefquelles, non eftant encores du corps entierement fepare, il ouioit non pas la harpe du terreftre Marfias, mais celle du celefte Apollo, recitant melodieufement & en accordr

accordt muſicien la chanſon de luniuers. Si tu gouſtes donc, auec telles aureilles, les parolles des philoſophes, en deſpit des enuieux tu les treuueras plus douces que miel.

« Mais laiſſons ces parolles come trop haut ſeſleuantes. Y faut conclure que ſe faſcher doüir diſputer vn philoſophe ſubtillement, pour ce que ce neſt pas elegamment, ne prouient deſperit delicat; tant ſeullement deſperit trop mignart, mais trop arrogant; & non plus ni moins que reprendre Socrates diſputant du mode de bien viure, de ce quil nhauoit pas bien lie ſon ſollier, mal tirees ſes chauſſes ou mal roignees ſes ongles. Ciceron ne requiert pas en vn philoſophe la monſtre de ſon eloquence, mais des choſes quil ha a traicter; car ce perſonage ſigniffiant ce home autant prudent come litere quil eſt plus expedient a lhome de monſtrer plus toſt ſon eſperit que ſon lenguage & ſe prendre plus de garde que ſa rayſon ne face faute que ſa lengue, & que plus toſt haions ſçauoir au cueur que a ladicte lengue, nous prenantz garde que ni par courroux ne prononcions choſe trop aſpre & aigre, ni par volupte trop molle; finallement quelle ne ſe deſborde point dattemperance naturelle. Ce que craignant, Platon bannit de ſa Choſe publique touz les poetes, pour ce que, par leurz fabuleux contes des crimes des Dieux, ilz deſbauchoient le populaire; & donnoit le gouuernement de ſa dicte Choſe publique aux philoſophes, touttesfois auec commination de la paine des poetes, ſilz commettoient ſemblable faute.

E.

« Mais Lucrece nous dira que iaçoit que les philosophes nhaient besoin de orner leurz traictz de parler doux & plaisant, si est il expedient adoucir la durete du lenguage & dissimuler lausterite dicelluy, come quant lon veut guerir vn enfant des verz, luy donnant pour ce vne medecine daluine & lattrempre on auec du succre pour les garder de sentir lamertume de laluine. Mais ie te respondrai sus cela, o Lucrece: Si tu ne liures medecine fors aux enfantz ou au peuple, qui ne se soucient quant tu leur donneroies a boire non seullement daluine, mais de droicte poyson, pourueu que ce fust succre, ie te le comporterai; mais a nous ne faut pas faire ainsy, car nous ne pretendons pas a allechir le peuple, mais le menacer, luy donner a boire aluine, non hypocras. Mais Lactance Firmien confermera encore son propos, disant que la verite descendra plustost es esperitz & entendementz des auditeurz, & sera plus ferme & estable, si elle est allumee & acoustree de beau parler, voire sera aggreable es vieilles gentz mesmes; mais tu erres grandement, o Lactance! car si tu fusses aussy bien exercite a la lecture des Sainctes Escrittures come au demene des procez, tu neusses pas dict cela, ains eusses aussy bien construittes nouz opinions, come tu hauoies destruictes celles des autres. Mais dy moy, quest ce quesmeut & incite plus fort les pensees que la lecture des Sainctes Escrittures? Les parolles de la loy sont rudes, rurales, mais viues, animees, flamboiantes, entrepellantes iusques au fond du cueur & trans-

formantes lhome dune puiſſance merueilleuſe, meſmement que ne perſuadent pas, mais contraignent & efforcent. Pericles, loncle de Alcibiades, eſtoit vn beau parlier & orateur; mais ſon dict nepueu diſoit quil ne tenoit pas grandt conte de ſes parolles, mais ceſtoit autre quant il ouioit parler Socrates nuement & ſimplement, voire ſil luy ſembloit improprement, il eſtoit tout raui & hors de ſoy, ſi quil eſtoit contrainct a faire ce quil luy commandoit. Mais queſt il de beſoin demploier tant de parolles pour preuuer vne choſe ſi euidente? Si le liſeur neſt vne beſte, il pourra bien cognoiſtre que dun parler farde ne faut attendre que barat & deception.

« Il y a iij choſes que donnent credict au parlant: la vie, la verite de la choſe, & la ſobriete de la parolle. Et pour tant il te faut ſçauoir, o Lactance, que ces iij choſes feront adiouxter foy es dictz dun philoſophe, ſil eſt home de bien, ſi veritable, & ſil ſadonne a ſtile prouenant non du playſant iardin des muſes, mais dune rude & horrible cauerne, car Eraclitus dict que la demeure cachee Verite. Donc, mon ami, parlons amiablement & ſans nous affectioner, & examinons ceſte matiere. Ie confeſſe, diras tu, que ſapience eſt de ſoy meſme & ſans autre vne choſe venerable, voire diuine, & que nha beſoin de parement eſtrange; mais quel mal y haura il, ſi lon y met cela dauentage? Qui voudra dire que les choſes de ſoy bien ſeantes, par bel parement ne le deuiennent dauentage? Ie te reſpondrai ſus cela que aucunes choſes

y ha que ſont de telle nature, que ſi teſſaies adiouxter a leur beaute outre ſon naturel, tu guaſteras tout & les enlaydiras, veu quelles ſont de leur naturel de ſi bone eſſence, que on ne les pourroit changer, ſinon en empirant. Mayſon faicte de marbre nadmect poinct de paincture; ſi tu la veux blanchir, tu ne feras queffacer ſa beaute. Neſt pas notoire que les beaux viſages, par fardt ſenlaidiſſent? Ceſt vne regle generalle que ſi veux mettre le beau ſus le beau, le deſſus poſe cachera le deſſoubz & ne monſtreras fors cela quil haura apporte; dou ſenſuit que ce queſtoit parauant donne place au nouuellement venu, come dict le commun prouerbe que la derniere ſouppe gecte ſouuent la premiere hors de leſcuelle; pourquoy iamais choſes nouuelles ne ſouruiennent aux vieilles ſans leur dommage. Pourquoy faut dire que philoſophie ſe baille nue, ſe monſtrant telle quelle aux yeux de touz, ſeſiouit de comparoiſtre en iugement, ſe cognoiſſant eſtre telle que nul la reiectera, & tant plus tu la couureras, tu couureras de tant plus ſa verite. Elle veut eſtre pure & noble, ſans meſlange dautre choſe. Tu ne luy ſçauroies adiouxter ſans la corrompre, ſans la fauſſer, voire ſans la faire autre quelle neſt. Elle ne ſe peut diuiſer, ni partir; pourquoy ne ſe faut iouer auec elle par figures ou motz extrauaguantz, fritiller ou extrauaguer en choſe ſi graue & de telle importance; en laquelle adiouxter ou amoindrir quelque choſe eſt meſchanſette.

« Mais tu me diras: « Nous vous concedons

cela & vous difpenfons de parler ornement, mais nous vous demandons que parlies au moins Latin, & fi ne declaires la chofe par fleurettementz, que le faictes au moins par vocables a elle propres & competentz, ce que vous ne faictes pas. Nous nexigeons pas de vous parolle attractiue, mais nous nen voulons pas auffy vne orde & fale. Nous ne voulons pas que voftre parler fente fon mufc, mais auffy quil ne fente pas fon efpaule de mouton; quil ne foit pas extime, mais que auffy ne le rendiez mefprifable. Nous ne cerchons pas quil playfe, mais nous ne voulons pas auffy quil defplaife. »
Puifque doncques ainfy eft, nous thauons guaigne; tu es reuolte de noftre cofte. Mais ie voudroie bien fçauoir quelle eft celle Latinite de laquelle tu fais tant de fefte, difant que les philofophes la doiuent & ne la paient pas. Come ie metz, par exemple, fil aduient a propos de dire: *A fole homo producitur*, « lhome eft produit par le foleil, » & que les gentz communs dient: *Sol caufat productionem hominis*; incontinent nouz Latiniftes crieront, A larme! a laide! la lengue Latine eft violee; ce mot *caufare* neft pas Latin de lengue romaine. Ie te le confeffe; mais fi tu me dis: *Ergo* puifque ce neft pas Latin, ce neft pas vray, ie te le nie. Senfuyuroit il que fi vn Egyptien difoit vne telle propofition en fon lenguage, que pour ce quelle ne feroit pas Latine, elle laiffaft deftre veritable? car il faut confeffer de deux chofes lune: ceft ou non que les vocables font difpofez a la voulente des homes, ou font prouenuz par nature. Silz font im-

posez a lauenture, quest que touz les homes assemblez soient este en vne region dun tel accordt, que le vocable quilz hauront a vne chascune chose donne soit appelle selon leur statut; de ce hont aussy bien eu puissance ceux que vous appellez barbares de constituer entre eux vne regle de parler aussy bone & legitime entre eux, come vous la vostre, que vous appellez Latine ou Romaine; ou si ne la voules appeller Romaine, appelles la Françoyse, Espaignolle, ou Angloise, ou ainsy come vous voudrez. Quant ilz parleront a vous, vous vous mocquerez de eux & eux le feront de vous, ainsy come iadis faisoient les Atheniens entre les Scythes & les Scythes entre les Atheniens.

« Et voyla pour ampreux de la rayson de limposition des nomz ou vocables, silz prouiennent par imposition ; mais silz prouiennent de nature, auxquelz nous deurons nous adrecer pour nous informer de leur origine? Es orateurz ou parlierz, ou aux philosophes, lesquelz seulz sont informez de la nature de touttes choses? Par auanture rayson receura & acceptera les vocables, que les aureilles reiectent & abhorrissent come durz & lourdtz, come signes & choses plus conuenables. Mais tu me diras : Quel besoin estoit renouueller la lengue? Escoute, o Hermolae! Cependant que les bons personages fouilloient au ciel les loix & regles de diuine pouruoiance, les reuolutions de naissance & de definement, les regles & ordre de luniuers, les vertuz des simples, la temperature des compositions; certes, o Hermolae, ilz ne pouuoient en

vn mesme temps ce faire & obseruer les proprietez de la lengue Latine, telle que hauoit en vsage Ciceron, Pline, Apuleie & telz autres. Ains senqueroient de ce que nature aimoit ou reiectoit; de ce que aux Romains estoit aggreable ou non aggreable, ilz ne se soucioient. Mais ie te dis dauantage que les philosophes ont desioincte sapience deloquence; les historiens, rhetoriciens & poetes, non; ce de quoy se plainct Philostratus. Si tu veux donc que les eloquentz par renommee viuent perpetuellement en honeur & les autres en reprouche, aie garde que tu feras. Ciceron aime mieux vne prudence indiserte que vne folle eloquence. Nous ne nous informons pas de quelle marque vne monnoie est battue, mais de quelle matiere & aloy. Qui est celuy qui naime mieux le florin dor bon & de poix de la marque dAllemaigne, que le ducat faux marque au coing du Pape? Ceux pechent griefuement, qui mectent dissention entre le cueur & la lengue, mais pys est de ceux qui ont lengue sans cueur; & aussy Cathon les appelle *mortua glossaria, id est* lengues mortes. Nous pourrions asses viure sans lengue, mettez que non a nostre ayse; mais sans cueur seroit impossible.

« Tu me diras: Celluy nest pas humain, qui nha vsage de polie litterature; ie te respondray: Celluy nest pas home qui est sans philosophie. La prudence taysante peut profiter; leloquence folle, come le glaiue entre les mains dun enrage, ne peut estre sans dommage. Que dirai ie? les statues ne sont pas louees par leur façon, mais par leur ma-

tiere ; & ſi Cherilus entre les Grecz euſt auſſy bien dict que Homere, & Meuius & Bauius entre les Latins que Virgile, ilz ſeroient auſſy bien receuz entre les poetes que ceux la. Voy tu pas la diſparilite de la ſemblance? Nous diſons auſſy cela que la choſe ſe peut extimer par ſon eſpece, non pas par ſon ſubiect; mais quelque choſe ſera autrement extimee par ſon eſpece entre les poetes, autrement entre les philoſophes. Mettez que Lucrece eſcriue de Dieu & de ſa pouruoiance, & que de ceſte meſme matiere ce face lun des noſtres, a ſçauoir lEſcoct, voire quil eſcriue en carmes come lautre, mais il ſera en ce mal expert. Lucrece dira les principes des choſes hauoir eſte le vni & les indiuiz, mais Dieu eſtre corporel, ignorant de nouz affaires, & que touttes choſes ſe font temerairement par la concurrence des petitz corpz appellez atomes; mais il dira cela & fort elegamment. LEſcoct dira que les choſes qui ſe conſtent par nature ſe conſtent de leur nature & de leur eſpece, & que Dieu eſt vn eſperit cognoiſſant tout & pouruoiant a tout; dauentage ce que, iaçoit quil puiſſe touttes choſes, deſpuis la plus grande iuſque a la plus petitte & icelles modere, ſi ne ſe bouge pas de ſon repos, mais, come dict le prouerbe Grec, il deſcendt ſans deſcendre. Et dira ce lEſcoct ſottement, mais veritablement. Lautre mentira elegamment. LEſcoct philoſophera auſſy duriotement que lautre parlera ornement; lEſcoct ne ſçaura pas les regles, ie ne dy pas des poetes, mais de grammaire; lautre ignorera celles de Dieu & de nature. LEſcoct neſt en ſon

en ſon parler que vn enfant, parlant touttesfois de choſes que lon ne ſçauroit aſſes louer; Lucrece eſt vn eloquent, parlant de choſes que lon ne ſçauroit aſſes blaſmer. »

Le conte de la Mirandole faict vne telle reſponce a Barbarus introduiſant les philoſophes barbares plaidoiantz contre les ſuppoſtz des bones lettres, ſexcuſant touttesfoys quil ne le faict pas a bon eſſient, mais pour exercer ſon eſperit, come Marot fit ſes coups deſſay, & Clineus, au ve de la Choſe publique de Platon, qui loua iniuſtice, afin que Socrates le reprenant luy enſeignaſt que ceſtoit que de iuſtice. Auſſy il dict que les vrayz orateurz ou parlierz ne ſont pas ceux qui blaſment philoſophie, mais ce ſont vn tas de petitz muguetz, perrucquetz, affaictez & glorieux grammairiens, qui, incontinent quilz ont veu ij ou iij regles de la grammaire de Deſpautere, iij ou iv vocables de la *Cornucopie* de Perot, ambulent par les compites & tranſfretent les vndes aquatiques, come dict Rabellays, & ſont come iadis vn iouuencel de noſtre pays de Sauoye, qui hauoit demeure iij ou iv moyz en France & en oublia ſon lenguage; ſi que, quant il fut reuenu, ne ſçauoit plus ou eſtoit la mayſon de ſon pere, ſi que il fut contrainct a donner vn ſort a vn garſon qui le y conduiſiſt: Et eſtant arriue pour reapprendre ſon lenguage, ne ceſſoit de rompre la teſte a ſon dict pere pour linterroguer que cecy ou cela vouloit a dire en Sauoyen. Finallement vn iour ſoynantz vn leur pre, le filz voiant vn raſteau a terre couche, dict a ſon pere:

« Et cecy come ſappelle il, mon pere ? » Et ce diſant, mit le pied ſus la teſte du raſteau qui leua la perche que le vint frapper du long du viſage, ſi que le nes luy eſclatta & en ſortit ſang a randon ; & lors il luy ſouuint de ſon lenguage, & dict : *En ſi Dei deſpei du raſte !* Car douleur & hipocriſie ne peuuent repairer enſemble. Auſſy ces glorieux, incontinent quilz ſçauent vn peu de Latin, oublient leur lenguage, & ne leur eſt ſauoureuſe parolle ſi elle neſt en Latin confitte, diſputent entre eux des vocables ſans hauoir des choſes ſoucy, iuſques a ſe cracher les vns aux viſages des autres, a ſe donner des coupz de poingz. Du nombre deſquelz eſtoit bien notre Politien, qui ha cecy mis en auant ; car quel tumulte dreça il contre Merula ? Certes tel quil faillut que le conte Loys Sforza ſen meſlaſt pour les deſcombattre ; ce que neuſſe faict moy ſi fuſſe eſte en ſa place, ains les euſſe faictz deſpouiller nudz, & combattre leur querelle a belles eſtriuieres. Le ſemblable fit auſſy bien Perot, eueſque Siſpontin, contre Domitien Calderin & pluſieurz autres.





AMARTIGENEE

CEST A DIRE DE LA SOVRCE DE PECHE.

* * *

SALOMON dict au premier de ſon Eccleſiaſte : Qui eſt ce que ha eſte faict? Ce que ſe fera. Queſt ce que ha eſte faict? Ce que ſe fera. Ce que ihai bien experimente, amiz liſeurz, car haiant leu au Geneſe, commencement de la Saincte Eſcritture, come Dieu crea lhome a ſa forme & ſemblance, pour eſtre ſeigneur ſus touttes creatures ſoutz celeſtes, en felicite la plus grande que nulle autre de ſes creatures apres les anges, en laquelle nous ſa poſterite euſſions participe ſil euſt eſte obeiſſant a ſon commandement, vn grandt deſir menuahit de feuiller plus auant des lieux ſubalternes que ſe pouuoient tirer de ceſtuycy, queſt que ce pouuoit eſtre que de ce peche, qui dun tel bien lha faict priuer & des dependences dicelluy ſans que euſſe iamais leu autre qui euſt ſpeciallement de ce parle : mais ni ha pas vj ans que leus *Prudentius.* Aule Prudence, le prince des poetes chreſtiens, qui entre dautres traictez poetiques quil ha compoſez y ha adioux ceſtuycy, quil appelle en voca-

ble grec Αμαρτιγενεια, ceſt a dire lorigine ou ſource de peche, mais il nen ha eſcrit plus auant que la S. Eſcritture & diffini cela par ſouffiſant denombrement des parties. Si en hauoye deſcrit mon aduis deuant que leuſſe iamais leu, en latin & en gauloys poetiquement, come luy en latin; ien hauoie eſcrit & deſdie a vn mien ami nomme M. Bernard Garnier ainſy :

Garnier.

Quid didici ſtudiis audi Bernarde ſciendi
Hoc tantum didici quod nihil ipſe ſcio.
Ecce Platonis ego ſtagyritæ & ſcita reuolui
Quæ fugienda homines, quæque ſequenda docent.
Quæque docent homines ſociali viuere lege
Vt non præcipites ſeditione ruant
At quæ friuola ſint, male quæ rationeque fulta
Cernitur ex iiſdem qui docuere libris;
Nam conſtare hominum ciuilia lege fatetur
Et non natura, doctus Ariſtoteles.
Viuere diuerſo quos more videmus aperto,
Quod ratio cunctos nec regere vna poteſt.
Ergo quis poterit ſolida hæc ratione tueri?
Quid certi ex illis quæſo venire poteſt?
Sunt qui pontificem Romanum vt numen adorant
Eius & e cælo dogmata lapſa putant.
Sunt hunc qui Stygiam velut execrent erymnin
Demonii pingant cornibus atque mali.
Hoc duce ſe credunt multi oppugnare polorum
Mœnia cum faciant quod mereatur opus.
Nil operi aſt alii fidunt, papæque iubenti,
Sed quærunt ſola cælica regna fide.
Denique quicquid amat ſtomachantur, quicquid adorat,
Subſanant, quicquid reprobat atque probant.
Aſt aliæ quot ſunt diuerſæ relligiones,
Agnoſcunt vnum quæ tamen eſſe Deum
Quem placare ſua ſe credit quiſque, piumque
Et patrem ſeſe iactat habere Deum.
Ergo hominum mentes cum ſint e luce creatæ
Dic has quæ verum cernere cauſa vetat.

Non labor hic paruus, nam prima ab origine mundi
Eſt opus. Incipiam, ſi recitare velim:
Dum ſeruabat homo ſupræmi iuſſa parentis
Omni alia prorſus lege ſolutus erat.
Libera mens illi cælos cernebat apertos
Solaque curabat pars animalis humum
At poſtquam e cælo ſuaſu regina miniſtræ
Hæc cælo terram prætulit æthereo
Mutatus ſtatus eſt, dominam ſeruire coegit
Et parere ſuis ſerua libidinibus.
Non tamen id ſubito, creſcunt nam crimina ſenſim,
Turpis & ad ſummum nemo repente fuit;
Non cito purpureo circumdare corpus amictu,
Non cito purpureis veſtibus adocuit;
Conficere & veſtes auro argentoque trilices,
Æoas gemmas addere quinetiam,
Membra ſed vt foliis tegeret genitalia ficus,
Fructu non ſat habens exſatiaſſe famem.
Quid te fecit homo naturæ dona pudere?
Quid? niſi peccato mens hebetata tuo?
Et quoniam illius violaſti iura pudoris
Reddidit has partes quæ tibi honoris erant.
Nam prius e cæli ſpeculo mens vera videbat
Nullius ſenſus exterioris egens
Demum at nec cælos nec cælica vera videre
Nonniſi per ſenſus corporeos potuit.
Fallitur idcirco, ac eadem ſæpiſſime fallit
Pauper, inops ſenſus debilitate ſui
Neue ſat hæc primo potuere nocere parenti
Primus nempe fuit, ſed minus ille nocens
Sed concreuerunt creſcenti crimina mundo,
Concreuit culpæ pænaque iuſta ſuæ,
Omnis enim tellus natis cum patre duobus
Fundus erat, poterat quæ ſatis eſſe tribus.
Non tulit hoc onus, ſed regnum vt ſolus haberet
Aſperſit primus ſanguine fratris humum.
Cauſa fuit tanti ſceleris mens inuida. Cauſa
Inuidiæ; culpâ mens hebetata patris.
Mortali ſcelus hoc nec finem ſumpſit in vno,
Sed veluti cancer ſerpſit in omne genus;
Nempe auidæ mentes plus quam natura requirat

Brutis peiores in ſcelus omne ruunt.
Cætera nam nulla ratione animalia certant,
Inde minuſque nocent quod ratione carent,
At rationis homo rationem lancinat armis
Inde magiſque nocet quod ratione nocet.
Hic me defecit ſpiritus meus.

Ihauoie ainſy commence, ami liſeur, mais il meſt aduenu, come ſe dict que fit iadis a M. Franceſque Petrarcha, excellent poete en ſon lenguage thoſcan, qui hauoit eſcritz en carmes latins ces triumphes que hauons maintenant entre nouz mains, come ſeſt treuue le commencement en vne librairie de Paris, mais pource que ſa veine & haleine ne furent ſouffiſantes de le conduire iuſques au bout du chemin, il ſen retourna des le milieu en ſon pays de Thoſcane, ou en ſon lenguage il parfit ſon ouurage, tel que ſe voit maintenant. Ainſy meſt aduenu en ceſte entrepriſe, car le ſouffle meſt failli a my chemin, pourquoy men retournai en mon pays queſt en Gaule & meſſaiai en eſcrire en poeſie de mon lenguage queſt gauloys & pour eſſay en fis vn douzein come ſenſuit :

Adam eſtoit tandis home de bien,
Et bienheureux que ſa rayſon celeſte
Plus de ſoucy pour ſon corps terrien
Entretenir nhauoit que brute beſte
Ains au ſeul ciel drecoit yeux, cueur & teſte,
Laiſſant le ſoin a lappetit terreſtre
Dentretenir le corps terreſtre en eſtre.
Mais il deuint meſchant & malheureux,
Quant lappetit luy fit baiſſer les yeux,
Le rendant ſerf au lieu quil eſtoit maiſtre,
Pour auec luy de terre ſentremettre
Et pour la terre abandonner les cieux.

Mais eſtant encor en mon pays ie nhai ſceu ou ien eſtoie & hay experimente que la choſe queſt aux homes tandis quilz ſont en ce monde terrien, la plus neceſſaire leur eſt la plus difficile & preſques impoſſible, queſt dobtemperer a la deuiſe iadis eſcritte en la paroy du temple de Apollo delphique ainſi Γνωθι σεαυτον, Cognoy toy toymeſme, queſt vne des plus merueilleuſes choſes que ſoient au monde, que lhome cognoiſſe queſt en mer, en terre, en feu, en aer, voire ſus les cieux qui ſont de luy ſi lointains, & ne cognoiſſe pas ſon plus prochain queſt ſoymeſme, mais ce neſt pas hors des limites de rayſon, veu quil eſt cree a limage & ſemblance de Dieu qui eſt incomprehenſible, & pourtant ſi lhome ne participe en ce du tout auec luy, il eſt conſonant quil le face en partie, & ce pour ampreux. Pour le ſegondt, noſtre premier pere deuant quil euſt peche en hauoit entiere cognoiſſance, a cauſe quil hauoit celle de Dieu, ſinon en comble meſure, aumoins tant quil luy eſtoit expedient pour ſa felicite, & au myrouer de la face de Dieu ſe voioit, & cognoiſſoit ſoymeſme, mais le malheureux ne ſe ſceut pas entretenir en ſon eſtat, ains a la perſuaſion du ſerpent & de ſa femme par icelluy deceue deceu, auſſy voulut contre la deffenſe par Dieu luy faicte plus ſcauoir que ne luy eſtoit neceſſaire, pour quoy perdit ce que luy eſtoit neceſſaire de ſcauoir, mangeant du fruict de larbre de ſcience de bien & de mal par Dieu luy deffendu, que Ioſephe appelle larbre de prudence a bon droict, car lobiect

de ſapience eſt le bien tant ſeullement, celluy de prudence du bien & du mal peſle meſle, cependant que Adam demeura en lobeiſſance de Dieu queſtoit en ſimplicite: pour de quoy donner plus clere intelligence faudra amener le texte de la S. Eſcritture, puis lexpoſer ſelon laduis que Dieu nous donra. Moyſe dict au premier du Geneſe, que apres que Dieu eut parfourni le monde il voulut faire en terre vne marque a ſon image & ſemblance, come il hauoit faict au ciel les anges come vous veez limage & ſemblance des corpz terreſtres dedans leauue ou vn mirouer ou autre que ſappelle diaphane perſpectif. Ainſy crea Dieu lhome a ſon image & non ſeullement le crea mais le fit & forma de ſes mains (come dict l'Eſcritture) du limon de terre, pour demonſtrer quil hauoit plus daffection a produire vne telle creature que point des autres ſus terre, teſmoin quil ne voulut ainſy faire des plantes, arbres & herbes, quil doua tant ſeullement dame germante par Latins appellee vegetatiue, ni encores de ceux auxquelz il lhauoit donne ſenſitiue, come oyſeaux, beſtes, poiſſons, &c., car de ceuxcy il commanda tant ſeullement a la terre quelle les produiſiſt, diſant & commandant, produiſe la terre lherbe verte, les eauues, les reptiles ou ſe trainantes, &c.: mais de lhome il dict: Faiſons lhome a noſtre image & ſemblance. De ce propos eſt grande controuerſe entre les Iuifz & les Chreſtiens, car les Iuifz dient que Dieu parla la en la facon des royz, princes & groz maiſtres qui puiſquilz ſont ſeulz parlent

parlent ce nonobſtant touſiourz en nombre plurier de ſoymeſmes, diſantz faiſons, diſons, &c. Les Chreſtiens dient que ceſt la Trinite que parle, le Pere, le Fils, & le S. Eſperit, vn en iij & iij en vn, ſe deliberantz de former ſus terre leur image, que ſeroit vne ame douee de ces iij vertuz, entendement, rayſon & volente, que touttes iij ne ſont que vne ame de laquelle lacte eſtre ſubſtance. Et pourtant dict, faiſons, en plurier, & ſe mit en beſoigne, faiſant & formant premierement le corps humain de la poudre de la terre come vn tuieau de lame, & pource que a baſton ſi noble ne failloit pas villain tuyeau ou fourreau informe & lourdt, fit ce corps pluz noble que a touz autres animaux de terre, aer ni eauue, luy drecant le chef en haut regardant contre le ciel come pays de ſon origine, au contraire des beſtes qui lhont courbe contre terre come matiere de leur eſſence, come Ouide ha bien deſcrit au premier de ſa metamorphoſe diſant :

Ouide.

Pronaque conſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cælumque videre
Iuſſit, & erectos ad ſydera tollere vultus.

Ce que Marot ha ainſy tourne :

Marot.

Et neantmoins que tout autre animal
Iecte touſiours ſon regardt principal
En contrebas, Dieu a lhome ha donne
La face haute, & luy ha ordonne
De regarder lexcellence des cieux,
Et deſleuer aux eſtoilles les yeux.

Ame germante.

Pourquoy Dieu ainſy faict le corps humain pour vn tuyau de diuin eſperit, ce que fuſt eſte

F.

pour neant ſil leuſt laiſſe vuide. Et luy donna premierement ame germante commune aux herbes, arbres, & racines, de laquelle loffice eſt augmenter & amoindrir, & pour augmenter attraire a cauſe quelle attrait lentretenement de lanimal moien nourriture.

La retentiue, par laquelle lattraict eſt retenu iuſques il ſoit digere.

La digeſtiue, par laquelle lattraict eſt retenu & digere.

Lexpulſiue, par laquelle la ſuperfluite du nourriſſement eſt hors pouſſee.

Laugmentatiue, de laquelle lobiect eſt le nourriſſement.

La generatiue, de laquelle la fin eſt engendrer a ſoy ſemblable en eſpece & de ce lobiect eſt le nourriſſement ſelon que le generattif eſt de ſoy ſemblable en eſpece & ha eſte baille par Dieu & nature pour lentretenement de leſpece.

Apres il luy ha donne lame ſenſitiue, de laquelle les vertuz ſont : *Ame ſenſitiue.*

La veue,
Louie,
Lafflairement,
Le gouſt, &
Le taſt.

Et cecy ſont les ſentementz par dehors.

Sentiment commun, duquel la vertu eſt rendre touttes les choſes ſentues, & eſt come le poinct ou centre auquel ſe vont rendre touttes les choſes ſentues coment a circumference des v ſentz de ce procedantes come les rameaux de leur arbre.

Phantaſie ou Imagination que, ſelon Ariſtotes, eſt le mouuement faict par le ſens ſelon lacte.

Lextimatiue queſtant es homes eſt appellee penſante, en latin cogitatiua, queſt vne vertu apprehendante de ce que neſt pas ſentu, ce que leſt come ſont les intentions.

La memoratiue eſt vertu conſeruatiue des intentions par lextimatiue apprehendees ou empoignees : ſi elle eſt es homes, elle ſappellera ſouuenance.

Ceſte cy eſt lame des beſtes qui hont auſſy auec les herbes & arbres la bourionnante ou germante, mais icelle bourionnante neſt par la pareille participante a la ſenſitiue.

Il faudroit faire non ſeullement vn ſingulier liure, mais vn ample commentaire qui voudroit mediocrement ſeullement deuiſer de ces vertuz animales, ce que ha faict Galien, & auſſy cela eſt plus tot loffice dun medecin que dun theologien.

Ame intellectiue.

Mais reſte encores le plus difficile, queſt lame intellectiue, que appartient a lhome tant ſeullement, queſt la partie de lhome queſt immortelle ſeullement viuante apres ſa diſſolution dauec le corps a cauſe quelle eſt deſſence non ſeullement celeſte, mais ſuperceleſte, que neſt point materialle ni conſequemment corruptible, veu que telles choſes ſont tant ſeullement des le ciel de la lune en bas, car leſſence des autres ij ames eſt produitte de la qualite des iiij elementz producteurs des choſes materielles & pour ce corruptibles, pour

quoy quant lanimal eſt mort ces iiij qualitez abandonnantes le corps dicelluy retournent ſe reſoudre chaſcune en lelement dou elle eſt procedee, mais les iij parties de lame formees a la ſemblance de Dieu, que ſont lentendement, la rayſon, & la volente, iij en vne & vne en iij, ſe reſoluent a ce dou elles ſont procedees, queſt Dieu, & ſont immortelles, ſi pendant quelles hont reſide en ce corps terrien elles ne ſe ſont pas abuſees en deſirz terriens, ains hont touſiours ahanne au lieu dou elles ſont parties queſt au ciel, & a Dieu. Mais ſi, par contraire, elles ſamuſent a la terre, preferentes les vanitez dicelle aux biens celeſtes, le ciel les reiectera non les voulant receuoir, ains les en renuoiera en terre & au plus profondt dicelle que lon appelle communement enfer, que theologiens appellent le ſepulchre des mortz eternellement iacoit ce quelle ſoit immortelle, pourquoy a mon aduis ne ſe doit pas appeller la paine dicelle la mort eternelle, mais (ſil eſtoit permis de fourger nouueaux vocables) morition eternelle & continuel acte de mourir, car la mort du corps & celle de lame ne ſont pas tout vn. Le corps incontinent que lame eſt de luy deſpartie pert tout ſentement tant de bien que de mal & neſt plus en eſſence bone ni mauuayſe. Lame eſt non ſeullement en eſſence, mais ſentement, ſi elle ha a Dieu compleu, en bon, ſi deſpleu, en mauuays, & la plus griefue angoiſſe que lanimal ſente eſt en la mort, laquelle anguoiſſe eſt paſſee tout incontinent que lacte de mourir ha priſe fin, car la cauſe dicelle anguoiſſe eſt le deſ-

part que lame faict du corps quelle viuifioit. Or ainſy come lame viuiffie le corps, Dieu viuiffie lame, de laquelle quant il (eſt) deſparti la mort delle ſenſuit eternellement, non pas en telle felicite que le corps qui pert tout ſentement & de mal & de bien, car elle ne perdt pas le ſentement de mal ains eſt en elle fiche continuellement receuant de luy plus de douleur ſans comparayſon, quelle nha elle & ſon corps en leur deſpartement, le principal mal quelle endure eſt que elle ha continuel deſir & continuel deeſpoir deſtre aſſouuie de ſon deſir: elle deſire felicite eternelle que git au ſouuerain bien queſt Dieu, & touttesfois eſt en deeſpoir eternel de non iamais en iouir. Aduiſez en quel regret elle eſt: ſi elle iouiſſoit de Dieu elle iouiroit du bien ſouuerain & eternel. La priuation du bien engendre habitude du mal, eſtant a icelluy oppoſite, ſenſuit donc que la priuation du bien ſouuerain & eternel eſt lhabitude du mal ſouuerain & eternel. Si hont chaſcune de ces iij ames ſa diffinition a part, telles:

Ame germante eſt le principe ou commencement par lequel premierement nous germons.

Ame ſenſitiue, eſt le principe au commencement par lequel premierement nous ſentons.

La diffinition de lintellectiue eſt auſſy difficile que les qualitez du diffini, en ſorte que Lactance en ſon traicte de louurage de Dieu, chap. xvij[me], dict, Que les philoſophes nhont iamais eſte de ſentence accordante en cela, ni parauanture iamays feront. Touttesfoys ie me hazarderay den

Lactantius de opificio Dei.

dire quelque chose, apres aucuns philosophes tant gentilz come chrestiens, & premierement celle de Aristote gentil, lib. ij, De anima, quest generalle, disant :

Aristote diffinit lame en general.

Ame est le principe ou commencement par lequel nous viuons, sentons, entendons, sommes nourriz & esmeuz selon le lieu premierement.

Item la mesme ame est le premier acte substantiel du corps naturellement instrumental, haiant vie en son pouuoir.

S. Augustin, au liure des diffinitions la limite ou diffinit ainsy chrestiennement :

Ame est vne substance a par soy inuisible & semblable a Dieu immortel non haiante autre image que celle de son createur.

Mais maintenant faut suyuant le texte declairer come elle estante si noble creature sest ainsy auillannee, ce que ferons suyuantz le texte.

Il dict crea apres Adam luy dormant ascauoir Adam, de lune de ses costes sa femme appellee Eue, & les beneit leur disant, Fructifiez & multipliez sus la terre & lassubectez, & hayez seigneurie sus les poyssons de mer & sus les oyseaux du ciel, & sus touz les animaux qui se meuuent sus la terre. Et Dieu dict : Voicy, ie vous hai donne toutte herbe portante semence qui est sus la terre, & tout arbre qui ha en soy fruict d'arbre portant semence, afin quilz vous soient pour viande. Et aussy a touz animaux de la terre, & a touz oyseaux du ciel, & a toutte chose mouuante sus la terre que ha en soy ame viuante, hay donne toutte

verdure dherbe pour manger. Cecy dict Moyse en son ij. chapitre, puis poursuit son premier propos des autres creatures. Apres au iij. chapitre, il reprent celluy de lhome, disant: Aussy le Seigneur Dieu planta vn iardin en Eden, vers Orient, & mit la lhome quil hauoit forme. Et le Seigneur Dieu fit germer la terre tout arbre plaisant a veoir, & bon a manger, & au mylieu du iardin larbre de vie & larbre de science de bien & mal. Et vn fleuue sortoit de Eden pour arrouser le iardin, & de la se separoyt en iiij chefz. A lun est nom Phison. Cest celluy qui auironne la terre de Heuilars, la ou croit lor & lor de ceste terre est bon: la aussy se treuue le bdellion & la pierre onix. Le nom du segond fleuue est Gihon, qui est celluy qui auironne toutte la terre de Ethiope, & le nom du iij^me^ fleuue est Tigris. Cestuy va vers la partie orientalle de Assyrie: & le iiij^me^ fleuue est Euphrates. Or le Seigneur Dieu print lhome, & le colloqua au iardin de Eden, pour le cultiuer & le garder. Adonc le Seigneur Dieu commanda a lhome disant: De tout arbre du iardin tu mangeras, mais de larbre de science de bien & de mal tu ne mangeras point. Car des le iour que tu mangeras dicelluy tu mourras de mort. Et le Seigneur Dieu dict, Il nest pas bon que lhome soit seul. Ie luy fera vne aide semblable a soy. Ainsy le Seigneur Dieu hauoit forme de la terre touz animaux des champz, & tous oyseaux du ciel, puis les amena a Adam afin quil vist come il les appelleroit. Et toutte chose haiant ame viuante, & ce que Adam nomma fut

iiij riuieres de paradis terrestre.

ſon nom. Adam donc impoſa noms a touttes beſtes & oyſeaux du ciel & animaux des champz, mais a Adam neſtoit pas treuuee aide ſemblable a luy. Le Seigneur Dieu donc fit tumber vn ſomme ſur Adam, & quant il fut endormi, il print vne des coſtes dicelluy, & reſſerra la chair au lieu dicelle & le Seigneur Dieu fit de la coſte quil hauoit priſe de lhome vne femme, & lamena a Adam. Lors Adam dict: A ceſte foys ceſt os de mes oz, & chair de ma chair. On appellera ceſte homate, car elle ha eſte priſe de lhome. Et pourtant lhome delaiſſera ſon pere & ſa mere & ſadioindra a ſa femme & ſeront vne chair. Et eſtoient tous deux nudz a ſcauoir Adam & ſa femme, & nen hauoient point de honte. Apres cela le Geneſe recite come le ſerpent ſeduiſit la femme luy perſuadant de manger du fruict deffendu & en faire participation a ſon mari. Et pource quelle lhauoit veu bon a manger & playſant, & que lors leurz yeux furent ouuertz & cogneurent quilz eſtoient nudz, ſi couſurent enſemble des feuilles de figuier, & ſen firent des ſainctures. Enapres ilz ouirent la voix du Seigneur qui ſe pourmenoit au veſpre: lors Adam & Eue ſe cacherent de la face du Seigneur entre les arbres du iardin, mais le Seigneur Dieu appella Adam & luy dict: Ou es tu? Lequel reſpondit: Ihai oui ta voix au iardin & hay crainct pource que ie ſuis nud, dont ie me ſuys cache. De rechef il dict: Qui tha demonſtre que tu eſtois nud? De larbre que ie thauoie commande de nen manger, nen has tu pas mange? Adonc Adam dict: La

femme

femme que tu mhas donnee pour eſtre auec moy, mha donne de larbre, & en hai mange. Puis le Seigneur Dieu dict a la femme : Pourquoy has tu faict cela? Et la femme dict : Le ſerpent mha deceu, & en hai mange. Lors le Seigneur dict au ſerpent : Pourtant que tu has faict cela tu ſeras maudict ſus touttes beſtes & ſus tous animaux des champz. Tu chemineras ſus ta poictrine, & mangeras la pouciere touz les iourz de ta vie, & mettrai inimitie entre toy & la femme, entre ta ſemence & la ſemence dicelle. Ceſte ſemence te caſſera la teſte, & tu luy poindras le talon. Auſſy dict il a la femme : Ie multiplierai ton trauail en conception, en trauail tu enfanteras tes enfantz, & ton deſir ſera a ton mari, & icelluy haura domination ſus toy : puis dict a Adam : Pource que tu has obei a la voix de ta femme, & has mange de larbre lequel ie thauoie deffendu diſant : Tu ne mangeras point dicelluy, la terre ſera maudicte a loccaſion de toy. Tu mangeras dicelle en trauail tous les iourz de ta vie, car elle te produira eſpines & chardons, & mangeras lherbe des champz. En la ſueur de ta face tu mangeras le pain, iuſques a ce que tu retournes en la terre, car dicelle tu es prins. Et pourtant donc que tu es poudre, tu retourneras auſſy en poudre. Et Adam appella le nom de ſa femme Heua, pource quelle eſt la mere des viuantz. Or le Seigneur Dieu donc feit a Adam & a ſa femme des habillemens de peaux, & les en veſtit. Adonc le Seigneur Dieu dict : Voyla, Adam ha eſte faict come lun de nous pour ſcauoir le

bien & le mal, & maintenant il eſt danger quil ne remette la main a prendre de larbre de vie & viue perpetuellement. Le Seigneur Dieu donc lenuoya hors du iardin de Eden, pour labeurer la terre de laquelle il hauoit eſte prins.

Ainſy dechaſſa lhome, & colloqua des Cherubins vers lorient du dict iardin de Eden, & vn glaiue voltigeant trenchant de ij coſtez pour garder la voie de larbre de vie.

Quel eſtoit paradis terreſtre.

Cecy dict Geneſe, que peut ſeruir a noſtre propos de la ſource de peche, car ſus ce ſe pourroient drecer pluſieurz queſtions. Et premierement quel eſtoit ce iardin de Eden communement nomme paradis terreſtre, auquel lEſcritture ne dict pas que Adam fut forme, mais tranſporte tant ſeullement, & neſt pas la queſtion impertinente, car puis que Dieu ha deffendu aux poſterieurz de Adam lentree corporelle dicelluy, il nha pas deffendu aux eſperitz diceux ſapprocher de la porte, quelz Cherubins qui le gardent & ſenquerre que ce peut eſtre des Cherubins meſmes qui ſont interpretez comble dintelligence. Car la deſcrittion quen faict lEſcritture ne monſtre pas quil fuſt en aucun lieu particulier limite. Et auſſy ne ſe peut

Riuieres du paradis terreſtre.

par rayſon preuuer. Premierement elle dict quen icelluy hauoit iiij riuieres que nous hauons deſſus nommees, leſquelles touz coſmographes dient hauoir leur ſource bien lointaine lun de lautre, & encor ne peux penſer que veue la curioſite des homes de noſtre ſiecle, quil nen y haie qui ne les haient nauiguez, bien que ne lhaie encor oui

dire, ni veu par lecture. Outre ce : de quelle eftendue euft failli que fuft efte ledict lieu? Veu que fans le peche de Adam luy & touz fa pofterite fuffions efte immortelz, come euft donc peu tout ce comprendre, ie ne dis pas vn iardin mais vn royaume, quant bien nous ferions coignez lun a lautre? Et pourtant dict M. Wadian en fa cofmographie quil ne faut pas penfer que paradis tereftre fuft vn lieu particulier en terre limite, ains que toutte la terre eftoit paradis peut eftre, que Dieu colloqua Adam au lieu de la terre plus delicieux, car fa perfone ne pouuoit occuper toutte la terre, duquel peut eftre que Dieu le chaffa par mouuement local, mais ce neftoit pas ce paradis duquel il le chaffa par mouuement local, ains par celluy de alteration, ou de mutation, car Ariftote en fes categories ou vniuerfelles, affigne vj fortes de mouuement, afcauoir generation, corruption, accroiffement, decroiffement, alteration, que nous pouuons nomer mutation & de lieu changement queft mutation localle : car il ne le fit pas efmouuoir pour fortir hors de la terre, mais laltera & le changea dune qualite en vne contraire, ceft que du plaifir & volupte quil receuoit pour veoir la terre, de laquelle il eftoit conftitue feigneur luy porter tant de playfir & de proffit fans aucun fien trauail ni follicitude parauant, des lors eftoit deuenue fi defpiteufe quelle ne luy vouloit donner ce que luy eftoit neceffaire fans la fueur de fa face, dauantage tant de malheurz aufquelz Dieu lhauoit condemne & a la mort finallement. Il eftoit

Wadian en fa cofmographie, de paradis tereftre.

vj fortes de mouuement.

Adam ne fut pas chaffé de paradis par mouuement local, mais dalteration.

tumbe en desplaisir, ce que adroict se peut nommer mouuement de alteration, car quel plus grandt desplaysir peut estre que destre tumbe de felicite souueraine & pardurable en calamite extreme & pardurable, car les fins du bien & du mal ne git pas en la cessation diceux, mais au bout ou ilz conduisent leurz supportz: mais puisque nous hauons declaire du lieu que contenoit lhome y ne faut pas oublier le contenu quest iceluy home.

Augustin de gen. contra Manichæos.

Premierement S. Augustin en son ij liure de Genesi contra Manichæos, c. vij, reprent sus ce passage les Manichiens qui sen mocquoient come de tous autres lieux de lAncien Testament, pource quilz nentendoient lEscritture sinon charnellement & disoient pourquoy fit Dieu lhome de la soillure de la terre, que Latins appellent limum. Luy deffailloit y autre matiere meilleure & plus noble matiere & celeste de laquelle il leust peu former, non pas dune ordure de terre si fragile & mortelle? Sus ce leur respondt S. Augustin, Quilz nentendent pas premierement come en la S. Escritture par la terre & leauue sentendent plusieurz choses: car limus ou la boue nest autre fors vne meslange de terre & deauue. Or nous hauons dict que le corps humain apres le peche deuint morfondu, & fragile, & caduque, quest le tout quilz abhorrissent en nostre corps que la mortalite a laquelle nous hauons estez condamnez par nostre demerite, mais ie leur respondtz (dict Augustin), ilz se pensent quil y haie chose a Dieu difficile, & quil ne peust dune si vile matiere former vn corps

exempt de corruption, ſil ſe fuſt abſtenu de pecher, luy qui ha le tout faict de neant. Dict auſſy illec S. Auguſtin, que ainſy come de la boue queſt vne meſlange de terre & eauue le corps humain fut forme, tout le quoy ſappelle boue, que tout lhome le fut de la meſlange de corps & ame de fort diuerſes matieres.

Or apres que Dieu eut faict le tuyeau, il eſtoit beſoin de faire auſſy ce que deuoit eſtre dedans, que fut lame douee de entendement, rayſon, & volente, tierz en vne, & vne en iij a ſa forme & ſemblance, qui eſt vn en trinite, & iij en vnite, ce quil fit auec ſon ſouffle, come dict le texte. Sus quoy S. Auguſtin dict au viij^{me} chapitre dudict liure, que ce que ſe dict le ſouffle de Dieu en la face de lhome, ſe doit entendre de lacouplement que Dieu fit de lame a ſon corps, ſi touttesfois il ne faut pas entendre que lhome fuſt eſte faict ſpirituel quant il fut faict en ame viuante, non pas que ce ſouffle fut conuerti en ame viuante, mais quil ouura en lame viuante: mais lors il neſtoit pas encores ſpirituel, mais anime tant ſeullement. Car il fut faict ſpirituel tant ſeullement quant eſtant conſtitue en paradis queſt a dire la vie heureuſe, il receut auſſy le commandement de perfection, afin quil fuſt accompli par la parolle diuine. Et pourtant apres quil eut peche abandonnant le commandement de Dieu, & quil fut iecte hors de paradis ceſte grace luy fut encor faicte quil demeureroit animal, pourquoy touz nous qui ſommes naiz de luy apres quil eut peche demeurons tou-

ſiours homes animes, iuſques haions acquis le Adam ſpirituel, ceſt noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, qui oncques ne pecha & que par luy recreez & viuifiez ſoions reſtituez en paradis ou ce larron implora deſtre auec luy le iour quil mourut. Si conclud S. Auguſtin apres beaucoup de parolles que pource que le texte dict que Dieu ſouffla dedans Adam leſperit de vie il ne faut pas conclure que lame humaine ſoit vne partie de deite, mais ſon image tant ſeullement. Dict en outre que lEſcritture, parlant de leſperit de lhome, nentendt que ce ſoit autre que la puiſſance rayſonnable de lame, queſt different de lame des beſtes, &, par la loy de nature ha ſus icelles ſeigneurie. Cecy dict Auguſtin au vij. & viij. chap. du ij. liure de Geneſe contre les Manichiens.

Or dict apres le texte que Dieu donna puiſſance a lhome ſus touttes beſtes de la terre, oyſeaux de la terre & poyſſons des eauues, ſus quoy lon pourroit dire come ha faict Dieu lhome ſeigneur ſus touttes beſtes, veu que pluſieurz ſont tuez des beſtes de terre, & que nous receuons pluſieurz dommages par les oyſeaux deſquelz nous ne nous pouuons pas garder, & le plus ſouuent ne les pouuons prendre quant nous le volons. Come doncques hauons nous puiſſance ſus elles? S. Auguſtin, en ſon premier liure, chap. xviij., contre les Manichiens, reſpondt ainſy ſus cela. Premierement, que ceſte preheminence luy fut donnee deuant quil pechaſt, mais que par le peche il perdit icelle auec des autres. Segondement, que combien que plu-

ſieurz beſtes y a que le pourront tuer par leur force corporelle, & la fragilite dicelluy, ſi nhont elles pas telle ſubtilite deſperit quelles le puiſſent dompter, ce que luy faict preſque touttes.

Apres le texte dict come haiant Dieu conſtituez Adam & Heue au iardin appelle paradis terreſtre, leur commandant premierement quils œuuriſſent & le gardiſſent, & entre touz les arbres queſtoient plantez la eſtoient deux les principaux, aſcauoir larbre de vie & celluy de la ſcience de bien & du mal. Luy permit de manger de celluy de vie & leur dict: Vous mangerez du fruict de tout arbre excepte de celluy de ſcience de bien & de mal, car des a ce que vous en haurez mange, vous mourrez de mort. Et Dieu dict & commanda a Adam & ſa femme apres quil les eut conſtituez au iardin quilz y ouuriſſent & le gardiſſent. Sus quoy S. Auguſtin dict au ij. liure chap. xi., que ce ouurage eſtoit louable non laborieux. Car il y ha difference de lœuure que ſe faict au ciel a celle que ſe faict en terre, auquel lhome fut condemne apres qu'il eut peche. Et declaire ce que ſenſuit le precedent, queſt quilz gardiſſent le iardin, par quoy ſe peut entendre quel ouurage ilz hauoient affaire. Queſt que en la tranquilite & repos de la vie bienheureuſe on nha aucune mort, tout laffaire git a garder ce que lon tient: lequel affaire neſt pas labourieux, car il eſt plus labourieux a diſſiper ce que lon ha que de le garder encores dis ie en terre, outre S. Auguſtin.

Apres quoy Dieu dict, De tout boys & de tout

fruict vous pourrez manger excepte de celluy de la ſcience de bien & de mal, car le iour que vous en mangerez vous mourrez. Voicy le blanc pour auquel attaindre nous hauons tant trauaille, queſt la deffenſe, la tranſgreſſion laquelle ha eſte mere de touz pechez, & paines diceux ſenſuiuantes, de quoy nous hauons touche en nouz carmes latins & gauloyz. Et principallement en noſtre douzain gauloys nous hauons auance vne merueilleuſe paradoxe ou contreopinion, diſantz que Adam eſtoit home de bien, & pource bieneureux tandis quil viuoit come brute beſte, come ſi lhome penſoit ſagement de pretendre a eſtre heureux pour viure come brute beſte. Ie le reitere & conferme encores que ceſtoit ce que Dieu luy hauoit commande & pour a quoy non obeir il tumba du comble de toutte felicite en toutte infelicite de laquelle il nous ha laiſſez heritierz. Ie diſtingue touttesfois ce mot de viure, car il ſe peut prendre en ij ſortes, aſcauoir ſelon lame, & ſelon le corps, car la vie de lame ſentretient par viande ſpirituelle, & conſequemment incorruptible, celle du corps par materielle & corruptible conſequemment. Mais parlons premierement des puiſſances ou offices des ames des beſtes. Icelles hont la germante que leur eſt commune aux plantes, arbres & herbes, & la germante auance lanimal en eſtre, la ſenſitiue le y entretient, de laquelle ſenſitiue encor prouient lappetit. Les ſens exterieurz inſtrumentz de la ſenſitiue par lœil, par les aureilles, le nés par le flairement, par le gouſt, & par le taſtement les paſſions

ſions du corps que ſont, les yeux les couleurz, les aureilles les ſonz, le nés les flairementz ou odeurz, la lengue le gouſt, la chair ou nerf ramiffie le taſt font rapport a la ſenſitiue de ce que luy eſt expedient pour ſentretenir en eſtre come de la viande queſt pour ſon nourriſſement, les lieux ou il ſe doit repoſer, & le bon cheual par louye de ſa trompete ſi reſiouit, les chiens par le ſon du cornet. La ſenſitiue lenuoie a lappetit que leſchauffe, & ainſy eſchauffe le renuoie au ſentement qui eſmeut les membres a ſuyure ce que luy eſt neceſſaire, ou le fuir, car lappetit ſeſtendt auſſy bien a fuitte du contraire de ſon corps, come a ſuitte.

Lexemple y eſt. Si vne brebis que ſon appetit haura eſmeue a ſuyure ſon paſquis pour ſentretenir en eſtre voit le loup qui taſche len priuer, elle ſera par ſon appetit auſſy bien eſmeue a fuicte pour garder ſon dict eſtre come elle hauoit eſte a ſuitte & ainſy de touttes autres beſtes, lame ſenſitiue ha encor vne autre puiſſance outre lappetit que ſappelle en latin loco motiuo, que ſe peut expoſer muable de lieu a autre, car ceſte muable de lieu auec la ſenſitiue peuuent bien eſtre ſans lintellectiue, mais non pas le contraire. Ces puiſſances animales de la qualite des iiij. elementz hauoit Dieu par nature donnees a lhome pour lentretenement de ſon corps pource quil ne lhauoit encor exempte de viure ſans viande come du tout ſpirituel come il ſera aux fideles gentz de bien apres le iour du iugement ou les corps ſeront come les celeſtes non haiant meſtier dautre ſub-

ſtentation que de euxmeſmes come dict Chriſt. En ce iour la iij. haura mariage, ce que ſera faict & ſeront les corpz come les anges du ciel, mais deuant cela iacoit que ſans le peche les homes neuſſent ſentue corruption, ſi neſtoit pas expedient quilz fuſſent ſans generation, ce que Dieu leur hauoit commande pour emplir la terre, diſant, croiſſés, multipliez, &c., affin que quant le nombre quil hauoit par ſa intremuable prouidence ordonne ſeroit atourne quil fiſt ciel & terre noueaux, qui fortuniſſent tellement ce quilz contiendroient quilz neuſſent plus beſoin de boire ni manger, mais pource que generation ſe faict de la ſuperfluite de la iiij. ou plus toſt de la iij. digeſtion de la viande, Dieu voulut quilz beuſſent & mangeuſſent, combien quil euſt bien peu faire les homes prouenir lun de lautre ſans coniunction de maſle & femelle, auſſy bien come il fit Adam & luy meſme voulut naiſtre. Ce que Platon meſme ha cuide, & en ha faict mention en ſon Prothagoras, come nous hauons dict en nous aduiz & deuiz, & ce ſil luy euſt pleu auſſy bien tenir ilz pourroit faire croiſtre ble & vin ſans pluie ni autre eauue, mais y faut conſiderer quil neſt pas ſeullement tres puiſſant, & la puiſſance meſme, mais auſſy tres ſcauant & la ſapience meſme, tres bon & la bonte meſme, iij perſones en vne meſme eſſence, & ne ſe diſcordent iamais ces iij perſones ains veullent vne chaſcune monſtrer ſa gloire par les choſes creees. La puiſſance queſt attribuee au Pere ſe monſtre en la facture des choſes. La ſa-

Plato in Prothagora.

pience queſt au Fils en lordonnance dicelles, la bonte queſt au S. Eſperit en luſage. Doncques puiſque la puiſſance ſe voulut monſtrer en la facture de lhome, la ſapience ha voulu donner ordonnance a ſa nature, la bonte luy donnant vſage par lequel il ſe deuoit en ſon eſtre entretenir, & touz voulurent que entre les homes fuſt tel ordre quilz prouinſſent lun de lautre par generation come touttes autres choſes animees. Qui voudra demander pour quoy a celluy ne faut faire autre reſponce, fors que pource quil lha voulu, & luy dire auec le ſage, Qui feuillera la maieſté ſera opprimé de la gloire. Si tu le veux ſcauoir, vais le treuuer dedans ſon cabinet & le luy demandes, & te rendz ſi ami de Dieu quil le te die ſelon le conſeil de S. Auguſtin, lib. i, cap. ij de Geneſ. contra Manichæos: Dieu par nature fit les puiſſances dame deſſus dictes pour lentretenement du corps non ſeullement en eſtre mais en bien eſtre, queſtoient communes a touz animaux, mais il en donna a lhome ſeul iij autres creees par luy ſeul ſans nature, que ſont lintelligence, la rayſon & la voulente, ordonnant a vne chaſcune ſon office. Intelligence ha la charge de apprehender le bien, rayſon de lordonner, & voulente a inuiter a luſage dicelluy, & ne ſont que iij en vne come ha eſte cy deuant dict. Luy haiant donc Dieu donne ces iij puiſſances immortelles a lhome pour lentretenir en eſtre, & bien eſtre, & encor eternellement ne voulut pas quelles ſempechaſſent de lentretenement de leſtre du corps, ains laiſſaſſent loffice de cela aux autres puiſſances

Intelligence, rayſon & volente, iij puiſſances de lame immortelle.

Fruict de vie, & fruict darbre de ſcience de bien & de mal.

communes a touz animaux, a ſcauoir quant lappetit inciteroit lhome a manger, quil mangeaſt, a boire quil beuſt, a dormir quil dormiſt, & ſemblables, & des fruictz que nature luy fourniſſoit ſans aucune ſienne ſollicitude, come font les beſtes de terre, daer & deauue, & que les puiſſances qui eſtoient celeſtes ne ſe meſlaſſent que a la contemplation de Dieu, & des choſes celeſtes, eſtantes rauies en Dieu non en gueres moindre felicite que les anges, ce que faire ſappellat manger du fruict de vie entretenant lhome en immortalite & felicite pardurable, faiſant loppoſite, & ſe voulant meſler auec les parties brutales de ſcience apte & propre a entretenir outre que en eſtre, en playſir, & volupte non neceſſaires, que ſappelle manger du fruict de ſcience de bien & mal; elles le rendroient malheureux & mortel & (concluſion) ne vouloient que les parties celeſtes de lame ſe meſlaſſent que de contemplation, laiſſantes laction es autres, ce que Ieſus Chriſt ha demonſtre allegoriquement, come eſt raconte en lhiſtoire eſcritte Luc XII par lexemple des ij ſeurz Marie & Marthe. Car il dict queſtant Chriſt en vne maiſon a elles commune, Marthe eſtoit apres a apreſter le manger pour luy & ſes diſciples, mais Marie eſtoit oyſifue, non ſe meſlante fors deſtre aſſiſe aux pieds de Ieſus Chriſt pleurant ſes pechez, & arrouſant ſes piedz de ſes larmes, & contemplante ſa face pour lamour quelle luy portoit, & delaiſſoit touz autres affaires pour vacquer a celluy ſeullement. De quoy Marthe fut faſchee & enuieuſe, & dict a

Que ceſt manger du fruict de ſcience du bien & mal.

Allegorie de action, & de contemplation, ſus Marte & Marie. Luc.

Chriſt. Seigneur, tu dis que ihay tant daffaires en mon meſnage pour tappreſter ce que teſt neceſſaire, & nhay aide de perſone. Voyla ma ſeur a laquelle appartient come a moy, que ne ſen ſoucie, ains ſe ſiet aupres de toy come vne dame. Commande luy quelle ſe lieue vn peu & me vienne aider. Et lors Ieſus luy dict : Marthe, Marthe, tu es ſoigneuſe, & diligente, & auſſy troublee en pluſieurs affaires. Toutteffoys neceſſite le requiert, mais Marie a choyſi le meilleur partage, que ne luy ſera pas oſte. Come ſil euſt voulu dire, Vous eſtes ſeurz, & hauez parti, mais Marie ha choiſie la meilleure partie de lheritage, queſt le ciel, qui ne luy ſera pas oſte, & tu la moindre, queſt la terre, car y faut que lentretiennes a la ſueur de ton corps, & trauail de ton eſperit. Toutteffois ceſt vne neceſſite impoſee par le peche du premier pere, ce que neſt pas tant peche come paine de peche. Et pourtant comporte Marthe & la diſpenſe de mener vie actiue, & loue Marie de ce quelle meine contemplatiue telle quil hauoit commandee a Adam, combien quil ne veuille encor fourclorre les actifz des cieux auſſy peu que les contemplattifz, pourueu quilz guident leur action par contemplation legitime, car la difference y eſt telle tant ſeullement que les actifz cheminent au ciel par terre, & ne y ſont que a my chemin, & les contemplattifz y volent, & ſont a la porte, ou (ſelon la comparaiſon de ſainct Bernard) les contemplattifz paſſent au ciel par ſus vn pont & pourtant y arriueront plus toſt & a moindre danger ; les autres y nauiguent

ſus vn baſteau plus loingtains du port, & en plus grandt danger de perir. Et eſt cecy vne hiſtoire de laquelle ſe tire lallegorie de la ſource de peche. Car par Marie ſe peut entendre celle partie de lame que nous tenons du ciel, come nous hauons deſſus dict, par Marthe, celle que tenons de la terre, que ſont toutteſſoys ſeurs touttes deux en vn corps; mais la partie celeſte y eſt pour le ciel, la terreſtre pour la terre come nous hauons dict cy deuant. Mais Sathan en guiſe de ſerpent enuieux de ceſte felicite de lhome ne taſcha fors a luy faire treſpaſſer le commandement de Dieu, afin de le ruiner come luy hauoit eſte, ce quil ſe penſa faire ayſeement, a cauſe que naturellement il eſt plus ayſe de deſcendre que de monter, come dict Virgile, pourquoy eſtoit plus facile de luy faire baiſſer les yeux de leſperit contre la terre, que les luy faire touſiours tenir drectz haut contre le ciel: pourquoy eſmeut lappetit & le ſentement brutal a faire a intelligence, rayſon & volente come Marthe vouloit faire a Marie & fit quilz dirent a intelligence, rayſon & volente que neſtoient que vne choſe. Madame, que faictes vous tout le iour? Vous eſtes vne oyſifue, vne pareſſeuſe, que ne cerchez que vouz ſolaz, & nhauez ſoucy de ce paouure corps, ains men laiſſez toutte la charge que ne peux pas a tout fournir. Auſſy vous veez come il ſe porte. Les beſtes brutes ſus leſquelles Dieu luy ha donne ſeigneurie ſont plus honorablement acouſtrees que luy. Elles le ſont aucunes de plumes, aucunes de poil, aucunes deſpines, au-

Virgilius facilis deſcenſus Auerni.

cunes descailles, &c., & le paouure corps humain est nud dautre que de sa simple pel. Et principallement nest ce pas gros honte que les autres animaux oront queues pour cacher leurz membres genitaux, & que lhome les haie descouuertz? Donnes y ordre, ce que pourrez si luy faictes manger du fruict de science de bien & de mal, que lenseignera a se pourueoir. La rayson nhauoit lors persone que respondit pour elle, come Marie hauoit Iesus Christ, mais faillut quelle respondit elle mesme & dict : Ne scais tu pas bien que Dieu nous ha commande de nous soucier de cela ? & nous ha deffendu de manger du fruict de science de bien & de mal, & ce sus paine de la vie ? Lautre instruitte par le serpent repliqua : Cest follie a vous de penser mourir pour taster de ce fruict. Dieu le vous ha deffendu par enuie, craignant que ne fussiez esgaux a luy par la science de bien & de mal. La rayson donc a la persuasion de la sensuallite descendit de haut en bas, non se ioignant & esgallant seullement a la sensualite, que parauant estoit sa chambriere & esclaue, mais encore se soutzmettant a elle come nous hauons dict en nouz carmes latins & gauloiz en latin, ainsy :

Dominam seruire coegit
Et parere suis serua libidinibus.

En gauloys :

Le rendant serf au lieu quil estoit maistre
Pour auec luy de terre s'entremettre
Et pour la terre abandonner les cieux,

& mangerent le mari & la femme de la pome, & auec elle la calamite si horrible a eux & leurz suc-

ceſſeurz, & la premiere paine quilz ſentirent de leur peche fut verguoigne, ceſt quilz ſe donnerent honte des membres deſquelz nature les hauoit mieux honorez, queſtoient ceux de generation, le principal de leur corps, come auec ceux que leur eſpece eſtoit conſeruee, ce que deuant ilz ne faiſoient pas, ni euſſions nous leur poſterite ſilz fuſſent demeurez en leur ſimplicite & innocence, & de ce ſe voit lexperience encores de preſent, car cependant que lhome eſt encor en enfance & ſimplicite conſequemment rien ne luy meſſiet, & auſſy il nha honte de rien, puis que lenfant court tout nud monſtrant tout ce quil porte. Il nen offendt ni ſes yeux ni ceux des autres, mais leur ordonne plus tot playſir, ce que frere Baptiſte ij, poete mantouan, ha bien declaire en ſes bucoliques diſant :

Baptiſta Mantuanus.

Et nihil eſt aliud placidis Adaamus in hortis
Vt pueri ſine labe dies.

Queſt autant a dire coment :

Le ſimple enfant eſt en tel eſtre
Que Adam en paradis terreſtre.

De quoy eſt cauſe ſa ſimpleſſe, mais incontinent que nous ſommes hors denfance, & hauons les yeux de leſperit ouuertz, ces membres commencent a ſembler deshoneſtes a nous yeux premierement, & apres a ceux des autres, pourquoy les couurons tant que pouuons par honeſtete publique. Et quant par neceſſite ou cas fortuit nous ſommes neceſſitez & contrainctz a deſcouurir les autres membres, nous laiſſons encor ceux cy couuertz

uertz

uertz de linge ou autre, au moins la matiere; mettez que la forme ne se puisse celer, bien quil y haie eu des philosophes anciens qui hont par doctrine & par exemple afferme cecy nestre verguoigneux. Car Aristipus disoit que honestete ne prouenoit pas de nature, mais de meurz & coustume seullement, combien que luy ne mettoit pas sa doctrine en practique. Mais ce firent bien les philosophes cyniques dictz de ce vocable κυνος que veut a dire chien, pource quilz estoient impudentz come chiens. Desquelz le prince & inuenteur fut Diogenes, qui marchoit tout nud, & de ses membres genitaux come des autres, non se souciant pour son viure fors de ce que nature luy produisoit, rongeoit les oz quant il les treuuoit come vn chien, nhauoit autre pour son habitation que vn tonneau quil tournoit quant il sentoit trop de chaut contre ponant, quant trop de froit contre leuant, & ainsy come luy venoit daise, & habitoit auec sa femme en public. Et quant on luy demandoit quil faisoit, il disoit : Ie plante vn home, & faisoit plusieurz autres villennies come pourrez veoir en Laertius, de Vitis philosophorum. Despuis (come dict S. Augustin en son xme liure, chap. xxme de la cite de Dieu) honestete publique vaincquit ceste opinion, & faillut abbatre cela. Autrement qui le feroit ne meriteroit seullement estre doube a coupz de baston, mais assomme a coupz de pierres & ne sont les faictz sales seullement, mais les dictz & vocables les signiffiantz sans figure, combien quilz soient licites. Et dau-

Aristipus de honestate.

Cynici philosophi Diogenes.

Augustin.

tres vocables y ha ſignifiantz faictz non ſeullement deshoneſtes, mais meſchantz & enormes, & les nomz & verbes diceux honeſtes & non reiectables en compaignie humaine. Ce que Ciceron declaire en vne epiſtre ad Pœtum commencante : Amo verecundiam, diſant que commettre larrecin, briganderie, meurtre, &c., & deshoneſtete, eſt meſchant; mais les vocables ſignifiantz leur ſubſtance & les motz ou verbes ſignifiantz leur acte ne ſont deshoneſtes ni abhorriſſables en compaignie, come quant ie dirois, tel ha deſrobe, brigande ou tue, &c., ni le nom ni le verbe ne ſeront pas tenuz pour deshoneſtes entre les eſcoultantz quant bien ie ne preſuppoſerai reſerue dhoneur ou reuerence; mais vous parles des choſes qui ne ſont pas deshoneſtes, pource quelles ſont naturelles, mais deſquelles lacte eſt aux ſentementz ſales, come des egeſtions & purgations du ventre, de habiter auec voſtre femme ou des membres a ce deſſeruantz, ſinon figureement & encores auec reſeruation dhonneur, vous ſerez tenu pour inciuil & villain. Come le faire deuant les gentz eſt deshoneſte, de cecy nous hauons faict ij quattreins en nouz menues penſees diſantz ainſy, au premier :

Cicero ad Pætum.

Lon peut parler honeſtement
De pluſieurz faictz qui ſont villains
Et auſſy deshoneſtement
De pluſieurz qui ſont bonz & ſains.

au ſegondt :

Lacte charnel de mariage
Eſt acte de louable ouurage :
Pourquoy vertu veut quil ſoit ſceu,
Mais honte ne veut quil ſoit veu.

Toutteſſoys nous voions de noſtre temps la preuue de la ſentence de Ariſtipus en aucunes iſles treuuees de noſtre dict temps habitees par aucuns que nous appellons ſauuages, combien quilz ne ſextiment pas telz, mais plus humains, & viuantz mieux ſelon la loy de nature que nous, & ſi ſont touz nudz, excepte que encor en y ha qui ſe demonſtrent hauoir quelque verguoigne, car ilz portent des braies, mais en dautres ilz nen hont entierement point, come en celle que ha deſcouuerte Villeguaignon, ou ilz ne couurent aucunement leurz parties honteuſes, ains marchent nudz droict come ilz ſortent du ventre de leurz meres, ſi que vous diriez quilz ſont citoiens de paradis terreſtre, & auſſy que leur habitation eſt le dict paradis, car elle eſt attrempee en chaut, froit, &c., & cela toutte lannee a cauſe de la temperature du ciel ſoutz lequel ilz ſont. Et non ſeullement ſont ces fruictz ſubſtantieux, mais ſouefz & delicatz & ce ſans aucun labeur ni ſueur de leur corps. Ilz hont beſtes, oyſeaux, poyſſons & autre viande pour cela, ſi que ſilz ne mangeoient les vns les autres ilz viuroient plus de iij c. ans, ce que ſe monſtre par quelcuns qui ſont eſchappez des mainz de leurz ennemiz qui ſont de ſouuenance de plus de ccl ans & combien quilz haient en ces lieux force mines dor, ilz ſen ſoucient moins quilz ne feroient de feſtuz de paille, & ne les daigneroient fouir, mais nonobſtant quilz ne ſe ſoucient de metal, ce metal eſt cauſe de leur ruine, par lauarice & iniquite delle procedante, de nous qui nous appellons chre-

Facon de viure des ſauuages.

ſtiens, qui les outrageons non ſeullement vnchreſtiennement, mays inhumainement, car nonobſtant quilz nous ſouffrent rauir leur & autres biens a noſtre appetit ſans contredicte, nous ne nous contentons pas de leurz biens, mays aduiſons leurz perſones en ſeruitude, puis nous ventons ce faiſantz deſtre catholiques, & de auancer la foy chreſtienne. Or des anthropophages ie ne veux pas contredire, a cauſe quilz ne ſont pas ſeullement ennemiz des chreſtiens, mais de toutz homes, & meritent bien eſtre domptez, & a coupz de baſton, mais il en y ha des autres qui ſont ſimples & innocentz, non dommageantz, non ſeullement les homes mais les beſtes. Vray eſt quil en y ha qui ſont idolatres; mais dou leur vient cela ſinon de ce quilz nhont pas eu gentz qui leur enſeignaſſent quil y ha vn ſeul Dieu immortel, & eternel qui ne ſe peut cognoiſtre par les ſentementz exterieurz, mais par le ſeul entendement, & ha vn fils dict Ieſus Chriſt, & le S. Eſperit qui ne ſont que iij en vn & vn en iij, &c., car par faute de cela iacoit ce que en leurz cueurz ſoit eſte grauee la cognoiſſance dun ſeul Dieu come a touz autres homes, ſi ha elle eſte par le diable tellement cachee quilz hont creu que Dieu eſtoit ſenſible, & pourtant hont adore Dieu en la forme de ce quilz hont eſpere leur eſtre plus profitable, ou crainct de leur eſtre dommageable, en ſorte que pluſieurz de eux hont adore le dyable. Si nous gentz hauoient des homes ſcauantz qui apres hauoir appriſe leur lengue leur preſchiſſent la doctrine chre-

Adorateurz du dyable

ſtienne, & non ſeullement par monſtre, par parolles, mais par exemples de faictz, ie ne fays point de doutte quilz ne fuſſent tantoſt guaignez a Ieſus Chriſt, mais come taſchons nous a cela? quant bien on leur annonceroit Chriſt par doctrine, par effaictz lon le leur nieroit, car nous diſons que la profeſſion du bon chreſtien eſt deſtre bonhome; come pourra donc eſtre bon chreſtien celluy qui neſt pas bonhome? Eſt bon home ou bon chreſtien celluy qui enfrainct ce commandement a touz homes comun, de quelque relligion quilz ſoient, Tu ne feras a autruy ce que tu ne voudroies que fuſt faict a toy? Obſerues tu bien cela? La loy de Chriſt porte nonſeullement que lon pardonnes a ſes ennemiz, mais que encor lon leur face bien, & tu fais mal a ceux qui te font du bien, quant pour les recompenſer du bien quilz te ſouffrent prendre en leur pays tu les reduitz en ſeruitude? Tu me diras, Nous leur faiſons cognoiſtre & recognoiſtre Ieſus Chriſt pour vray Dieu, mais come les fais tu? come recognoiſtront ilz pour bon capiteine celluy qui ha des ſoldatz ſi meſchantz & larronz? ſilz ne le cognoiſſent, ilz le recognoiſſent mieux que toy, car ilz ſe monſtrent chreſtiens par œuures, ou tu ne le fais (que) par confeſſion de bouche, & le nies par œuures, que faict que ſilz ne cognoiſſent pas le nom de Ieſus, Ieſus les recognoit eux, car ilz viuent en la ſimplicite a Adam commandee de par noſtre Seigneur, de laquelle tu les veux debauſcher a la façon que le ſerpent fit a Adam & Eue; mais a la reſte iextime que le

droict paradis ou demeuroit le premier pere estoit en quelcune de ses regions & que les habitantz en icelles sapprochent fort a la simplicite par Dieu a Adam commandee, combien quil ne peut estre quilz ne lhaient aucunement brisee, ce que se monstre quilz endurent encor la payne de laquelle Dieu hauoit menace Adam sil ne luy obeissoit, veu quilz souffrent encor des maux beaucoup, ne fust que par les mouchillons qui ainsy nudz les picquent, que leur terre produit espines & chardons, come Dieu hauoit predict a Adam, & combien quilz viuent longuement, a la fin meurent.

Nudite de lhome.

Mais suyuons la reste. Le texte dict que la femme, deuant que manger du fruict de vie vit quil estoit beau; & puis dict que apres quilz en eurent mange, ilz virent quilz estoient nudz. Sus quoy se pourroit drecer vne question ainsy: Come peut estre cela? Sils virent le fruict de larbre qui estoit beau, sensuit quilz nestoient pas aueugles. Ilz pouuoient doncques aussy bien veoir leur nudite, & il dict que apres quilz en eurent mange ilz cogneurent tant seullement quilz estoient nudz; sensuit donc que le texte se contredie disant quilz virent que le fruict estoit beau, car par ce il declairoit quilz y veoient beau, & apres quilz virent quilz estoient nudz apres quilz en eurent mange, que denote quilz ni veoient pas beau parauant. A ceste question respondt S. Augustin & lassout au ij^me^ liure sus le Genese, contre les Manichiens, chap. xvme, disant que ce ne fut pas des yeux

corporelz, mais ſpirituelz. Car incontinent apres leur creation ilz virent auſſy beau & clair come apres quilz eurent peche, mais ce fut des yeux de leſperit & de la penſee quilz les virent nudz, ce quilz nhauoient faict parauant eſtantz en la ſimplicite que Dieu leur hauoit ordonnee, car lors ilz ne ſcauoient que ceſtoit que de nudite, pource quilz ne ſcauoient que ceſtoit que de veſtement. Et les oppoſites ſe cognoiſſent les vns par les autres. Lon cognoit le blanc par le noir, le froit par le chaut, & finallement le bien par le mal, come dict Platon; mais les parens, combien quilz neuſſent iamais veu veſtement le conceurent nonobſtant en leur imagination, eſmeuz par la duplicite de cueur quilz hauoient receue pour non ſe daigner demeurer en la ſimplicite leur commandee, en laquelle ilz eſtoient ſi heureux, commencerent a le deſirer, & ſeſſayerent den faire premierement pour tant ſeullement couurir les menbres que leur peche leur fit extimer verguoigneux de feuilles de figuier. Si ne faut pas dire que nudite fuſt alors priuation de veſtement, auſſy peu que nomer aueuglerie des chiens, des chatz, des connilz, & autres beſtes que demeurent ix iourz apres leur naiſſance ſans y veoir goutte, priuation de lumiere, pource quilz ne lhont iamais eue, car ceſt vne regle de philoſophie que priuation preſuppoſe habitude, car de cela que lon nha ni ha on iamais eu la faute ne ſappelle pas priuation, mais ſans deffence, laquelle lhome deuant quil euſt peche nhauoit pas de veſtement, mais apres ſa nature deuint debile,

tellement quil luy fut neceſſaire en hauoir, & le bon Dieu encor len pourueut.

Apres ce le Geneſe dict que voiantz Adam & Heue, Dieu ſe pourmenoit par le iardin ilz eurent honte & ſallerent cacher entre les arbres, ce quilz neuſſent faict ſilz neuſſent eſte priuez de ſapience, car ilz euſſent bien penſe que rien ne peut eſtre a Dieu cache. Mais ces folz penſoient le contraire. Et Dieu ſen mocquant faignit de non ſcauoir ou ilz eſtoient, pourquoy cria a haute voix: Adam, ou es tu? Adam ne luy reſpondit rien, iuſques il leut crie par la iij^me^ foys. Et lors il reſpondit. Et Dieu luy dict: Pourquoy tes tu cache? Et Adam luy reſpondit: Pource que ie ſuis nud ihauoie verguoigne de me monſtrer a toy. Lors Dieu luy dict: Qui tha dict que tu eſtoies nud, ſinon quelhas cogneu par le fruict de larbre que ie thauoie deffendu? Lors Adam voulut faire come preſque touz les peſcheurz, qui reiectent la coulpe de leur meffaict voulentier ſus autruy, voire les petitz enfantz en vſent; ſi quil en vouloit charger Dieu meſme come font beaucoup dautres pecheurz auſſy, qui dient que la fragilite que Dieu leur ha donnee eſt cauſe de leur peche. Auſſy Adam ne voulut charger ſa femme ſimplement, mais encor Dieu meſme par vn merueilleux orgueil, diſant non ſimplement, ma femme, mais la femme que tu mhas donnee, come ſil euſt deu dire: Tu ne me deuoies pas donner vne telle femme. La femme auſſy ſexcuſa ſus le ſerpent. A cauſe de quoy Dieu condamna lhome, la femme & le ſerpent, ainſy come

come hauez peu veoir cy deſſus, & eſtant priue Adam de la beatitude celeſte & tumbe aux miſeres terriennes nous ha laiſſez nous ſes enfantz heritierz de ſa coulpe & de la paine dicelle que ſappelle le peche originel, ce que ne fuſt aduenu ſil ſe fuſt contente de viure ſelon le corps, come les beſtes des fruictz que ſans aucun labeur la terre produiſoit, non empechant ſa rayſon a ſus ce pourueoir, en ſorte que ſans leſperance que nous hauons en la miſericorde de Dieu par Ieſus Chriſt de la vie eternelle, il ni ha ſorte de beſte ſi malheureuſe que celle des homes, car quel meilleur heur ſe peut treuuer ſus terre que de viure ſans ſoucy, ce que les beſtes hont, & non les homes, que paruient aux homes par conuoitiſe prouenante de couſtume, & non de nature, que pour hauoir peu de playſir les eſmeut a continuel deſplayſir, car lhome vait a pied & a cheual, nauigue ſus mer & ſus eauue douce, ſe mettant en celluy & autres dangerz pour des choſes qui ne ſeruent de rien a lentretenir en eſſence, ains ſeullement pour viure ou en volupte & en gloire; ſil veut manger y luy faut ſemer du ble, quant il eſt meur le recuillir, apres le battre, apres le porter moudre au moulin. Cela faict, le peſtrir, & finallement porter au four. Sil veut boire il luy faut planter vigne, la fouir, faire vendenges apres que le rayſin par elle produit ſera meur, & tant endurer dautres langueurz & anguoiſſes pour viure en volupte. De tout quoy ſont exemptz les animaux irrayſonnables qui nhont ſoucy de lendemain, ains viuent

Calamitez humaines.

de ce que nature leur produit naturellement ſans aucun leur labeur, ce que Ieſus Chriſt meſme dict a ſes diſciples: Conſiderez la volaille du ciel, conſiderez les liz, elles ne filent ni couſent, & ce nonobſtant le pere celeſte les entretient en eſſence. Mais il ne nous en faut pas faire plus long ſermon, car vn Pline lancien, vn Plutarche cheronien & finalement vn eſpaignol nome frere Anshelme cordelier iadis prefect a Thunis ſus les marchandtz eſpaignolz en hont deuiſe fort a plain. De Pline ne ſe faut merueiller, car il eſtoit de ſecte Epicurienne, que tient les ames mortelles quant & les corpz. Plutarche a drece vn dialogue entre Vlyſſes & vn de ſa compaignie que Circes hauoit mue en pourceau qui eſtoit nome Grillus, par lequel veut perſuader a Grillus de laiſſer la forme de porceau, & reprendre lhumaine, mais Grillus le luy reffuſa tout a plat, luy rendant rayſon de ſon reffus que luy qui neſtoit que vne villaine beſte viuoit mieux ſelon Dieu & nature & eſtoit mieux a ſon ayſe que Vlyſſes, que luy Vlyſſes qui eſtoit extime le plus ſage de ſon temps, ni touz les homes du monde. Doncques come doiuent eſtre & faire les beſtes plus nobles? Frere Anshelme introduit vn aſne diſputant auec luy ſus la meſme matiere, mais a la fin laſne conſent a frere Anshelme que lhome eſt plus heureux, a cauſe de limmortalite de lame. Dieu donc chaſſa Adam de paradis, queſt a dire de ſapience en follie & ignorance, de vertu en vice, & de ſouueraine felicite en calamite extreme, de vie en

Pline, Plutarche & frere Anshelme de la calamite humaine.

mort, & de tout bien en tout mal, ce que a droict lEſcritture appelle la vallee de miſere, a cauſe que nous ne y ſommes iamais a noſtre ayſe. Touttes les creatures que Dieu nous hauoit aſſubiecties nous voiantes (que) Dieu nous hauoit delaiſſez perdirent la craincte & reuerence quelles nous portoient & ſe ſecouirent de noſtre ioug. La terre que nous hauoit produitz & eſtoit noſtre mere deuint noſtre marraſtre, puis quelle nous hauoit enfantez reſfuſant de nous nourrir au lieu de tant darbres & herbes plaiſantz & fructueux nous produiſante eſpines & chardons & ne nous donnant viures de ſon bon gre, mais par contraincte & efforcement quil faut que luy fayſions; mais Pline, Plutarche & frere Anshelme par nous cy deuant alleguez lhont ſouffiſamment deſchiffre, pourquoy neſt beſoin de plus trauailler apres eux, mais y faut encores dire cela que celle de touttes creatures queſt a lhome plus dommageable eſt lautre home, ioux le commun prouerbe grec Ἄνθρωπος ἀνθρώπῳ λύκος, lhome eſt loup a lautre home, come nous hauons dict en noſtre Amartigenee latine:

Cætera nam nulla ratione animalia certant,
Inde minusque nocent quod ratione carent.
At rationis homo rationem lancinat armis,
Inde magisque nocent quod ratione nocent.

Ce que ſe interprete ainſy:

Tous autres animaux aux humains nuiſent moins
Pource que ſans rayſon ſont, mais meſmes humains
Aux autres humains ſont de tant plus dommageables
Quilz nuiſent come ſont animaux rayſonnables.
Et auecques rayſon autre rayſon combattent,
Et maintesfoiz rayſon auec rayſon abbatent.

Toutteffoys le Seigneur Dieu ne ſeſt pas encor voulu monſtrer a nous iuge ſeuere, nous puniſſant auec le glaiue a mort come bien nous lhauions merite, mais auec verges en emendement, pourquoy au lieu quil luy hauoit donne vne puiſſance de contemplation ſeullement, voiant quelle ſeſtoit tellement abbaiſſee quelle ſeſtoit voulue meſler auec les ſenz brutaux des affaires terriens & caduques, ne la voulut pas laiſſer du tout ſubiecte aux dictz ſenz brutaux, voire ne voulut que icelluy ſeſgallaſt du tout a elle, mais luy demeuraſt encores quelque peu ſubiect. Ains adiouxta a la puiſſance contemplatiue quelle hauoit mais foible & debile & (come dient les philoſophes latins, In gradu remiſſo, ceſt a dire en degre pareſſeux & laſche) vne autre queſtoit actiue, ſi que au lieu dune puiſſance elle en eut deux; lune la contemplatiue, que ne ſe meſloit que des choſes rayſonnables & celeſtes, que ſont de ſa nature & lautre lactiue pour ſe meſler des irrayſonnables & des terreſtres & caduques, de quoy parle Ariſtote au vj^e de ſes Ethiques ou moralles, Ad Nicomachum, come nous hauons dict par la ſimilitude de Marthe & de Marie. Les ſcholaſtiques noment ces ij puiſſances dentendement, lune lentendement pouuant & lautre poſſible, & auſſy entre touz homes (de quelque relligion quilz ſoient) des tout temps hont obſerue en leur politique de conſtituer deux ſortes de magiſtrat : les vns ſont ceux que nous appellons eccleſiaſtiques qui ſont pour la police contemplatiue, les autres citoiens ou ciuilz qui ſont

pour lactiue, combien quil y haie telle colligance entre lesprit & le corps quil faut necessairement quilz sentremettent le plus souuent des affaires lun de lautre, combien que par la coulpe hereditaire nous nexercions bien lun ni lautre, & pourtant en sentons la paine par iuste punition, come declaire S. Augustin au ij. liure chapitre 23 : De Genesi contra Manichæos, disant que par le Cherubin est entendue la plenitude de science selon lhebrieu, par le glaiue enflambe voltigeant sentendent les paines temporelles que voltigent selon le cours du temps, & se dict le glaiue enflambe pource que toutte tribulation est bruslante son suppost. Mais il y ha ij sortes de bruslement, lun est pour consumer le suppost, lautre pour le purger. Car la lapostre dict, ij Cor. xjmo : Qui est scandalise & que ie nen brusle, cest a dire nen haie anxiete; mais ceste affection le purgeoit, non consumoit, pource quelle prouenoit de charite. Et appartiennent ces tribulations que les gentz de bien endurent a ce glaiue enflambe, a cause que lor & largent espreuuent par le feu, & les homes a Dieu acceptables en la fornaise dhumilite come dict lEcclesiaste au ij & au 27 : La fornaise espreuue la vaissselle du pottier & la tentation (&) tribulation les iustes; & Paul, Hebr. xijo : Car Dieu corrige celluy quil ayme, & fouette celluy quil aduoue pour son enfant; & ce mesme, Rom. vo : Scachant come tribulation œuure pacience & pacience approbation. Et pourtant nous lisons & ouions, & est de croire que larbre de vie & la plenitude de science

Paulus IIe Cor. XI, xj.

Hebr. XIIe.

ſont gardez par le glayue flamboiant; & ne peut perſone paruenir a larbre de vie ſinon par ces ij voies, aſcauoir par ſoufferte des tribulations & plenitude de ſcience, mais la ſoufferte des tribulations & faſcheries neſt eſpargnee a perſone viuante en ce monde quil ne faille paſſer par la a qui voudra paruenir a larbre de vie, mais peu de gentz peuuent paruenir a plenitude de ſcience, enſorte que quaſi touz ceux qui paruiennent a icelluy arbre ni paruiennent pas par plenitude de ſcience, combien quil ni haie qui ne ſente le ſupport des faſcheries, que ſont le glayue enflambe voltigeant; mais ſi vous entendes ce que lapoſtre dit, Rom.
Rom. 13. 13 : La plenitude de la loy eſt charite, nous treuuerons que la meſme charite eſt contenue en ces deux commandementz, que Ieſus Chriſt auance
Matth. 22 Matth. 22: Tu aymeras ton Seigneur Dieu de tout ton cueur, & de toutte ton ame, & de toutte ta penſee. Et aimeras ton prochain come toy meſme. Deſquelz ij commendementz dependent la loy & les prophetes; pourquoy ſappert euidemment que lon ne paruient ſeullement a larbre de vie par tolerance des faſcheries temporelles, ſigniffiee par le glaiue flamboiant, mais par la plenitude de ſcience, ceſt aſcauoir par charite, car il dict: Si ie nhay charite, ce neſt rien que de moy, Cor. 13. Cecy dict S. Auguſtin en ce paſſage : Si ne faut pas encor penſer que le dict Auguſtin entende par cela que lon paruienne encor a larbre de vie tandis que lon ſera en ce monde corruptible mais tant ſeullement apres que lon en

ſera ſorti. Nous chreſtiens deuons preferer la vie contemplatiue a lactiue, mais ce nonobſtant ne deuons pas reiecter lactiue. La premiere nous deuons honorer pour ſa dignite, lautre entretenir pour la neceſſite que nous en hauons, car le ſubiect de la contemplatiue eſt ſapience, prudence de lactiue. Sapience doit enſeigner prudence en vertu, come la mere ſa fille; prudence diſpoſer ſelon que ſa mere luy enſeigne. Les ſcauantz gentilz hont eſte en grande controuerſe, laquelle des ij eſtoit plus deſirable. Les philoſophes qui neſtoient adonnez que a leſtude vmbrageux de ſapience ſans ſe meſler daffaires publiques preferoient contemplation a action. Les parlierz, que lon nommoit orateurz, qui hauoient tiree philoſophie hors des eſcholes & luy hauoient donne ſon entregent pour la faire marcher en public, & ſe fourrer parmi les aſſemblees humaines afin de les conduire & gouuerner donnoient lhoneur a action & practique, voire ſe mocquoient des autres le propoſantz. Le broccart que vne paouure vieille donna iadis a Thales qui marchant pour contempler les mouuementz du ciel leuoit tellement la teſte contre le ciel quil ne vit pas vn foſſé qui eſtoit deuant ſes piedz, pourquoy y tumba, & la vieille luy dict: Paouure fol, come pourras tu cognoiſtre du ciel qui eſt ſi loin de toy quant tu ne cognois pas ce de terre queſt deuant tes piedz. Se mocquoient auſſy de Archimedes mathematicien qui eſtoit a Syracouſe quant elle fut prinſe par les Romains; & ce pendant quilz donnoient laſſaut & prenoient

la ville eſtoit ſi attentif a paindre en terre certaines figures de geometrie quil ne ſe print garde de tout cela, pourquoy fut tue ſus le champ par vn ſoldat qui ne le cogneut pas pour autre que pour vn fol, dont Marcel coronel de larmee fut bien marri. Platon auſſy ſouuerain contemplattif reprenoit Dion ſon principal ami, de ce quil ſadonnoit tellement a leſtude de ſapience quil en perdoit ciuilite & ſon entregent. Dict auſſy en ſon liure de la choſe publique quil ne veut pas que gentz fort contemplattifz ſoient colloquez en magiſtrat. Ciceron au liure des offices ou de deuoir dict que toutte vertu & louange de vertu prouenante conſiſte en action & beſoigne, allegue auſſy le propos de ce tenu par le roy Pirrhus qui failloit philoſopher mais legerement. Vn argument ſe peut fonder pour les contemplattifz ſus vne regle generalle ou maxime de philoſophie queſt: Ce queſt pour quelque autre ne vaut pas ce pourquoy il eſt, ou: La cauſe dou quelque choſe ſe faict eſt plus grande que ce que ſe faict, come (par exemple) le veſtement eſt faict pour lhome; doncques lhome vaut mieux que le veſtement, & ainſy de ſemblable. Et que action ſoit pour contemplation ſe demõſtre par tel argument: Tout mouuement eſt faict pour repos. Action eſt mouuement & contemplation repos. Ergo action eſt pour contemplation de leternel repos queſt Dieu. Mais S. Bernard donne arreſt ſus ce procez ainſy: que la vie contemplatiue doit eſtre preferee a lactiue pour ſa dignite, & lactiue a la contemplatiue, pource quelle ſert a neceſſite, car de

Platon.

car de la contemplatiue sengendre sapience que discerne le vray du faux, de lactiue prudence, que discerne le bien du mal & sappellent autrement theorique & practique, & faut que touttes deux seruent a charite que consiste en ces deux commandementz, de aymer Dieu plus que soymesme & son prochain come soymesme, si quil faut que la charite que appartient a lactiue ou practique soit ordonnee & reglee par linstruction de verite, luy monstrant verite, latrempeance de laquelle elle doit vser faisant son office, luy reprimant sa colere que tendt a seruir aux homes ses prochains, non seullement outre, mais contre le commandement de Dieu, come nous monstrerons par exemple en vn autre lieu.

Charite pour ce quelle est chaude & consequemment soubdaine doit inciter & enflammer verite, que quelquefoys par les ambiguitez des considerations deuient froide, lente & paresseuse a non tant penser mais a besoigner. Nous en hauons escrit en noz menues pensees ces carmes & premierement :

Charite sans discretion
Est de trop soubdaine action,
Discretion sans charite
Foible & de peu dutilite.

Pourquoy le dict S. Bernard appelle la charite contemplatiue affectuelle que doit seruir a Dieu tant seullement qui est verite ; lactiue actuelle que doit seruir a la necessite de soy & de son prochain. De quoy aussy nous hauons la escrit ainsy :

A necessite, dignite
Prefere celle charite,
Que lon appelle affectuelle
Et (par contraire) lactuelle
A dignite, necessite.

Nous hauons parle dauantage come les faut attemperer, disantz :

Ordonner par de verite
Charite, faut laffection,
Et de charite, verite
Enflammer a laffection
A qui dautruy sauuation
Et de soy faire est incite.

Car Dieu qui est le souuerain bien nha besoin de nouz biens, ni de nouz œuures, veu quil est asses honore & gloriffie en soymesmes sans nous. Et ne recoit biens de nous, mais les nous donne sans quil haie besoin en hauoir de nous recompense. Toutteffoys il veut que lhonorons & adorons, luy seul sans autre, non pas pour amour de soy qui nen ha que faire, mais de nous mesmes. Et pourtant ce considerant il ha escrittes loix aux homes du deuoir quilz hont a luy seul, & puis pour amour de luy les vns aux autres. Et pour declairer le deuoir que lon ha a luy nha escrit que ij articles & demi. Le premier est que on layme de tout son cueur, de toutte son ame & de tout son esperit. Le segond que lon ne prenne point son nom en vain. Le iij^me^ commence a estre moien entre Dieu & les homes, car il dict que lon sanctiffie le iour du repos, appelle en hebrieu Sabath, en remenbrance de ce quil sestoit luy repose le vij^me^ iour apres quil eut forme le monde. Et pourtant sont

les homes redeuables a Dieu de lensuyure ce iour, haiantz vacque la reste de la sepmaine au trauail pour souruenir aux necessitez corporelles, chascun a par soy & lun pour lautre, ce que Dieu commanda en partie pour soy mesme, en partie pour le soulagement de ses creatures, car il ne veut pas seullement que les maistres & maistresses se reposent, mais esclaues tant masles que femelles, touz estrangerz, voire les bestes mesmes, en signiffiance du repos eternel, car (come nous hauons souuent dict), Tout mouuement se faict pour son contraire quest le repos. La ij^me^ partie consiste toutte au deuoir que les homes hont lun a lautre, quest contenue en vij articles, dauantage que ceux qui attouchent a Dieu, en quoy il monstre quil nha que faire des homes, mais bien les homes de luy, pourquoy il veut quilz lhonorent & adorent pour eux mesmes, non pour luy car lhome est cree sus terre pour cela. Et pource ne requiert pour soy laction de lhome, mais lintention tant seullement, pourquoy sont vaines & friuolles tant de ceremonies desquelles lon vse pour penser par elles a Dieu complaire. Et pourtant se doit nommer la charite que nous hauons enuers Dieu affectuelle, mais il naduient pas ainsy entre les homes, car il ne souffit pas dhauoir affection lun a lautre, mais il faut se mettre en action, en besoigne, mettre la main a la paste pour souruenir aux necessitez les vns des autres a cause de lhumaine fragilite, & doit celle charite estre nonseullement affectuelle, mais actuelle, a cause que de quoy

nous ſommes animaux de compaignie & pour icelle charite actuelle exercer faut ſouuent entrepoſer laffectuelle. Ie ten vais donner vn exemple. Ouir la parolle de Dieu eſt ſeruice de Dieu, & charite affectuelle, mais ſi eſtant au ſermon lon tapporte nouuelle come quelcun ſeſt rompue la iambe ou le bras, ie te demande ſi Dieu ſera courrouce contre toy ſi tu placques le ſermon & cours en ta mayſon pour y donner ordre? Dauantage ſi eſtant la lon crie au feu ou a lallarme ſi tiendras pour malfaict de laiſſer le ſermon pour y accourir? En ceſte ſuperſtition eſtoient iadis les Iuifz & ſont encor maintenant, qui ne vouloient point rompre leur ſabbath pour emploier leurz mains pour faire bien a leur prochain ou ſe garder eux & luy de mal receuoir, voire pour ſe garder
Marc xiiij^e. de mort. De quoy Ieſus Chriſt les reprint. Et Veſpaſien leur fit bien changer de couſtume. Et pourtant faut que lhome ſemploie plus ſouuent a vſer de rayſon luy donne pour le gouuernement des choſes irrayſonnables que pour des rayſonnables; car il luy faut treuuer mille moiens pour ſe garder des dangerz que luy pourroient iournellement ſouruenir; des beſtes ceſt peu de faict, car elles nuiſent ſans rayſon, pourquoy auec rayſon lon ſe peut delles garder, mais la plus grande garde eſt de celles que auec rayſon combattent rayſon, come nous hauons deſia dict. Combien que les homes ſoient creez animaux de compaignie pour ſouruenir lun a lautre, ilz ſe guident en ſorte que lon diroit quilz le ſont pour

ſoy entredommager. Touttes autres creatures viuent ſelon ce pourquoy elles ſont eſte formees par Dieu & nature. Le ſoleil, la lune, les eſtoilles du ciel ſeſmeuuent ainſy come Dieu leur ha eſtabli leur cours ſans ſe deborder ni treſpaſſer les limites quil leur ha donnees, les choſes ſoutzceleſtes font le ſemblable. Le feu bruſle & allume come Dieu lha ordonne. Si laer & leauue ſe desbordent de leur cours ordinaire, ce neſt pas en verite contre lordonnance de Dieu non ſeullement, mais de nature que ce ſe faict ſelon le mouuement des eſtoilles celeſtes auxquelles ces elementz ſont ſubiectz, ſemblablement ſi la terre ne reſpondt par fruit au labeur que nous hauons eu a la cultiuer, ce neſt pas treſpaſſer les limites par nature donnees, mais noſtre cognoiſſance ſeullement. Mais lhome ne regarde ni gue ni planche, mais treſpaſſe les limites a luy de derayſon contre rayſon, come nous hauons dict; & pourtant faut que lhome ſoit en plus grande ſollicitude pour ſe garder de lautre home que de toutte autre creature, & de tant quil eſt plus gros maiſtre de tant plus grande, car il ne leur faut pas hauoir ſoin de leurs perſones ſeullement & de leurz biens forains, mais de ceux de touz leurz ſubiectz; pourquoy ha failli treuuer armeures tant deffenſibles come offenſibles, car ſouuent lon ne ſe peut deffendre ſans deuant offendre & faut que le prince ſeul ou pluſieurz pouruoient ſus cela & pour ſeigneurier ſus certaine trouppe dhomes ſe rende a eux ſubiect & plus que eſclaue, & (que pis eſt) de toutte ceſte

trouppe toutte folle le plus grandt fol, car ſi diſſentions, noyſes, & guerre finallement ſe faiſoient entre les homes pour neceſſite ie le leur comporteroie, mais ce ne ſe faict fors pour vne folle ſuperfluite & exces, leſquelles commencent aux particulierz & apres ſe fourre par luniuers, car puis que ſommes tumbez, ou nous ſommes empainctz plus toſt par noſtre conuoitiſe telle que par couſtume nous hauons conuertie volupte en neceſſite, combien que ne leuſſions pas de nature, y faut que la puiſſance de rayſon deputee pour le gouuernement des choſes irrayſonnables ſoit en plus continuel exercice que celle que ne ſe meſle fors des choſes rayſonnables pour les guider par le chemin a lautre conduiſant, queſt a contemplation, car action deſcendt de contemplation & ſi faut quelle y retourne, car combien ha on de ſollicitude pour entretenir ce corps ie ne dis pas ſeullement en eſtre ni bien eſtre, mais en eſtre plaiſant & voluptueux & encores le plus ſouuent au dict corps pernicieux, & enſorte que par leſtre voluptueux nous nous priuons de bien eſtre non ſeullement, mais deſtre totallement pourchaſſantz non ſeullement maladies & autres calamitez, mais la mort queſt la fin de toutte eſſence. Vray eſt que par la coulpe de Adam nous ſommes tumbez en de grandes calamitez, mais ce neſt rien a reſpect de cela que nous meſmes nous acquerons. Sans le peche dicelluy la terre eſtoit tellement attempree que nous hauions delle fruitz en abondance pour nous entretenir en eſſence ſans aucun noſtre tra-

uail ; quant aux veſtementz laer eſtoit ſi attrempre que nous ne ſentions froit ni chaut ſinon tant que a nouz perſones eſtoit conuenable. Ioinct que iacoit quilz fuſſent eſte exceſſifz, nous hauions corps aſſes fortz & robuſtes pour ce ſupporter autant & plus ſans ſoufferte que les beſtes. Si faillut labeurer la terre pour hauoir du pain, ce que ne fut pas encor ſi toſt, car encores deſpuys Adam iuſques au deluge ne ſe treuue que le pain fuſt en vſage, & eſt preuuable quil nen y hauoit point, combien que lEſcritture nen face mention parce que encores longtemps apres le deluge nen eſtoit point, bien dict le Geneſe quil y eut du vin. Car Noe planta la vigne, beut du vin dicelle & ſenyura, mais elle ne dict pas que luy ni autre apres luy de long temps ſemaſt le ble, ni peſtriſt du pain, ains viuoient les homes de glandtz, & autres fruictz haiantz eſcorce, come noix, chaſtaignes & ſemblables & ſappelloit ce ſiecle laage dor pour ſa felicite, auquel ſiecle gouuernoit Saturne & ſappelloit tout le monde alors le royaume de Saturne, mais il eut vn fils nomme Iuppiter qui len dechaſſa, & occupa ſon royaume queſtoit toutte la terre habitee, & ſubuertit tout le ſimple & ſainct mode de viure du temps de ſon pere corrompant la ſimplicite dentre les homes, & faiſant entre eux germer duplicite & mauuayſes meurz. Les poetes faignent que ce Iuppiter couppa les genitoires a ſon pere, mais les hiſtoriens Caldiens dient que ce Saturne eſtoit le bonhome Noe, & ce Iuppiter ſon fils eſtoit le peruers Cham, & ce que les poetes

Vin deuant que le pain.

dient quil coppa les genitoires a ſon pere eſtoit que luy qui eſtoit vn magicien voiant ſes genitoires les charma en ſorte que iamais deſpuis il neut generation. Si deſcrit Moyſe aſſez ſuccinctement la creation & le diſcours du premier home & de ſa premiere poſterite, mais Platon monſtre en cela quil ha veu nonſeullement les liures de Moyſe, mais encor dautres Caldiens quil eſt vrayſemblable qui en hont eſcrit & plus amplement que Moyſe, car il ſe lit en ſa vie quil alla en Egypte pour entendre la diſcipline des Caldees. Et auſſy eſt a preſumer que encor quil neuſt iamais mis le pied la, ſans ſe bouger de ſon pays il leuſt bien peu veoir, a cauſe que Ptolemee Philadelphe, roy dEgypte, hauoit fait tourner toutte la Bible de hebraique en grec, & ne peut eſtre que les Grecz nen euſſent quelques doubles & en ha parle plus amplement que Moyſe, combien que ſoutz couuerture & figure de fable, par les rayſons que dirons apres le recit du texte de Platon en ij lieux, a ſcauoir en ſon Prothagoras, ou du ſophyſte, & au traicte du royaume.

En Prothagoras ledict Platon raconte come au temps paſſe nhauoit autre eſſence que des dieux, ſans gentz ni beſtes, mais ce nonobſtant leſdictz dieux eſtoient encaintz des idees, ceſt a dire des proprietez des choſes, & quant vint le temps deſtine ilz les enfanterent les formantz es entrailles de la terre & du feu eſtant en icelle terre, & y entretindrent touttes les choſes que ſont meſlees auxdictz ij elementz, mais les voulantz mettre en lumiere

lumiere donnerent charge a ij perſonages nommez lun Prometheus, lautre Epimetheus, de la former vne chaſcune ſorte ou eſpece, de la vertu & vigueur que luy ſeroit neceſſaire. Mais Epimetheus pria Prometheus ſon compaignon quil laiſſaſt a luy ſeul la commiſſion de ce faire, & quil ny ne ſe meſlat que de regarder come il les diſtribueroit. Ce que lautre luy accorda. Et lors Epimetheus ſe mit en beſoigne de ſes diſtributions, & garnit aucuns animaux de force & viſteſſe tout enſemble, autres freſles & debiles de viſteſſe tant ſeullement. Il en arma aucuns; aux autres quil laiſſa deſarmez il contreuua quelque machination pour les pourueoir de ſauuette. Aux autres qui eſtoient de petitte ſtature & corpulence il pourueut auſſy leur donnant plumes & aeſles pour voler par laer; a aucuns de ſi muſſer ſoutz la terre. Ceux qui eſtoient de aucune grandeur il renforca de leur grandeur propre, & a chaſcun animal diſtribua ſelon ſa propriete tellement que rien ni manqua. Apres afin que les beſtes ne ſexterminaſſent les vnes les autres totallement, incontreuua des fugitiues, & afin quelles peuſſent viure ſoutz laer ſans craincte du danger du froit & du chaut, veſtit les vnes de poil tres eſpes, les autres de tres dure peau, & ſus elles fit de ſes choſes meſmes littiere afin quelles ſe peuſſent coucher a leur ayſe. Il leur donna ſemelles aux piedz, ongles & peaux dures en elles incorporees, & finallement donna aux vnes pour leur viande herbes, aux autres fruictz des arbres, aux autres des groſelles & aux autres des

Prometheus & Epimetheus.

menuz fruictz des buyssons. Autres il instruisit de manger des autres bestes que nestoient pas de leur espece, mais aux goulues que ne viuoient dautre viande que de chair & de sang il ne voulut donner grande puissance de generation, afin que de leur multiplication ne prouinst diminution & a la fin destruction de ceux dautres especes, ce que encor il delaissa aux autres innocentes pour la conseruation de leur espece. Or fut ce Epimetheus de tant plus chiche enuers lhome quil fut enuers les autres animaux liberal, voire prodigue, nonobstant que les dieux eussent de luy plus de soin que de touz les autres, car il donna tant aux bestes quil neut plus rien pour les homes. Ains laissa lhome nud & desgarni de tout confort & aide. De quoy le dict Epimetheus se treuua fort estonne & marri, & sen grattoit la teste. Prometheus aussy son compaignon qui regardoit come il besoignoit nen estoit pas content, pource que le terme sapprochoit que la terre deuoit produire lhome en lumiere, pourquoy non scauant treuuer autre moien de sauuer lhome que par finesse, il saduisa de desrober aux dieux Vulcan & Minerue qui estoient fourgerons des autres dieux le feu de leur artificieuse sapience, & fit de cela present a lhumain lignage, par lequel moien nous hauons la sapience que nous faict viure; mais les humains dune autre sapience questoit la ciuile ou citoienne, mais elle nestoit quau donion du chastel de Iuppiter, auquel Prometheus nousoit monter, a cause quil y hauoit des gardes fieres & rebarbatiues qui

lespouuentoient. Que fit il donc? Il entra secrettement au martinet de Vulcan & de Minerue, ou lon exercoit les artz, & desroba vn art de feu a Vulcan & vn autre a Minerue, quil donna de rechef aux homes, par lesquelz ilz apprindrent le mode de viure; si que Prometheus fut puni de ce larrecin pour amour de Epimetheus. Or pource que entre les animaux nen hauoit point qui participast de diuinite que lhome, luy seul pensa quil y hauoit des dieux & leur dreca des statues en forme humaine. Apres a laide dicelluy art il distingua les voix par parolles formant les voix en menbres, fit faire robes & acoustrementz, coutres, linceux, couuertures & lictz & semblables, & commencerent aussy les homes a cuillir les fruictz de terre, mais les homes nestoient encor en felicite pour cela, ains estoient esgarez ca & la, & disperz & vaguabondes, a cause quilz nhauoient citez, ni villes ou ilz peussent habiter ensemble, & pourtant ne se pouuoient deffendre des sauuagines par leur imbecilite, pourquoy estoient a touz propoz delles deuorez. Car puis quilz hauoient esperit asses pour guaigner leur vie, si nen hauoient ilz pas pour se garder, que les bestes ne les leur fissent perdre, veu quilz estoient sans espees, arcz ni autres armeures pour se deffendre, ni lart militaire quest vne espece de ciuilite; pour de la quelle nuysance se garder sassemblerent par trouppeaux & bastirent chascun troppeau sa cite, pour illec resider en asseurance des dittes sauuagines, mais estantz seurz des bestes, ilz ne le furent pas encor les vns des

autres pource que encores touz tenoient du ſauuage, & nhauoient encor point de ciuilite, pourquoy ſentreoutrageoient, frappoient & chaſſoient lun lautre & retournoient les chaſſer de rechef au danger des beſtes ſauuages. Quoy voiant Iuppiter eut pitie de lhumain lignage, & pourtant enuoia en terre Mercure auec charge de y mener honte & iuſtice auec luy, & les loger entre les homes afin quelles les amieilliſſent & adouciſſent les vns auec les autres; mais Mercure auant que deſloger interrogua Iuppiter en quelle facon il forreroit iuſtice & honte entre les homes, diſant: Le ferai ie ainſy que les artz ſe doiuent diſtribuer, car elles le ſont ainſy. Y ſeuffit de donner a vn ſeul home lart de medecine, qui apres la diſtribuera luy meſme & ainſy des autres artz? Donnerai ie donc honte & iuſtice ainſy a aucuns particulierz, qui apres les communiquent aux autres ou a la generallite? Iuppiter reſpondit: Tu les donras a touz; y faut que touz en ſoient participantz, car les citez ne ſeroient pas citez, ſi en la facon des autres artz peu en hauoient la iouiſſance, & non pas touz. Et pourtant fay vn edict a mon nom que quiconque ſera vne cite ſans honte & iuſtice ſoit mis a mort come peſte publique.

Ceſte fable raconte Platon en ſon Prothagoras de la formation des animaux & de lhome principallement, mais la il ha parle du commencement de la vie des homes apres leur creation, mais en vn autre traicte intitule du royaume ou de la ciuilite il parle du diſcours & practique diceux

du temps quilz estoient en celle simplicite & innocence de laquelle nous parle la S. Escritture, mais il ne nome pas vn seul home come Adam, mais plusieurz ensuyuant en ce les anciens non seullement poetes, mais theologiens idolatriques qui, iacoit quilz eussent par auentures leue la S. Escritture & les histoires hebraiques, ce quest preuuable quilz haient faict a cause quilz hont conuerties en fables plusieurz dicelles histoires (come se dira en son lieu) pource quilz estoient adonnez a la pluralite des dieux, se desdaignoient se tenir aúx contes de ceux qui nen adoroient fors vn, & prenoient ce que leur sembloit bon a donner authorite & credict a leurz superstitions & le conuertissoient en fables pour sen mocquantz plus tost eux & auancantz icelles en mocquerie des autres, en quoy Platon les ensuyuoit non pas (come ie croy) a son essien, mais pour peur de, sil disoit la verite apertement, cela luy causast la mort come il hauoit faict a Socrates son precepteur. Et assignoient les dictz anciens pluralite dhomes des leur commencement come ilz faisoient plusieurz dieux, & touz en vn coup produitz au lieu que la S. Escritture nen assigne que vn. Si deduisent la felicite de laquelle lors iouyssoit lhumain lignage de ce temps qui pource estoit nome le siecle dor quilz assignoient estre soutz le royaume de Saturne ; parlent aussy come Iuppiter son fils len dechassa, & fit le siecle de fer, &c., come ha este dict cy deuant, pourquoy nen faut faire plus ample mention. Mais regardons ce que en dict Platon.

Platon donc en ce traicte intitule du royaume, ou de la ciuilite, deuise de la difference de la facon de viure questoit entre les homes viuantz soutz le royaume de Saturne, & de ceux qui hont despuis vescu soutz Iuppiter son fils. La ou (selon Marsile Ficin qui lha tourne de grec en latin & escrit sus vn chascun traicte son argument) il entendt par Iuppiter lame du monde qui par loy fatale dispose de lordre du monde tel que nous le voions. Et pourtant veut que la vie de lesperit des corpz elementaires, telz que nous voions, soit iouiale cest a dire prouenante de Iuppiter quest toutte adonnee aux sentementz & action. Mais pour Saturne il entendt lentendement souuerain entre les anges ou lintelligence que nesclarcit pas seullement les ames humaines par ses raiz, mais les ames humaines & non seullement les esclaire, mais enflamme & incite a suyure continuellement de tout son pouuoir, intelligence & vie contemplatiue, lesquelz ce pendant quilz viuent ainsy lon dict viure soutz le royaume de Saturne. Si dict Platon que nouz anciens peres qui sont estez nez incontinent apres la premiere reuolution du monde (a quoy, dict il, lon nadiouxte pas foy, combien que on la deuroit bien adiouxter) hont raconte come la chose fut passee, quest que les premierz homes ne sengendrerent pas lun lautre, mais prouenoient de terre, ce que fut faict par le benefice du cours du ciel questoit soutz Saturne, & dauentage outre lheureuse naissance quilz hauoient par le dict benefice nhauoient pas moins heureux entrete-

nement de leur eſſence par boire, manger, dormir & autres choſes pour cela requiſes; car Dieu, autheur de ceſte reuolution, donna le gouuernement dune chaſcune region du monde a aucuns dieux, aſſignant a chaſcun deux chaſcune prouince. Le genre auſſy des animaux hauoit pour paſteur vne chaſcune trouppe vn eſperit appelle Dæmon, que neſt pas ce que communement lon nome vn dyable, come pluſieurz extiment, car vn dyable ſappelle bien Dæmon en grec, mais y ſigniffie auſſy bien vn autre bon eſperit que nous appellons ange, car Grecz noment touz eſperitz tant bonz que mauuayz Δαιμονας, ceſt a dire intelligences & plus ſouuent a la bone part que en la mauuayſe, car la diſtinction y eſt que les bonz ilz nomment ευδεμονας, ceſt a dire bones intelligences, les autres κακοδεμονας, ceſt a dire mauuayſes; mais icy Platon entendt des bones, diſant quilz faiſoient bien au monde, car la nature des autres ne porte pas de bien faire. Si preſidoit Dieu ſus touz, a cauſe de quoy au monde nhauoit aucune cruaute, tyrannie, rapacite, gloutonnie, ni ſedition, ni guerre conſequemment, ni dautres maux infiniz deſquelz le monde ha eſte tormente deſpuys. Et encor tant que concerne a la facilite de viure & de leur liberte, ilz lhauoient pource que Dieu les paiſſoit & gardoit come leur paſteur tout ainſy que les homes de nature diuine ſont paſteurz des beſtes. Auſſy pource que Dieu gouuernoit les homes ilz nhauoient aucunes conſtitutions ni loix en leurs citez, ni payz. Quil que plus

eſt, aucune coniunction dhome & de femme par mariage afin de procreer des enfantz, a cauſe quilz eſtoient produitz de terre, & en terre retournoient, & puis reuiuoient & retournoient ſus terre, mais quant ilz y eſtoient ilz nhauoient plus de ſouuenance du paſſe, ſi quilz nhauoient beſoin de tout cela. Ilz hauoient auſſy a foyſon de blez, herbes, pommes, poires & autre fruittage pour leur nourriture, que la terre leur produiſoit ſans contraincte daucun labeur. Si alloient nudz ſe paiſtre ca & la ſans eſtre empechez daucun veſtement le plus ſouuent, ce que bien ilz pouuoient par lattremprance de laer, que leur hauoit acouſtre des lictz pour ſe coucher, quant le ſommeil les aſſailloit, deſſus terre de belle herbe verte. Mais apres que le royaume de Saturne ſout en periode Iuppiter commenca ſon cours qui fut a lautre tout contraire, car le ſouuerain retourna en ſoymeſme abandonnant les homes & les autres dieux, & les entendantz eſperitz firent le ſemblable ſe retirantz dentre les homes chaſcun de ſon quartier. Et apres le monde ſe refleſchiſſant de ſon premier cours tout au contraire, dreca de grandtz tremblementz de terre, par lequel esbranlement la plus grandt part des animaux qui eſtoient ſus terre perirent. Apres que ce eut vn peu dure, il ceſſa, & ſe deſportant le monde de ces eſclatz bruiantz & horribles retourna en cours ordinaire, ſe reſtablit en ſon ordre & authorite premiere & reprint ladminiſtration & gouuernement de ſoymeſme & de touttes les choſes queſtoient de ſoy, ſuyuant de tout ſon pouuoir ce que

Saturne haiant acheue ſon periode Iuppiter commence ſon cours.

ce que luy ſouuenoit de la facon du gouuernement de ſon autheur & pere. Et fit du commencement aſſes, mais par ſucceſſion de temps il fourligna beaucoup de ſuyure les paz de ſon dict pere, & en fut cauſe la nature corporelle contaminee par la premiere nature, car deuant que Dieu euſt diſpoſe le monde, tout eſtoit laidt & difforme, iuſques quil fut embelli de lordre du preſent. Si que le monde tient tout ce queſt en ſoy de bien de ſon edificateur, & par le contraire, touz les maux, toutte iniuſtice & touz vices, & conſequement touttes incommoditez & calamitez que pour la punition diceux prouiennent ſoutz le creux du ciel de ſa deformite premiere, & en ha faict a touttes choſes viuantes participation; pourquoy ce pendant que le monde auec laide de ſon gouuerneur conduit ſes animaux; il auance du mal peu, du bien beaucoup, mais quant il ſe deſioinct dauec luy du commencement de ſon deſpart, il faict encor aſſes bien & iuſtement, mais par ſucceſſion de temps il oublie cela, queſt cauſe que le vice de la premiere defformite domine plus amplement & vehementement, & finallement apres long eſpace de temps decale & procreant de biens peu & encores parmy ce peu de bien faiſant meſlange de maux infiniz tumbe en danger de perir & luy & tout ce queſt en luy. A cauſe de quoy Dieu autheur iadis de ce ordre, cognoiſſant le monde eſtre en tel danger, ha de luy pitie, & afin quil ne ſe deſioigne par tel trouble & tumulte, & ſoit plonge au lieu de diſſemblance infinie de re-

chef luy affifte, & reprent le gouuernement dicelluy, reaffemble & reunit & orne tout ce que par fon furieux mouuement il hauoit guafte, diffipe & difpers, & le garde de mort & de viellieffe. Mais il ne retourne plus le monde ni fes parties en leur premiere perfection, car il nha plus voulu que les animaux nafquiffent de terre par caufes faidantes lune a lautre, mais que ce fuft par generation. Finallement il ne voulut plus que les homes vefquiffent plus ainfy fans foucy ni trauail, mais permit quilz fuffent affailliz par les beftes fauuages & dicelles le plus fouuent deuorez. Semblablement ne volut pas que la terre les nourrift fans trauailler, ce queftonnoit mout les homes qui hauoient efte nourriz fi mignardtz quilz ne fcauoient que ceftoit que de labeur, ni confequemment de follicitude, pour a quoy fouruenir les dieux enuoierent Prometheus & Epimetheus qui firent aux humains les prefentz de feu, come deuant ha efte dict; apres quoy les vns femerent le ble, les autres planterent vignes, & (bref) furent treuuees touttes les artz. Voyla les ij fables de lorigine & difcours, des leur commencement des homes, auancees par Platon, queft vne efcorce foutz laquelle eft cachee verite. Et croy que (come ihay deuant dict) il hauoit leu les liures de Moyfe, & en euft parle plus a plain felon la verite fil neuft eu peur quil ne luy en aduinft come a Socrates fon maiftre, fi que luy & des autres philofophes tout plain eftoient Nichodemites, car (come dict S. Auguftin au . . . . de la

cite de Dieu) les philoſophes en leurz eſcholes eſtoient ſeparez du commun ou peuple, mais ilz eſtoient daccordt aux temples & ſacrifices, & pource Platon conuertit lhiſtoire moſaique en fable, de laquelle ſe peut faire vne belle allegorie, luy roignant les cheueux & les ongles, ſelon que Iethro conſeilla a Moyſe ſon gendre, deuant que eſpouſer femme infidelle, ſigniffiant que qui veut meſler la philoſophie gentile auec la chreſtienne luy doit deuant roigner les cheueux & les ongles, queſt a dire les ſuperfluitez que ne ſont en edification, & que ſont extraictes de idolatrie, & apres la loger hardiment en la cour de philoſophie ſacree, pour a icelle ſeruir, ce que ferons de preſent.

Or donc reſequons premierement ce quil dict de la pluralite des dieux qui eſtoient encainctz des animaux, & entendons que cela ſoit vn ſeul Dieu, vn en trinite & iij en vnite, ce que peut hauoir eſmeu Platon a en entendre pluſieurz, car par ſon vj^me liure de la choſe publique ſe monſtre que ſil nha eu cognoiſſance de la trinite entierement il ſen eſt bien approuche, voire (iouſe bien dire) quil en parle plus clerement que ne faict la S. Eſcritture en tout lAncien Teſtament, car la il monſtre quil cognoiſt le Pere & le Fils pour le moins come nous hauons declaire en noſtre aduis & deuis de la deffenſe de la foy chreſtienne. Ce bon Dieu donc, vn en trinite, & trine en vnite, eſtoit encainct non pas des ſeulz animaux, mais de touttes choſes, car il hauoit compriſes en ſoymeſme tout-

tes les proprietez du monde & de ſes parties, que Platon meſme nome idees, & ſe delibererent ce vn en trinite & iij en vnite de ce mettre en auant pour leur gloire. Le Pere voulut que ſa puiſſance fuſt monſtree en la creation des choſes, le Fils que ſa ſapience en lordonnance dicelles, le S. Eſperit que ſa bonte en luſage, & ainſy ſe mirent a creer le monde & ſes parties, & haiantz cree le ciel & la terre & toutte la reſte mit ame au monde que ſe peut appeller nature la quelle eſt diuiſee en ij parties; lune ſappelle auant pouruoiance, lautre apres pouruoiance, nomees en grec la premiere Prometheus, la ij^e Epimetheus, qui eſtoient compaignons, touttesfois de diuerz offices. Loffice de Prometheus eſtoit de viuiffier le monde en general, de Epimetheus de viuiffier les parties dicelluy, vne chaſcune a par ſoy, & leur donner vertuz pour ſentretenir non ſeullement en eſtre mais encor en bien eſtre. Ce que ſe monſtre par la Geneſe diſant que Dieu commanda a la terre quelle produiſiſt toutte herbe & tout animal, ce quelle fit par la vigueur de lame de auant pouruoiance quil luy hauoit donne, que ſe peut appeller Prometheus, & apres ce apres pouruoiance, ceſt a dire Epimetheus ſe mit en auant pour former & animer icelles parties, mais il donna tant aux autres animaux quil ne retint rien pour lhome, mais Prometheus, ceſt a dire lauant pouruoiance diuine, print le feu qui eſtoit au martinet commun a Minerue & a Vulcan, deſquelz lun, aſcauoir Minerue, eſtoit extimee par les poetes deeſſe de ſapience & nee du

cerueau de Iuppiter, lautre Vulcan, fourgeron des armes des dieux, ceſt a dire le feu de la ſapience de ſon fils qui allume le feu du S. Eſperit qui enflamme & art par ſa bonte, & en viuiſſia lhome, donnant a ſon entendement la puiſſance de contempler & ſpeculer le ſouuerain bien queſt Dieu & lalluma pour ce faire, & enflammant & incitant ſa volente a ardent amour dicelluy, volant quilz ne ſempeſchaſſent tous deux dautres choſes come nous hauons ſouuent dict; mais Prometheus (non pas le celeſte come nous hauons dict), mais vn autre ſe transformant en guiſe dicelluy ſortant denfer, que fut le ſerpent, ſe fuſt voulentier eſſaie de deſrober le feu des artz pour en fournir lhome, mais pource quil eſtoit au donion du chaſtel de Iuppiter ne ſouſa hazarder de y entrer, mais au lieu de icelluy ſen deſcendt en enfer ou hauoit auſſy des Vulcans & des Minerues fourgerons auec le feu infernal, apportant a lhome dicelluy feu qui lenflamma & incita a manger du fruict de ſcience de bien & de mal que luy fit oublier la luyeur & ardeur de celluy que Dieu hauoit en luy mis. A cauſe de quoy le dict Prometheus, queſt a dire le ſerpent, fut puni & priue de voix come hauons cy deuant dict apres le Geneſe que lhome non content de ce que Dieu & nature luy hauoient donne ſe penſa par lenhort du ſerpent de faire des œuures pour ſentretenir en eſtre & bien eſtre auſſy bien que Dieu & eſtre faict eſgal a Dieu, ſcachant le bien & le mal come luy. Il ſe faſche incontinent de manger de glandtz, de cha-

ſtaignes & telz fruictz haiantz eſcorce & auſſy de lherbe ſimple & toutte verte, come nature la luy hauoit produitte, de boire de leauue dune clere & freſche fontaine, mais pour hauoir du pain pour manger plus deliccatement ſema le ble, & apres quil hauoit germe du fruict a maturite le moyſſonna, apres quil fut moyſſonne le faillut porter en la grange & la le battre, eſtre battu le porter au moulin, apres le moulin le peſtrir, apres eſtre peſtri le faut mettre cuire au four & apres le manger. De la vigne ſemblablement, y la faut planter premierement auec grandt paine, & combien faut il hauoir de paine apres, deuant que arrouſes du vin ton gouſier? & auſſy des autres choſes appartenantes au boire & manger, & veſtir tant ſeullement, ce que nous eſtoit pas neceſſaire par nature, mais couſtume les nous ha rendues neceſſaires, mais ce neſt pas aſſes de cela; par lenhort de ce maudict ſerpent noſtre volente ſe veut eſgaller a Dieu, & pource quil excelle ſe veut faire excellente vn chaſcun home ſus les autres de ſon troppeau, ce que ne ſert de rien a entretenir lhome en eſtre non ſeullement mais encores en bien eſtre, que ſont richeſſes, honeurz, pompes & ſemblables qui ſappellent biens de fortune ou externes, a cauſe quilz nappartiennent en ſorte du monde a lhome ni au corps dicelluy exterieurement, ni a lame interieurement, car par richeſſes, honeurz, pompes, dignitez & ſemblables, le corps ni lame humaine ne ſont pas moins grands aux deſirs de lhome que lappetit de manger & boire, mais le ſont dauantage & ha-

zardent les homes plus ſouuent leurz perſones pour cela que pour le boire, ni manger, ni deſtre veſtu, & hà touſiours eſte la racine de touz maux come bien ha dict lapoſtre, & ſingulierement du capital de touz les maux queſt idolatrie, car aux homes nha ſouffit de ſe faire drecer ſtatues & adorer pour dieux, de quoy Belus fut linuenteur, mais encores hont faict le ſemblable aux cauſes que les faiſoient adorer, queſtoient les biens de fortune, come les richeſſes, honeurz, monoie & ſemblables, ſi que pluſieurz adoroient les beſtes & autres choſes non ſeullement profitables mais dommageables : les profitables pour impetrer delles du bien, les dommageables afin quelles ne fiſſent du mal, leur faiſantz figures corporelles, imaginees ſelon la qualite quelles hauoient, come ilz attribuoient deite a la fieure, a peur, a guerre & ſemblables, mais ſus touttes les autres qualitez deifiees ilz hauoient la cauſe dicelle en ſinguliere reuerence, combien quelle fuſt & ſoit inſtable & inconſtante, pource quilz ſe penſoient quelle fut diſpenſereſſe de touz biens & maux du monde, en ſorte que apres que les empereurz furent deuenuz chreſtiens & que Theodoſien & Archadien eurent commande que lon abbatiſt a Rome les idoles, le prefect de Rome Symmachus, grandt aduocat dicelles ſupportoit encor paciemment la ruine des autres, mais de ceſte icy il ſe depacientoit diſant en vne harengue quil fit pour ce aux dictz empereurz que ceſtoit treſmal faict & ingratement de traicter ainſi celle bone dame de la quelle eux &

P. ad Timoth. II.

Theodoſien & Archadien, empereurz, deſtructeurz des idoles.

Symachus prefect de Rome, aduocat des idoles.

le peuple Romain tenoient la souuerainete des choses, mais le bon S. Ambroyse, lors euesque de Mylan, & le poete Aurelius Prudence le rebarberent par leurs escritz, come vous treuuerez dedans les epistres du dict Ambroyse & es œuures de Prudence. Et encores leurz poetes mesmes gentilz se mocquoient de ceux qui ladoroient, & entre les autres Iuuenal, qui dict en lune de ses satyres :

S. Ambroyse & le poete Prudence contre Symmachus.

Iuuenalis.

Nullum numen habes, si sit prudentia. Sed te
Nos facimus fortuna deam, cœloque locamus.

Quest a dire :

Tu nhaurois fortune, puissance
Si homes hauoient prudence,
Mais ilz cuident par leur simplesse
Quau ciel soies haute deesse.

Platon ha declaire le discours de cela fabuleusement, mais Iohan Loys Viues, home en subtilite desperit segondant seul a S. Augustin entre les Chrestiens au moins a mon iugement sans figure ni fable, declaire cela amplement en deux traictez quil ha faictz, lun de la premiere philosophie, lautre de la verite de la foy chrestienne. En son premier liure de la premiere philosophie, il dict que nature nous ha este si benine quelle nous ha deliure promptement ce quelle scait nous profiter, & ha faict des choses singulieres que noz yeux hont veues, noz aureilles ouyes, & tous noz autres senz ou sentementz faisantz vn chascun son office hont cogneues, sus quoy nostre pensee, dict Mens en latin, ha faict des enseignementz generaux & vniuersels, & apres quelle les ha eu ensemble col-

Viues de principiis philosophiæ & de veritate fidei christianæ.

ble collationez & quelle nha veu que aucune chofe femblable luy haie efte contraire, elle les ha prononcees pour infailliblement veritables, combien que cela fe treuue le plus fouuent incertain, a caufe que les chofes fe changent felon les lieux & les tempz, & fen treuue beaucoup de fauffes que hauoient des longtemps efte receues & aduouees pour vraies entre les plus fcauantz, mais (quelles quelles fuffent) aux homes quelles fuffent confignees & diftribuees de main en main, combien que ce foit peu a refpect de noftre indigence, car tout ce que les homes fcauent neft rien a refpect de ce quilz ignorent. Nous entrons en la cognoiffance des chofes, mais par ou? par les portes des fenz ou fentementz corporelz, car nous hauons, cognoiffons & iugeons des fentz ou fentementz de la phantafie & de la penfee, nous cognoiffons par la veue les coleurz, par louye les fonz, par le tafter le chaut & le froit, &c. Vray eft que noftre penfee fefleue quelquefoys deffus les fentementz, mais non pas fans eftre fus eux appuiee & fouftenue tout ainfy come vn home eftant en prifon fi obfcure quil ne peut veoir la clarte fi non par quelque canoniere, encor bien haute, fi quil ne y peut paruenir, finon pour monter fus quelque banc ou efcabelle que le geollier luy permettra de grace fpecialle. Et pourtant peut bien iuger la penfee autrement que le fens commun ne luy rapporte, mais non pas cognoiftre come font plufieurz iuges perilleux, qui donnent la fentence deuant que hauoir veu les actes. Et nous en voions

lexperience a touz propos, daucunes gentz desprit debile qui sans hauoir veuz corone ni septre pensent estre royz, & dun roy qui se pensoit estre beste come Nabuchodonosor. Ainsy faict souuent la pensee, que comprent plus de choses quil ni ha en essence par nature & les faict produire, come nous voions par exemple quotidien de noz painctres, qui forment des Chimeres que ne furent iamais en essence. Lantiquaille, dicte ainsy pource que lon lha extraict des antiques painctures, come des testes denfantz que hont des aesles, & plusieurs telles choses. Ces liures que lon appelle romans, deuisantz de plusieurz cheuallierz & de leurs prouesses, qui par auenture ne furent iamais en estre. Les priuations ne sont pas en essence des choses, ains par le contraire, car priuation nest fors vne mutation destre en non estre, come (par exemple) aueuglerie nest que vne mutation de veue en non veue, & (conclusio) beaucoup de conceptions sont en noz pensees que ne sont pas es choses. Et pourtant quant nous disons, cela est, ou non est, nous ne mesurons pas les choses selon leur estre, ni les iugeons selon cela, mais selon laduis de nostre pensee, dou vient que nous iugeons souuent bon ce quest mauuays, & mauuays ce quest bon. Si ne nous souffit pas nous seruir des sentementz come de noz subiectz pour rapporter au iugement & cour de rayson ce que lesdictz obiectz leur annoncent, mais les suyuons come noz seigneurz ou capiteines, prononcantz selon ce que leur semble communement, combien que nostre pensee ordonne le contraire;

pourquoy combien que nous faiſions & diſions des ſtatutz ſelon noſtre iugement, ſi ne les pouuons nous tirer deuant la cour dicelluy, car nous ni noſtre iugement ne les pouuons faire autres quelles ne ſont, pourquoy me merueille de pluſieurz qui non ſeullement ſe combattent par parolles, mais par faictz, tant en particulier come en general, iuſques a guerre ouuerte pour voloir lun maintenir vne choſe eſtre vraie, lautre quelle eſt fauſe, des choſes que ne ſe peuuent pas comprendre par ſentement, veu que des choſes ſenſiles nous ne pouuons pas iuger ſainement, & haiſſons a mort ceux qui ne ſont de noſtre ſentence. Lon ſe doit pas combattre pour deffendre le vray contre le faux, mais le bien contre le mal, ſinon que du faux ſortiſt le mal, que nous ſente eſtre mal par ſentement, mais du vray & du faux laiſſons en iugement a Dieu. Il ne faut pas a lhome pour ſon ſauuement beaucoup de regles de verite, il ſouffit quil ayme Dieu plus que ſoymeſme, & ſon prochain come ſoymeſme. Faiſant cela, & taſchant d'attirer ſon prochain a Dieu & a ſoy par exemple de ce bien faire, ſi celluy qui faict cela ne voit la verite en ce monde, elle luy reluira en lautre, car lon treuue plus toſt verite laymant que la cerchant; mais de cecy nous parlerons plus a plain en vn autre lieu, & pour maintenant retournerons a noſtre propos, car il nous faut declairer come la phantaſie peut guaigner & extraire des ſentementz. Deuant le ſens ou ſentement faut que ſoit le ſenſile, queſt a dire, ce que ſe peut ſentir. La

phantaſie donc extraict du ſenſile ſon ſubiect, ceſt a dire ſuppoſt, veu que ſil ni ha des obiectz les ſentementz ne peuuent exercer leurz offices, les couleurz ſont les obiectz de la veue, les ſonz de louie, le corps du touchement, le flairer des ſenteurz ou odeurz, les ſaueurz du gouſt. Oſtes les de deuant linſtrument des ſentz, ilz nen preſenteront point a la phantaſie, car quant le ſentement par linſtrument de la veue, queſt lœil, repreſente vn lion a la phantaſie, elle cognoit par la forme dicelluy ſon eſſence queſt dun lion. Le ſemblable eſt des autres ſenſiles, & ce ſans aucun rayſonnement ou ratiotination, mais ſouuent elle ſe treuue abuſee, pource que les ſentementz ſe font par la ſemblance des accidents ou euenementz, ceſt a dire de cela que ſouruient aux ſenſiles, come (par exemple) mettez vn baſton entier & droict aupres dune eauue, & regardes dedans leauue il vous ſemblera courbe ou rompu, pource que au baſton eſt aduenu eſtre imprime en choſe de contraire forme a ſon eſſence, come ſe lit auſſy dun painctre ſi ingenieux quil pourtraiſit des rayſins au vif de telle ſorte que les oyſeaux voloient vers eux pour les manger, come ſilz fuſſent eſte rayſins naturelz, & ainſy de pluſieurz autres.

Cecy traicte Viues en ſa premiere philoſophie, que nous hauons expoſe en gauloys au mieux que hauons ſceu & peu, y adiouxtantz ce que nous a ſemble bon a lauancement de la matiere. Mais en ſon traicte de la verite de la foy chreſtienne il declaire les iij vertuz de lame humaine que la

font differer des beſtes, come nous hauons auſſy cy deuant expoſe; & apres deuiſe des choſes inuentees entre les homes par la puiſſance de lame practique, ce que interpreterons auſſy. Si dict laquelle Mens, ainſy appellee par les Latins que Grecs appellent *νοῦς*, que ſe peut interpreter en noſtre lenguage penſee, ha ij offices. Lun par lequel elle tendt a bien ou a mal, queſt la volunte; lautre que linforme de ce queſt bien ou mal, & enſeigne come elle ſe y doit gouuerner, queſt lentendement. La volente croit quelque foys oui, quelque foys non, a cauſe quelle nha point de qualite en ſoymeſme, mais demeure telle que cela a quoy elle ſadonne; ſi il eſt bon, elle vient bone; ſi mauuays, mauuayſe. De quoy lun ſappelle vertu, lautre vice, queſt certes vne grande eſcorcherie deſperit, quant lentendement iuge lun, & la voulente deſire lautre, & eſt proprement vne guerre que ſe peut appeller plus que ciuile ou citoienne, car guerre citoienne ſe faict entre plusieurz perſonages diuitz, car lun neſt pas ce queſt lautre, combien quilz ſoient dune cite ou dun pays, mais ce combat ſe faict dedans vn ſeul corps, dedans vn indiuis, pourquoy ſe peut adroict appeller guerre plus que citoienne. Ce que bien a exprime Medee ouidienne ainſy:

Video meliora, proboque
Deteriora ſequor.

Medæa Ouidiana

Ceſt a dire:

Par le malheur auquel ie ſuys
Ie iuge bien & le mal ſuyz.

En lentendement humain aussy quant on ne lexercite sourcroit ignorance, mere de follie, & quant on lexercite come sappartient il engendre ce que Latins appellent Peritiam : nous le pouuons exposer, expertise; quest en lhome vne pure lumiere quant on lexerce en bien, quant en mal il en prouient vne peruersite & corruption, telle quest vne sorte dhuyle tellement mixtionne par les enchanteurz quil engendre de sa lumiere diuerses fauses images que font ressembler ce que nest, come de serpentz, tygres, lions, raysins, riuieres & semblables qui se monstrent en la paroy, combien quelles ne soient en lesperit que nous hauons commun aux bestes. Les sentz interieurz des bestes sont imagination, phantasie, extimation & memoire. En nous viennent de ce diuerses affections de lopinion du bien & du mal present & aduenir, ioye, regret, conuoitise, peur, & dautres quil nest besoin traicter pour maintenant. Apres au corps sont aussy les sentementz interieurz que sont, entierette, purite, vigueur, puissance, sante, fermete de corps, & le playsir espanche par tout le dict corps. Cela nous vient de dehors pour la conseruation de noz dictz corpz, veu quilz en sont composez & augmentez, a cause que nous tenons des iiij elementz, quest necessaire pour preseruer & entretenir la dicte composition en partie, en partie pour la rabiller quant elle commence a se desioindre par maladie. Par lesquelles choses vn chascun des sentz est particulierement chastouille des voluptez a luy conuenables par mouuement a luy souef &

amiable. Cecy dict Viues. Ariſtote dict quil y ha ij ſortes doccupations en lentendement humain, aſcauoir a ſe meſler des choſes naturelles, quil appelle Φυσις, & aux choſes par les homes y adiouſtees, quil appelle θεσεις, ceſt a dire poſees. De quoy Viues nha faict mention, mais ce nonobſtant il declaire ſus ce Ariſtote ſans le nomer, diſant que nous ne nous ſommes contentez des biens de nature, mais y hauons adiouxte du noſtre beaucoup. Et premierement par la tendreſſe & imbecilite de noz corpz nous hauons eſte neceſſitez de faire habillementz, baſtir mayſonz & villes, fourger hoſtilz & inſtrument pour labeurer la terre & preſques la contraindre a nous rendre fruictz auec vſure, come le creancier vſurier faict a ſon debiteur. Et nha pas eſte aſſes : pource que chaſcun dentre nous nhauoit pas force aſſes de ſoymeſme pour executer cela, nous y hauons pris des coadiuteurz, daucuns que hauons tenuz pour compaignons, des autres pour ſeruiteurz & quelquefoys eſclaues, iuſques que hauons extorque par force de guerres ſeruices contrainctz daucuns perſonages priz a la guerre que nous appellons eſclaues, deſquelz nous vſons & abuſons come de beſtes par nous achattees, ce queſt contre linſtitution de nature, que nous ha produitz animaux de compaignie en eſgallite ſans que euſſions a fouller les vns les autres, & nous ha donne la parolle, ce quelle nha faict a aucun autre animal, meſſagere de la penſee dun chaſcun animal rayſonnable lun a lautre pour par ce moien nous en-

tretenir en compaignie par bienueuillance de lun a lautre. Apres cela nature nous ha incitez a hauoir generation pour conſeruer noſtre eſpece come les autres animaux. Et pource hauons volu hauoir des femmes que nous procreent des enfantz, & acquerons par noz dictes femmes des affinitez, par les enfantz conſanguinitez & prochainetez, & ſommes alliez par mutuelle charite & en compaignie. La conſanguinite ha cauſe congreguations & aſſemblees dhomes, que fut cauſe dediffier villages tout en premier, & apres des villes, & finalement des citez, & ce nonſeullement pour conioindre les homes, mais encor affin quil ſe ſouruinſſent & aidiſſent les vns es autres pour les maux & neceſſitez que pourroient entre eux aduenir. Deſpuis croiſſant le monde, la malice ne deſcroiſſoit pas, mais augmentoit quant & le temps, pour a quoy obuier faillut faire des loix, & pour la conſeruation dicelles & de equite ordonner des magiſtrautz, auec puiſſance pour refraindre a force les meſchantz, afin de les garder de fouller les gentz de bien, & ne ſouffiſoit pas de garder & preſeruer les gentz de bien dedans vne ville, car il y hauoit dautres villes que ſacheminoient a les dommager, & nonſeullement les particulierz dune ville, mais le general. Pour de quoy ſe garder les armes hont eſte treuuees, & ha faict guerre la multitude armee. Et eſtoit celluy qui hauoit aide a la multitude par ſa vaillance priſe & honore, tant pour le mercier que pour donner aus autres exemple dainſi faire. Or les homes pour comuniquer enſemble ſe

ſemble ſe aidoient du commencement de commutation, trocquantz les marchandiſes les vnes contre les autres come ſe faict encor aux temps preſent aux terres neufues, mais pource que ce eſtoit trop malayſe & difficile de apparier lune choſe a lautre en telle eſgallite que rien ne ſe manquaſt, fut treuue luſage de la monnoie appreciante toutte marchandiſe, que pource ſe nome en latin nummus, de νομος en grec que ſigniffie loy, pource que la monnoie eſt prouenue de loy humaine, non de nature. Or ne fut pas aſſes, pource que lhome conuerſant auec les autres homes par certaine naturelle ſemblance quil ha a Dieu qui eſt excellent (combien que luy haie corrompue ladicte excellence) ha encores retenue certaine eſtincelle dicelle, queſt conuoitiſe dexceller, pluſieurz ſe ſont acheminez a ce faire; mais quottidienne experience nous monſtre au doy come nous hauons telle ſemblance corrompue en vſantz en partie follement, en partie meſchamment, & le premier exemple nous hauons du premier home noſtre auant pere, qui par appettit dexcellence ſe vollut eſgaller a Dieu, mais come il luy en print & a touz nous pour amour de luy nous hauons aſſes declaire, mais deſpuis encor nha pas ceſſee ceſte conuoytiſe, car deſpuis alors iuſques a preſent chaſcun en ha eſte attainct, mais non pas come ſappartient a ſapproucher par excellence du bien ſouuerain, mais peu ou preſques nulz nhont entendu nonſeullement quel eſtoit le ſouuerain bien, mais le plus bas, a cauſe que colloquons le bien

Iuſtice commutatiue.

en choſes vaines & friuoles; car les vns mettent lexcellence du bien en beaute corporelle, les autres en force, les autres en hardieſſe & buttins, pillages, rapines dicelle prouenantz, & pour a ce paruenir ne demande que guerres homicides, meurdres, bruſleures & eſpandement de ſang, & touttes autres cruelles meſchanſettez. Les autres le mettent en ieux, les autres en nobleſſe de ſang, aucuns en non rien ſcauoir, mais viure come beſtes du iour a lendemain. Autres auſſy ſont en queſte dhoneur, & nonſeullement veullent eſtre honorez en leur citez & payz, mais es eſtranges fort loin-tains de eux, voire apres leur mort perpetuellement, ce que ſappelle gloire. Et hont treuue plu-ſieurz marques & ſignes des dictz honeurz & excellences tant muetz que parlantz. Des muetz: deſcouuerture de teſte, agenoillementz deuant les petitz a vn genouil, deuant les grandtz a deux; baiſementz de mains & de piedz. Des marques parlantes, ſi ceſt a eccleſiaſtiques, au pape le ſouuerain Sanctiſſime, aux cardinaux Reuerendiſſimes, aux eueſques Reuerendtz, &c.; ſi ceſt aux ſeculierz, Sereniſſime, Inuictiſſime, Illuſtriſſime, &c., que ſont tiltres a Dieu ſeul appartenantz; douz ſont prouenuz maux infiniz, premierement guerres & touz maux que lon voit de guerre proceder, & idolatrie queſt encores pires, que ha iadis tempeſte par tout le monde excepte en la nation hebraique, & ce deſpuis le deluge iuſques longtemps apres la paſſion de Ieſus Chriſt, deſquelles idoles Belus fut le premier adore, come nous hauons

desia dict cy deuant, auquel se sont priz plusieurz royz & empereurz, qui se sont voulu faire adorer, come Alexandre le grandt, qui ayma mieux ressembler sans lestre, bastard dun dieu, que fils legitime dun roy, & acquerir blasme a sa mere pour vne sienne vaine gloire, se disant bastard, de quoy il ne mentoit pas, car il lestoit, mais non pas dun roy ni dun dieu, ains dun paillard de prebstre appelle Neptanabus, & ce nonobstant se portoit pour fils du dieu Hammon, & volut encor en son viuant estre deiffie. Herode aussy se voulant faire adorer come Dieu immortel ne seiourna gueres apres a se desmentir, monstrant sa mortalite par mort plus cruelle & villaine que la commune, come vous treuuerez en Iosephe. Ce firent dautres royz beaucoup, mais singulierement les empereurz, come vn Caius Caligula qui hauoit delibere exterminer la nation iudaique, pource que a lexemple des autres obeissantes a lempire Romain, ilz ne luy vouloient attribuer honeurz diuins. Domitien aussy fut si impudemment glorieux quil faisoit escrire a la queue de ses letres patentes: *Dominus & deus noster sic fieri voluit.*

Alexandre le grandt, & son outrecuidance.

Herodienne outrecuidance.

Caius Caligula & sa folle outrecuidance.

Domitien & son outrecuidance.

Maintenant cela nha pas lieu entre les Chrestiens, sinon au siege papal, duquel le possesseur se porte pour Dieu en terre, se faisant bayser les piedz, ce de quoy lon ne pourroit plus faire a Iesus Christ sil estoit sus terre, de quoy nous parlerons plus auant en vn autre passage; mais aduisons maintenant quelle est la fin & le but de toutes choses ! Si sappelle fin & but ce a quoy tout

besoignant pretendt, car ce seroit besoigner contre nature, besoigner sans pretendre a quelque fin, & doit estre la fin premiere en intention & derniere en execution, mais les operations humaines ne sont faictes pour vne fin si simple, ains pour plusieurz se rapportantes lune a lautre. Mais il en y ha vne souueraine a laquelle touttes choses se doiuent rapporter & la sarrester, quest Dieu, le commencement & la fin de touttes choses, qui sappelle le souuerain bien, pource que touttes choses desirent le bien, come dict Aristote au commencement de ses Ethiques. Mais peu de gentz se treuuent qui tendent a ce but, en partie par affection, en partie par ignorance; les actifz par affection, les contemplattifz par ignorance. Ie metz lexemple des actifz. Voyez vn marchandt qui bastit vne nauire, mais pourquoy? Pour nauiguer. Ce nest encores la fin. Pourquoy veut il nauiguer? Pour apporter de marchandise dautre pays au sien. Pourquoy la veut il porter? Pour se faire riche. Pourquoy se veut il faire riche?... La git la fin, non pas telle quelle deuroit estre, quest pour paruenir au souuerain bien quest Dieu, mais a dautres diuerses, selon lopinion ou affection dun chascun. Les vns le veullent estre pour achatter bonz & friantz morceaux, bonz vins delicatz affin den remplir leurz bedaines; les autres pour saccoustrer brasuement; les autres pour sacquerir damiz beaucop; les autres pour se venger de leurz ennemis; les autres pour acquerir grande domination, come nous hauons dict cy dessus;

Erreurz des actifz.

les autres (qui ſont les pires) ne hont viſer a autre fin ains au commencement meſme queſt richeſſe, queſt contre lordre de nature, come nous hauons cy deuant dict, car ilz nen vſent point ni pour eux ni pour leurz prochains, ains hont condemnee leur richeſſe a pryſon perpetuelle, queſt autant profitable come ſi elle eſtoit au plus profondt de la mer, & (bref) touz ceux cy viuent & meurent ſarreſtantz au bien le moindre de touz, ſans vouloir tirer plus outre au ſouuerain.

Touchant aux contemplattifz, qui eſtoient les philoſophes deſquelz la plus part meſpriſoit touttes richeſſes & honeurz pour ſenquerir de verite deuant la venue de Ieſus Chriſt, ilz hont cerchee la fin de touttes choſes quilz appelloient le bien ſouuerain, mais pource quilz ignoroient les principes ou commencementz, ilz le faiſoient auſſy des finz, & de ce ha eſte cauſe leur orgueil & ſuperbie, pource quilz nextimoient quil y euſt choſe quilz ne puſſent comprendre en leur entendement. Pourquoy (come dict lapoſtre) ilz extrauaguerent en leurz penſees, & ſe ſont contredict les vns es autres. Aucuns hont miſe la fin a laquelle lhome doit tendre, en playſir & volupte, pource quilz voioient nonſeullement les beſtes, mais les eſperitz ſenſuelz des homes naturellement enclins a cela, & ſe appelloient Epicuriens, de Epicurus, philoſophe qui colloquoit le ſouuerain bien en volupte. Mais il eſt aduenu a Epicurus come a Luther, qui contre la tyrannie papale de la liberte euangelique, que neſtoit pas telle que

Erreurz des contemplattifz.

Epicure & Luther.

beaucoup de desbordez qui ſe ſont nomez ſes diſciples hont interprete que ceſtoit vne liberte charnelle mais ſpirituelle. Auſſy par telle facon pluſieurz hont interprete Epicure autrement quil nentendit oncques, car il ne colloquoit pas volupte en boire & manger de viandes friandes, boire bon vin, iouer, dancer, chanter, yurøigner, paillarder & faire telz excez, come hont dict pluſieurz voulantz perſuader au peuple que ce leur eſtoit licite pource quilz eſtoient diſciples de Epicure & ſuyuoient ces enſeignements. Mais Ciceron, De finibus bonorum & malorum, reprent cela, diſant que Epicurus eſtoit vn ſobre home, qui nextimoit pas volupte viure friandement, mais ſans ſoucy; car il diſoit que manger friandtz morceaux, boire vins de meſme ne ſe pouuoit faire ſans ſoucy, pour appreſter leſdictes viandes, faire ſauſſes a force, vendenger pour boire des vins delicatz, paillarder, &c., ne ſe pouuoit faire ſans ſoucy, & y hauoit plus de deſplayſir que de playſir. Et pourtant ne mangeoit que des herbes que croiſſoient en ſon iardin; pourquoy le prouerbe couroit parttout que quant lon vouloit parler dun braſue iardin lon diſoit vn iardin epicurien; & ſans faute iextime ceſtuy cy plus ſapprocher de la relligion chreſtienne & hauoir eu plus de ſapience, & par ſapience de felicite, que touz les autres, ni encores que beaucoup de chreſtiens, car il enſuyuoit le commandement que Dieu hauoit faict a Adam. Des Cyniques nous hauons parle cy deuant. Les autres le conſti-

Cicero De finibus bonorum & malorum pour Epicure.

Cyniques.

tuoient en indoleance quilz nommoient apathie, qui diſoient auſſy que lon pouuoit diſputer de touttes choſes, mais non affermer choſe quelconcques vraye ou fauſſe, & ſappelloient ſceptiques. Les autres qui eſtoient les ſtoiques, diſoient vertu eſtre le ſouuerain bien, & ſe refleſchiſſoit en ſoymeſme, car elle eſtoit ſa fin & ſon loier, extimantz que poſſible neſtoit que la fin & nature de lhome ne fuſt dedans ſon eſperit meſme, que neſtoit que vertu, par laquelle icelluy eſperit eſt compoſe, forme & adrece, afin quil ne ſe gecte pas de haut en bas au gouffre des mouuementz troublez & deſordonnez; ceſte ha eſte lopinion des ſtoyques. Aucuns le colloquoient en honeurz & richeſſes. Ariſtote, prince des peripathetiques, ha monte plus haut, aſcauoir iuſques au ſiege de la penſee, & en ce quil ha extime en elle meilleur, aſcauoir en la contemplation des treſgrandes choſes, qui extime eſtre la fin & but des biens, combien quil adiouxte pour vn dependant & acceſſoire les biens du corps, & les forains que lon appelle les biens de fortune, pource quilz ne nous prouiennent pas de nature, mais par fortune ou induſtrie humaine, come or, argent, poſſeſſions & ſemblables, car il met ij ſortes de choſes au monde; les vnes il nomme φυσικαι, ceſt a dire naturelles, que prouiennent de nature par le naturel diſcours du ciel; les autres ſont poſitiues, deſquelles nous hauons par cy deuant parle, pource que les homes les hont inuentees & poſees apres les hauoir eſleues & choiſies comunables,

Stoiques.

Ariſtote.

come ſont or, argent & touttes choſes ciuiles ou citoiennes, pource que Dieu ha donne a lhome puiſſance de vſer & diſpoſer des choſes terriennes a ſa voulente, & pourquoy les Grecz lhont nomme μικροκοσμος, ceſt a dire petit monde, quant & ce petitte nature pource quil eſt le ſinge de nature, ſeſſaiant a imiter tout ce quil luy voit faire, combien quil ne la puiſſe en tout attaindre, mais il la ſuit au moins vne partie. Le dict Ariſtote en ſon premier liure des Ethiques a Nicomachus en parle a mon aduis chreſtiennement, car il dict la que le ſouuerain bien eſt tel quil eſt indicible. Ces ij bendes des peripathetiques & ſtoiques ſont venues des diſputes de Socrates en eſcrit reduittes par Platon ſon diſciple. Et ne ſcait encor Platon que ſe dire pour conſtituer lhumaine felicite, car en daucuns lieux il tient vertus & doctrine pour le ſouuerain bien, en lautre que ceſt la contemplation du ſouuerain bien queſt Dieu. En lautre voulant voler plus haut, il dict que ceſt lamour de Dieu & limitation dicelluy, laquelle opinion approuche mieux de la verite. En ſon Philebus il dict le ſouuerain bien conſiſter en la meſlange de ſapience & de volupte & plaiſir, mais il ne veut pas admettre que ce ſoit en la ſeulle ſapiènce, ni en la ſeulle volupte, pource que les iij conditions du ſouuerain bien ne ſont en lune ni en lautre. Que ſont: la premiere quil eſt parfaict entierement, la ſegonde quil eſt pour ce parfaict que rien ne luy manque; la iij^me quil eſt ſouffiſant, pource que plus rien ne faut a qui le peut comprendre

μικροκοσμος petit monde, l'home.

L'home ſinge de nature

prendre; iiij[ment] il eſt deſirable pource que en luy & de luy eſt tout ce que ſe peut deſirer, dou vient quil eſt ſouffiſant pource quil eſt parfaict, & eſt deſirable pource quil eſt ſouffiſant. Donc pource quil ſouffit a ſoy meſme il ſouffit a autruy. Et pourtant le ſouuerain bien de lame eſt lentiere acquiſition de lumiere diuine, laquelle deſcendt premierement en la penſee, & apres en la voulente. En la penſee eſt verite, en la voulente ioye & lieſſe. Si me ſemble Platon hauoir mieux attainct le blanc que tous les autres philoſophes, pourquoy non ſans cauſe S. Auguſtin la appelle Platon le diuin. Touttes les autres opinions des ſectes philoſophiques ſe ſont diſſipees & anneanties lune lautre par diſſention ciuile ou citoienne, par leurz propres armes ſans que perſone autre que eux meſmes ſen ſoit meſlee, & en eſt le proces touſiours encor pendu au croc ſans arreſt, a cauſe que ceſt plus ayſe de beaucoup confuter le faux que auancer le vray. Mais ceſt vn grandt cas quil ſemble que tous conſtituent le ſouuerain bien nous eſtantz encor en ce monde, & que lhome ſoit a ſoymeſme ſouffiſant. Mais ie leur vays drecer vn argument au contraire par vne maxime que de touz eſt receue & aduouee, queſt: Propter quod quid tale eſt maius eſt quam illud tale, ceſt a dire, Ce pourquoy vne choſe eſt telle eſt plus grandt & vaut mieux que celle choſe telle, ſus cecy ie dis or, argent, terres, poſſeſſions, ſeigneuries, rentes, beſtes, &c., & ſont eſte de Dieu creees pour lhome, ce que ie croy quilz ne

L.

me nieront pas, ſi elles ſont donc faictes pour lhome, ſenſuit que lhome vaut mieux quelles, & eſt par deſſus elles, non elles ſus lhome, mais outre ce yl faut auſſy confeſſer que Dieu ha faict lhome, mais pour qui ? Pour ſoymeſme. Et pourtant eſt Dieu plus grandt que lhome, ce que ie ne ſcai perſone que nie. Pourquoy lhome qui eſt cree animal rayſonnable doit bien par ſa rayſon comprendre que puis quil eſt par ſus creatures, & que ainſy quil eſt ſus elles Dieu eſt ſus luy, & eſt ſa fin & ſon but pourquoy eſt en luy le comble & perfection de ſa felicite, dont ſenſuit quil ne doit eſtre aſſouui daucune creature a cauſe que elle eſt ſoutz luy, & moins que luy parfaicte ; pourquoy ſil veut perfection y faut quil cerche vers Dieu & non autre qui eſt le ſouuerain bien, ce quil pourra bien cercher en terre, mais treuuer il ne le pourra illec, mais au ciel tant ſeullement, ou il ne peut entrer veſtu & enueloppe de ce corps terreſtre, ains ni peut on entrer ſi non nud. Car il eſt notoire que ſus terre ne ſe peuuent treuuer bien qui haie en ſoy les conditions telles que hauons dictes eſtre vn ſouuerain bien, mais a ce cercher nous deſtourne la conuoytiſe charnelle que hauons de Adam, laquelle nous ne pouuons de nous deſtourner par noz forces, ains nous faut pour ce demander Dieu en aide come noſtre pere luy criant : Abba pater, haies pitie de nous, car nous ne ſommes ſeullement pecheurz, mais le peche meſme, & nhauons autre iuſtice fors la miſericorde de Dieu. Car aduiſons ſi le plus iuſte du

monde ha iamays chemine en la ſimplicite de Adam, de non ſe ſoucier, de manger & boire de ce que la terre produit ſans labeur ni ſoucy de lhome? Sil meſpriſe tout veſtement? Lon pourroit alleguer Diogenes, mais il ne faiſoit pas cela en ſimplicite, mais pour vaine gloire, come bien Platon luy reproucha en vn bancquet auquel le dict Platon lhauoit conuoie auec des autres philoſophes, & ſelon ſa couſtume quil eſtoit ciuile & gentil hauoit colloque au ſiege dun chaſcun de eux vn couſſin pour aſſiette plus ayſee, mais Diogenes meſpriſant & ſe mocquant de cela mit ſon couſſin ſoutz ſes piedz, & le foulloit diſant: Ie foulle la bombance de Platon. Et Platon luy reſpondit: Ceſt mon, mais tu foulles ma bobance auec autre bobance. Et fut encor meſchant en ſa ieuneſſe, car il fourgea fauſſe monnoie; regardez que en dict Laertius. Car ſi voulons vſer de la ſimplicite par Dieu a Adam commandee, ni nature, ni couſtume ne le nous endureront pas; nouz corps ſont deuenus ſi freſles & debiles que ne pourrions endurer le froit yuernal ſans mourir, ce que commenca deſia en Adam & Eue, car vous voiez que le Geneſe dict que Dieu leur fit des pelliſſons. Et quant bien nature le nous permettroit, couſtume ſil oppoſera, come nous hauons cy deuant dict, parlantz des philoſophes cyniques. Si nous ne voulons manger ni boire ſi non de ce que nature nous produira ſans noſtre labeur, nature nen produit

Contention entre Platon & Diogenes.

Couſtume autre nature.

plus souffisamment pour les homes & les bestes, & quant bien elle le permettroit, coustume ne se y soutzscriroit pas, que selon les philosophes, est vne autre nature, car nos predecesseurz, de la semence desquelz nous sommes produitz des le commencement hont mignardement vescu, & pour ce nhont pas eue semence generatiue si forte & robuste, que delle soient peu prouenir corpz asses puissantz de viure sans delices. Regardons les bestes & prenons sus elles exemple; prenons en vne forest vn escuyreul, vn lieure, vn connil & dautres bestes que nous appriuoisons les nourrissantz de viande humaine, & retournons apres a les nourrir de la leur primeraine, luy couppantz la nostre, ilz ne y scauront viure.

Si voulons viure come Adam, il ne nous faudra rien hauoir de propre, mais viure sus le commun. Mais en quelle partie du monde iras tu ou les choses soient tellement communes quil soit permis en prendre sans les demander? Voire que lon donne a tout demandant, si non que ce soit en Vtopie. Si tu vais aux terres neufues ou lon dict que tout est commun, ilz nadmettent point destrangerz quilz ne mangent si les autres ne sont les plus fortz; voire, de tant sen faut quilz viuent en commun, que non contentz des viures de leurz voysins, ilz mangent les corpz les vns des autres; sil se treuue vn home qui veuille accommuner tout son bien, lon en treuuera mille qui seront dopinion a luy contraire & prendront asses du sien, mais il nen y haura pas vn qui donne a luy

ni a autre le ſien. Il neſt plus queſtion de parler du droiɛ̃t de nature, car celluy des gentz & des citez luy hont oſte ſon crediɛ̃t & quant bien ainſy ſeroit que tu ne veſquiſſes que de laer, marchiſſes tout nud, &c., tu ne le ſcauroies faire ſimplement & impuneement. Premierement tu ſeras tenu pour vn fol, ce que tu ſeras auſſy & te courront apres les petitz enfantz, te picquantz les feſſes; les grandtz prendront leur paſſetemps a te donner du fouet; tu ſeras picque des mouches & autres menues beſtes, deuore des groſſes, ſi elles te rencontrent, car la puiſſance que Dieu hauoit donnee a lhome ſus les beſtes eſt faillie; finallement les autres homes te feront come ilz font a ceux des terres neufues, car ilz te reduiront en ſeruitude & par auenture dune galee, diſantz, De quoy ſert ce maraut qui veut viure ſans trauailler? Et a bon droiɛ̃t car Dieu ha commande a touz enfantz de Adam de trauailler, ſus paine de mourir de faim. Il en y ha bien encores aucune maniere de gentz qui font profeſſion de non vouloir rien hauoir du propre, mais que tout ſoit en comun, come en la relligion papale les piedz deſchaux & aucuns dentre nous, qui hauons faiɛ̃t la figue au pape (a cauſe de quoy Rabelays nous ha donne le nom de papefigues) que ſont les anabaptiſtes, que touz deux nhont point de pournom poſſeſſif en ſingulier, diſantz le mien, le tien, &c., mais le noſtre, le voſtre. Ilz ne diront pas mon mantel, mon biſſac, &c., mais noſtre mantel, noſtre biſſac, & ſemblable & deſcendront bien iuſques a

Droiɛ̃t de nature affoybli par celluy des gentz & des citez.

Piedz deſchaux & anabaptiſtes tout vn.

cela quilz diront noſtre bourſe en nombre plurier; mais quant viendra a parler de ce queſt dedans, ilz retourneront au ſingulier & ne diront pas noſtre argent, mais mon argent. Nouz compapefigues que nous appellons anabaptiſtes faignent bien auſſy vouloir que tout ſoit en commun, mais ſilz ſe treuuent les plus fortz, ilz exercent bien ceſte charite actiuement, mais non pas paſſiuement. Auſſy bien font ce, les paouures mendiantz de la relligion de Mahomet, qui font profeſſion de paouurette, telle que le ſeigneur de Monego qui dict : Yo ſon el ſegnor de Monego, chi non ha roba ſe non la roba. Auſſy ceux cy ne veullent rien hauoir de propre, car ilz ſe contentent de lautruy, prenans lauſmone plus toſt que la demandantz. Ainſy font bien nouz anabaptiſtes, car ilz veullent que lhauoir dautruy leur ſoit commun, mais non pas pour la pareille. De quoy lexemple nous monſtra bien le roy de Munſter en Weſtphale come treuuerez en Sledan. Auſſy en ſon lieu nous monſtrerons la bone charite de telles gentz par lexemple de ij freres de S. Gal, appelles les Schuckers deſquelz lun couppa la teſte a lautre. Mais dou prouient cela ſinon de ce quilz ne ſe veullent pas appeller enfantz de Adam le pecheur, mais de Adam le iuſte, ni heritierz de ſon peche & conſequemment de ſa paine, mais de ſa iuſtice & conſequemment du loyer que par ſa iuſtice il hauoit merite. Et errent grandement ces paouures folz, car penſantz tirer lun des piedz hors du bourbier, ilz les y plongent

Noſtre bourſe & mon argent.

Mendiantz telz que le ſeigneur de Monego & les paouures de Arabie.

Exemples de la charite anabaptiſtique, par l'hiſtoire de Munſter & de S. Gal.

touz deux, voire tout le corps iusques au menthon. Car il ne faut pas que nous abusions a penser pouuoir viure sans peche, & quant nous voulons afranchir des pechez venielz nous tumberons aux mortelz, voire aux crimes dignes de mort & spirituelle & temporelle. Car les loix & statutz faictz pour refraindre peche sont peche elles mesmes. Ce que Platon ha dict en son liure des loix ainsy: Nul ha introduistes les loix, mais beaucoup de diuerz caz & euenementz les hont fourgees, & le commun prouerbe entre les Latins est: Quia omnes bonæ leges a malis moribus ortæ sunt. Touttes bonnes loix sont prouenues de mauuayses meurz. Et pourtant sont faictes en duplicite rompantes la simplicite commandee a Adam, laquelle sil eust gardee ni luy ni nous sa posterite neussions eu besoin dautres loix, veu que nous fussions este loy a nous mesmes, mais ceste duplicite est le peche de la science de bien & de mal, pourquoy faut dire que Dieu nous ha faict comme vn bon medecin, *Comparayson.* qui haiant a gouuerner quelcun sien ami bien sain auquel pour en ce lentretenir le medecin luy deffendt telles & telles viandes, luy annoncant que sil en vse il tumbera en maladie de laquelle il mourra ou languira longuement pour le moins. Car ce sera de celles que lon appelle chroniques, que sont gouttes, epilepsie ou haut mal & ladrerie. Le medecin luy dira: Si tu ne gardes diette tu tumberas en ladrerie, lautre ne luy voudra pas croire, mais perseuerera en ses excez qui tesmoigneront pour le medecin, car ilz luy engendreront

la maladie auant noncee que ſera forte & aſpre, pourquoy criera alarme & au medecin : Ayde, ayde ! luy demandant pardon & le priant quil regarde plus toſt a lancienne amitie que a ſa faute. Le medecin luy reſpondra : Par tes excez tu es tumbe en vne maladie non ſeullement aſpre, mais incurable, de laquelle ie ne prometz pas te guerir, mais de talleger la douleur & garder quelle ne tauancera pas tes iourz ; mais ie ne pourray cela faire ſinon auec remedes qui ne te ſeront pas ſi playſantz come eſtoient les excez qui thont cauſee la maladie, car il faudra que ie te donne medecines que ne ſeront ſeullement faſcheuſes, mais dangereuſes, car elles tueroient vn ſain, ou pour le moins le rendroient malade, mais elles ſont profitables a ta maladie, car la regle de medecine eſt que a extreme maladie faut extreme medecine. Cecy luy dira le medecin, & dira vray ; car, par la confeſſion de touz medecins, il ni ha medecine que ne ſoit venimeuſe, ou plus ou moins, ſi en medecine & poyſon ſont appellees en grec dun meſme vocable Φαρμακον, & nen y ha point de ſi benedicte (come ilz appellent) que ne porte dommage au corps, mais mieux vaut encores oſter du corps quelque peu des bonnes humeurz quant & les mauuayſes, que pour icelles eſpargner laiſſer perir tout le corps, chaſſant poyſon par poyſon, car a vn qui eſt empoyſonne lon donne theriaque pour medecine, queſt vne compoſition ou entre de la chair de la plus venimeuſe beſte du monde, que Latins appellent vipere.

Φαρμακον, poyſon & medecine.

Au temps

Au temps preſent au pays ou plus en y ha, queſt la Pouille, elle eſt appellee tharantola. A vn ladre qui eſt entache de maladie incurable, lon donnera, non pas pour le guerir, mais pour le garder dempirer, que medecins appellent pallier, a manger des ſerpentz, & pour ſa boyſſon du vin ou vn ſerpent ſera mort, ce que ſeroit poyſon a vn ſain. Auſſy ſi noſtre premier pere euſt gardee la diette que Dieu luy hauoit ordonnee il ne fuſt pas tumbe en la ladrerie de peche ni nous y aſſubiecti nous ſes enfantz, nous layſſant ce bel ioyeau pour heritage. Et pourtant nhaurions beſoin de medecine, que neſt pas encor pour nous guerir, mais pour nous garder que noſtre maladie nempire. Que ſont les artz & ſciences humaines, les doctrines de philoſophie, touttes loix & ſtatutz appartenantz tant aux homes en general, come a vne chaſcune cite & pais, que lon appelle le droict des gentz & le droict ciuil ou citoien, car obſeruantz la loy diuine chaſcun fuſt eſte loy a ſoymeſme, mais (puiſquainſy eſt que en pouuons retourner en ſante) y nous faut par medecines garder que la maladie nempire, iacoit ce quelles ſoient venimeuſes, que ſont loix ſus loix que neſpuyſons pas de ſapience, car ſapience ne traicte fors des choſes que ne peuuent autrement eſtre; mais dopinion & prudence que recoiuent touz contingentz ou euenementz, car ainſy que les opinions des homes changent de iour en iour, auſſy ſont les loix delles engendrees & rayſon. Il faut quelles ſoient menees ou trainees de la volente dune mul-

Vipere ſoit Tarantula.

titude ou de luniuers, ou dune partie dicelluy, & ne se faict iamay loy de laquelle chascun se contente; & par succession de temps, de multitude de loix, souruient multitude daffaires, pourquoy faut de rechef multiplier en sorte que la multiplication engendre confusion, telle que les facteurz & gouuerneurz mesmes dicelles ne sceuuent ou ilz en sont; & ce nonobstant sans les loix les homes ne scauroient viure en humaine compaignie, car encores ne le peuuent ilz pas auec elles, que ha este cause que beaucop de paiz ne se sont voulu regler par loix escrittes en papier, mais grauees es cueurz des homes que le peuple tenoit pour gentz de bien, come iadis faisoient les Lacedemonoiz, lesquelz nous ensuyuons en nostre pays des Ligues, ce que tout prouient de peche que hauons par heritage.

Mais nous hauons asses deuise de peche & nhauons encores diffini que cestoit que de peche, ce que ha este faict par methode ou dreciere nomee analytique cest a dire resolutiue, que se faict en demonstrant plus tost le tout par ses parties que les parties par le tout. Declairons donc le tout par diffinition ou limitation.

Diffinition de peche selon S. Augustin.

S. Augustin au liure de la doctrine chrestienne diffinit ainsy peche: Peccatum est frui vtendis & vti fruendis. Peche est iouir de lusable & vser du iouyssable, laquelle sentence nous hauons inseree en noz menues pensees, mais nous y hauons adiouxtee lexposition par sourcroie come verrez.

Auguſtin :

Qu'eſt ce peche? de choſe vſable
Iouir, vſer de iouyſſable.

L'expoſition par fourcroie :

Plus que la cauſe aymer l'effaict
Qui pour elle donne nous eſt.

Car Dieu hauoit cree lhome (come nous hauons ſouuent dict) maiſtre de touttes les creatures terreſtres, mais non pas afin quil ſarreſtaſt en icelles pour en iouir, & ſeſiouir en icelles oubliant le createur, ains en vſant pour ſa neceſſite, mais a la reſte neuſt autre eſiouyſſance que en luy. Et pource quil luy aſſubiectiſſoit touttes autres creatures, vouloit que luy fuſt auſſy a luy ſubiect, queſtoit quil deuoit recognoiſtre & aymer celluy qui eſtoit cauſe de tel effaict plus que leſfaict meſme, par la regle dialecticale par nous cy deuant alleguee. Ce pourquoy la choſe eſt telle, &c. Faire doncques cela eſt preferer leſfaict a la cauſe; ce que mha faict dire : Plus que la cauſe aymer leſfaict, &c. Il y ha pluſieurz autres diffinitions, car ceſte icy eſt plus toſt deſcrittion que diffinition, combien quelle demonſtre auſſy bien laffaire que diffinition, quil ha faicte luy meſme au liure de franc arbitre diſant : Peche eſt vn deſtournement du bien incommutable en vne conuerſion indeue au bien commutable, ce que ſe rapporte a la deſcrittion, car il ni ha bien incommutable que Dieu. Et ſe deſtourner de luy pour ſe tourner aux creatures eſt ſe deſtourner du bien incommutable au commutable, queſt preferer leſ-

faict a la cause. Plusieurz autres hont diffini peche, mais il me semble quil souffise de laugustinienne, car ie nen treuue point de plus naifue.

Sus ce poinct de peche faut respondre a la question que plusieurz par trop curieux & audacieux murmure drecent contre Dieu disantz : Pourquoy est ce que Dieu ne garda lhomme de pecher, veu quil leust bien faict sil eust voulu ? & dient argumentantz ainsy : Dieu nest seullement tout puissant, mais tout scauant. Si ainsy est, deuant que creer lhome il scauoit bien quil pecheroit. Or est sa science infallible. Il nestoit doncques possible a lhome se garder de pecher car ce fust este tromper Dieu. Item, nul est oblige a limpossible. Celluy donc ne merite punition qui ne faict ce que ne luy est possible de faire, ni se garder de ce que ne luy est possible se garder ; pourquoy deura donc estre puni celluy qui ha faict ce de quoy il ne se pouuoit garder, veu que la science de Dieu infallible lhauoit auant veu ? Si ne se contenteront pas encor telles gentz, si on leur respondt que Dieu hauoit donne a lhome franc arbitre pour ce faire ou sen desporter, car leur replique sera quilz nieront quil ne le luy hauoit pas donne, car si ainsy fust este, il eust peu tromper Dieu, se gardant de peche. Hauront encor vn autre argument disantz : Pourquoy le luy hauoit il donne sil scauoit quil luy fust dommageable ? A cecy respondre est fort difficile & sen est treuue mout estonne S. Augustin mesme, qui en ha de-

uiſe en ſon traicte dialogual de franc arbitre & en daultres lieux, mais la principallement, car il y introduit vn Enodius diſputant auec luy, & luy demandant au ij[e] chapitre de ſon premier liure ſolution ſus ce argument : Si ainſy eſt que Dieu qui nous ha creez & nous guide eſt ſouueraine bonte, dou vient que nous faiſons mal ? Auguſtin ſe treuua mout eſtonne de ceſte queſtion, & dict que ce le fit en ſa ieuneſſe tumber en lerreur des Manichiens, queſtoit que pource quilz voioient iournellement habiter bien & mal enſemble peſle meſle, & ce nonobſtant non voulantz admettre que Dieu fuſt autheur de mal, come auſſy il neſt, ne pouuoient entendre quil ni euſt ij principes ou commencementz, lun de bien & lautre de mal. Le commencement du bien ilz attribuoient a Dieu, celluy du mal au dyable. Et pourtant (ſelon eux) Dieu & le dyable eſtoient coeternelz. Pourquoy deuant que reſpondre a ceſte queſtion par Enodius a luy eſmeue, il faict priere a Dieu quil luy donne eſperit de ce faire. Apres quoy il dict a Enodius, que ſil veut paruenir a lintelligence de cela, il luy faudra croire au conſeil de Eſaie, qui dict en ſon vij[me] chapitre : Si vous ne croiez vous nentendrez pas. Mais deuant que poucer plus auant la ſentence de Eſaie & de Auguſtin, ie dirai auſſy la mienne, queſt que foy doit proceder rayſon en toutte ſorte de demonſtrations, & non ſeullement par autorite mais par rayſon, & non ſeullement en theologie mais en touttes artz & ſciences, deſquelles ſi voulez diſputer, y vous faudra fonder voſtre argument

Aug. : De libero arbitrio.

Eſaie vij[me].

ſus vn faict ſi euident quil eſt impoſſible le nier, pource que par euidence il eſt cogneu, aduoue & receu que dialecticiens appellent maximes ou lieux communs, come a qui ne voudra croire que le feu ne ſoit chaut, lon ne le luy ſcauroit mieux preuuer que le fourrant dedans. Celluy qui voudra faire a croire a celluy qui recoit du fouet quil ne ſent point de douleur ne faudra fors luy en donner autant pour le confuter. Si donc touttes artz hont ainſy leurz maximes ou lieux communs, il eſt bien rayſonnable que la maiſtreſſe dicelles, queſt theologie, les haie auſſy, de laquelle la maxime eſt que Dieu eſt tout puiſſant, tout ſcauant, & tout bon; laquelle eſt non ſeullement grauee aux cueurz des chreſtiens, mais de touz humains de quelle relligion quilz ſoient. Sil eſt donc tout bon il eſt impoſſible quil haie faict choſe que ſoit de ſoy mauuayſe & principallement en la perſone de lhome quil ha faict a ſon image. Si dict Auguſtin a Enodius que ſil croit cela il le menera au chemin par lequel il ſeſtoit eſchappe des Manichiens, & que pour a ce paruenir luy faudra croire tout ce queſt deſſus dict, quant bien il ne pourroit comprendre la cauſe. Pourquoy ſans impiete ne ſe peut nier que Dieu ne ſoit tout puiſſant & entierement immuable, auſſy quil ne ſoit le createur de touttes choſes & de tout bien, duquel il eſt auſſy le ſouuerain gouuerneur & tres iuſte, & ha tout cree ſans matiere ni aide aucune, veu que luymeſme eſt a ce ſouffiſant, dou vient quil ha tout cree de rien, & com-

bien quil nhaie rien cree de ſoy, ſi ha il de ſoy engendre ſon fils a luy eſgal, ſa vertu, ſa ſapience, ſi nous voulons parler de luy plainement, par lequel il ha faict toutte ſon œuure de rien. Ce que cognoiſſant Enodius il comprendra clerement & ayſeement la reſte.

Cecy raconte S. Auguſtin a Enodius au paſſage deſſus dict; & apres quil ha eu raconte aux autres chapitres du dict premier liure que ceſt que de mal faire, que ſeroit trop prolixe a raconter & non ſeruant a noſtre propos, ſi ne donne la reſolution de cela iuſques au premier chapitre du ſegondt liure, diſant que Dieu ne donna pas au premier home ni donne encor a nous ſa poſterite le franc arbitre pour en mal vſer en pechant, ce que ſe preuue par lexperience que en voions iournellement quil ha faicte, & faict de ceux qui en vſent en mal, & la remuneration quil faict a ceux qui en vſent en bien, en quoy il nous monſtre que ſommes ſiens; car il ne feroit pas iuſtement ſil nous donnoit franchiſe de voulente pour mal viure, mais il ne la nous donne ſinon pour en bien vſer. Si nous en abuſons ce neſt pas ſa coulpe mais la noſtre, car ſi ne lhauions nous naurions pas plus de liberte que les beſtes, mais lon dira encor: Sil ſcauoit que nous pecherions & ſerions pour ce condemnez a mort eternelle, pourquoy ne nous gardat il. Reſponce: Il ne ha compoſe les homes ni autre creature ſoutz celeſte afin quilz fuſſent a luy eſgaux, ceſt aſcauoir immuables & eternelz, mais ſubiectz a mutation, ni aptes a lendurer, car

ce fut efte contre lordre pofe par fa fapience que ha eftablie toutte chofe terrienne fubiecte a mutation. Quant il crea lhome il luy do͂nna bien le pouuoir de fe garder de corruption, mais non de mutation, & eft de cela come du franc arbitre par lequel il hauoit puiffance de pecher & de non pecher, mais (come dict S. Bernard) lhome hauoit le franc arbitre par lequel il pouuoit pecher & pouuoit non pecher, mais pource quil efleut plus toft pecher que non pecher, il eft tumbe de pouuoir pecher & pouuoir non pecher en non pouuoir non pecher. Ainfy eft de mutation, & de cecy la demonftration fe peut faire, non feullement par lautorite de la S. Efcritture, mais par rayfons encor amenees par les philofophes gentilz, car le prince diceux, Ariftote, au ij[e] liure de fes Ethiques, dict que vertu eft vn moien entre ij vices, lun prouenant dexces lautre de deffaut, come (par exemple) liberallite eft vne vertu prouenante entre prodigallite & auarice. Lun eft dexces confiftant eflargir le bien la ou neft befoin, lautre de le ferrer & efpargner ou befoin eft de le diftribuer. Liberallite eft au mylieu que diftribue & ferre felon le befoin quelle voit, & ha lhome le franc arbitre pour choifir lequel quil veut. Tout cecy ne prouient pas de Dieu, mais par certaines confequences produittes par nature, come nous dirons que ne peut produire bien fans mal. En lhome eft lelection ou de lun ou de lautre ; de quoy plufieurz hont deuife, & deuant touz le philofophe fubtil Chry-

til Chryſippus allegue par Aule Gellius en ſon vj^{me} liure, chap. ij, des Nuictz Athenoiſes, & en faict ij chapitres apres le dict Chryſſippus eſcriuant de Prouidence, quil appelle περι προνοιας, diſant ainſy: *Aule Gellius.* *Chryſipus de prouidentia.*

Il neſt rien plus ſot que ceux qui cuident que les biens euſſent peu eſtre, ſi les maux ne fuſſent, car a cauſe que les maux ſont aux biens contraires il eſt neceſſaire que tous deux ſoient oppoſites lun a lautre, & conſiſtent preſques par appuy lun a lautre, mais touttesfois contraire, en ſorte que nul contraire peut eſtre ſans ſon autre contraire, car come cognoiſtroit on iuſtice ſi tort neſtoit? ou quelle autre choſe eſt iniuſtice que priuation de iuſtice? Come entendra on force ſans entendre timidite, continence ſans incontinence, verite ſans menconge, bien ſans mal, & ſemblables? Car Platon dict que volupte & doleur decoulent lun de lautre teſte contre teſte, ſi que ſi tu oſtes lun, tu oſteras touz deux.

Ce meſme Chryſippus en ce meſme liure drece vne telle queſtion queſt: Si la nature meſme des choſes ou la Prouidence que ha faict laſſemblement de ce monde & lhumain lignage, ha auſſy bien faict les maladies & debilitez des corpz, deſquelles les homes ſont perſecutez? Si dict que ce ne fut pas lintention principalle de nature de faire les homes ſubiectz a maladie; car ce ne fuſt pas eſte honorable a lautheur dicelle & pere de touttes bonnes choſes, mais engendrant des choſes beaucoup & fort grandes & les conſtituant vtiles

& profitables, plufieurz chofes mauuayfes & pernicieufes prouindrent quant & elles, & les fuiuirent & fe ioignirent a elles, ce que nha pas efte faict par nature, mais par certaines confequences naturelles quil appelle en fon lenguage grec κατα παρακολουθησιν, lequel vocable Gellius nha fceu le interpreter en latin, donc de tant plus malayfeement ce fe pourroit faire en gauloys, finon que a mon aduis y fe pourroit nomer plus briefuement fourcroie, come vne chofe fourcroiante a lautre non pas auec fa production de nature, mais apres; fi dict Chryfipus pour exempliffier cela: Quant nature forma le corps humain, la rayfon plus fubtile & lutilite de louurage requeroit que la tefte fuft compofee & garnie de petitz menuz oz fubtilz & deliez, mais de cefte grande vtilite fouruint exterieurement vne certaine incommodite, que fut que la tefte demeura mal forte pour refifter aux coupz, tant petitz foient ilz. Et pourtant faut conclurre que les maladies facquierent quant & la falut. Dou aduient que cependant que vertu fengendre aux homes par le confeil de nature, les vices quant & cela fourcroient par affinite contraire. Cecy dict Chryfipus des confequences du mal au bien.

Apres il parle de ce que les Grecz appellent πεπρωμενην ou εἱμαρμενην, Latins fatum. Nous le pouuons nommer en commun lenguage deftinee, theologallement pouruoiance de Dieu, quil diffinit ainfy: Deftinee eft vne certaine & ineuitable ordonnance, fuitte & conliayfon des chofes fe

Diffinition de deftinee.

roullante & tournante de ſoymeſme & ſenueloppante par ordres eternelz, de conſequence deſquelz elle eſt adiancee & a eux ioincte, mais que pource ne faut excuſer le meſchant pour lexempter de punition pour ſes meffaictz par la vigueur de ceſte diffinition diſant: Si touttes choſes en tout & par tout ſe meuuent de deſtinee ou de prouidence diuine, & que les reuolutions dicelles ne ſe puiſſent euiter ni outrepaſſer, les pechez par les homes commiz ne doiuent point eſtre attribuez ni imputez a leurz voulentez mais a la neceſſite de deſtinee prouenante queſt dame & maiſtreſſe de touttes choſes. Et pourtant hont malfaict les faiſeurz des loix dordonner que les malfaicteurz fuſſent puniz, veu quilz hont eſte contrainctz a ce faire.

Sus cecy Chryſipus reſpondt par beaucoup de parolles ſubtillement & aguement; mays voycy en bref la ſentence.

Combien que ainſy ſoit (dict il) que par certaine rayſon principalle & neceſſaire touttes choſes ſoient annexees & aſtrainctes tellement a la deſtinee, ce nonobſtant nouz eſperitz & penſees ne ſont aſtrainctz a la deſtinee plus auant que leur propriete & qualite napporte. Car ſilz ſont des leur commencement par nature bien formez & composez ils treſpaſſeront & ſourmonteront celle impetuoſite de deſtinee que prouient exterieurement ayſeement, mais ſi noz dictz eſperitz ſont lourdtz, rudes & malbaſtiz, & ſans aide de bones artz & ſciences, certes en tel euenement, quant ilz ne ſeroient par deſtinee contrainctz, ains tant ſeulle-

ment vn peu preſſez, voire quant la deſtinee ne ſen meſleroit par leur meſme & propre legerte de voulente, ilz courroient & ſe rueroient en la foſſe de continuelz vices & erreurz, ce que ne ſe faict pas ſans rayſon de telle naturelle & neceſſaire conſequence des choſes, que ſappelle deſtinee, car la regle generalle de la dicte conſequence & deſtinee eſt que les gentz de malin eſperit ne ſoient ſans erreurz & pechez, come vne boule, dict il. Si tu treuues vne boule qui ne ſe meuue & tu luy donnes le moindre coup de pied du monde, incontinent elle ſe roullera non pas tant pour le coup que tu luy hauras donne, que pource que de ſa nature elle eſt ſubiecte a mouuement. Ainſy aduient de lordre, rayſon & neceſſite de la deſtinee, car elle eſmeut generallement nonſeullement les commencementz des cauſes, mais la voulente propre & complexion dun chaſcun indiuis, gouuerne & modere ſes actions; concluant par cecy que les malfaicteurz ne doiuent eſtre admiz en leur excuſe ſus la deſtinee tellement quilz demeurent pour ce impuniz.

Gaſpar Contarenus.

Vertu debile deuient vice.

Gaſpar Contarenus auſſy en ſa premiere philoſophie dict que vice neſt que diminution de vertu; car quant la vertu peu a peu ſe diminue en ſorte quelle vient en extreme foybleſſe, cela ſe conuertit en vne contrariete, come (par exemple) quant le liberal peu a peu ceſſe de vſer de liberalite, en ſorte quil ne donne plus rien: telle retraincte ſe peut nomer auarice; & ainſy des ſemblables.

Mais entre touz les autheurz que ihay leuz par-

lantz de ceſte matiere nen ha point apres S. Auguſtin qui en parle mieux a mon iugement que maiſtre Alain Charrettier en ſon exil, ou il faict vn dialogue entre ſon entendement & ſon eſperance, quil introduit diſputantz de pluſieurz choſes, & entre les autres, Entendement dict a Eſperance: Si la voulente de Dieu eſt inuariable & que eternellement il haie voulu & ſceu touttes choſes, pour neant ſont orayſonz & prieres. Lors Eſperance luy reſpondt: Tu quiers choſe que nul ne peut treuuer, & veux eſtre accertené de ce que Dieu ha laiſſé doutteux. Pluſieurz docteurz hont aguiſez leurz entendementz pour accorder la predeſtination de Dieu auec le franc arbitre de lhome, mais ilz hont nage par deſſus ſans treuuer le fondtz, & vole a lentour tant quilz nhont veu ou repoſer leurz engins entrelaſſez. Les reſponces en ceſte matiere arguent contre le reſpondant, & les arguments retournent contre celluy qui argue. Tu veux dire en arguant que Dieu ſcait touttes choſes deuant quelles aduiennent, & puis que ſa ſcience eſt certaine & inuariable, ce quil ſcait de neceſſite ſera. Senſuit donc que par noz prieres & orayſonz il ne ſe peut muer ni changer. Or retournons largument contre ſoymeſme, & diſons ainſy: Si Dieu ne peut changer leſtat des choſes aduenir il eſt quant & ce non puiſſant, & ſil nha pouuoir es choſes quil ſcait eſtre futures il faut dire quil ſcait plus quil ne doit, ce queſt vn erreur manifeſte, ſi tu ne confeſſes quil ne ſcait rien de ce queſt aduenir. Mais que vaut multiplier argumentz en ceſte matiere arre-

Alain Charrettier.

ſtee? Certes quelques argumentz que facent les homes a la verite il ha puiſſance infinie ſus touttes choſes & ſus toutte inuariable ſcience. Et neantmoins leſtat aduenir eſt de ſoy muable. Et la voulente eſt franche a eſlire le bien & le mal, & la puiſſance de Dieu inclinable a nouz orayſons exhaucer. Souffiſe toy ſi nous te relatons ce que les ſainctz docteurz en hont eſcrit, & demeure ſus le poinct ou ilz ſe ſont arreſtez; car combien que leur determination ne puiſſe vuider douttes, certainement elle eſt vuide de tout erreur. Nous croions fermement que Dieu eſt vne ſimple & ſouueraine eſſence, qui par ſoymeſme, come tout parfaict, cognoit touttes choſes; & voions clerement que lhome eſt vne ſubſtance compoſee & imparfaicte, haiant de dehors la cognoiſſance des choſes par leurz eſpeces, & Dieu cognoit touttes creatures deuant quelles ſoient faictes, & lhome ne cognoit rien ſinon ce que luy eſt preſente par les ſenz de dehorz. Ainſy la ſcience diuine nha aucune proportion a la ſcauance des homes, dou ne doitz iuger de ſon ſcauoir par le tien, car ta ſcience dependt des choſes que tu ſcais de luy, & les choſes quil ſcait dependent de ſa ſcience abſolue ou parfaicte. Elles ſont de luy par eternelle cognoiſſance & ſapience ſceues clerement. Et pource quil les ſcait de luy & de ſa grace tu les ſcais pourtant quelles font leur mutation; dou pource quelles font leur mutation ne ſe peut muer ſa ſcience, veu que ſa ſcience precede leur eſtre, car ſil cognoiſſoit les choſes par elles meſmes, ſa cognoiſſance ſuy-

uroit leſtre des choſes, non les precederoit. Ainſy il cognoiſtroit les choſes paſſibles doutteuſement, & les choſes neceſſaires par vne certainete realle come tu entendement ſcais, mais puis quil cognoit tout par luy meſme & quil demeure touſiours eſtable & pardurable, ſa ſcience eſt neceſſaire, eternelle & infallible. Croy & ne douttes point quil cognoit les choſes principallement, les choſes temporelles intemporallement, les choſes muables inuariablement, & que les choſes contingentes ni la variabilité dicelles ne varient ſa ſcience ni efforce leur contingence ou euenement, car leſtre dicelles eſt de ſoy choſe muable en elles & par elles, & la ſcience quil ha delles eſt en luy & par luy eſtablement neceſſaire. Il ſcait neceſſairement par ſoymeſme quil eſt neceſſaire les choſes telles quelles ſeront aduiendront contingentement par leur nature qui de ſoy eſt variable, telles quelles ſont. Soies certain que touttes choſes luy ſont preſentes en ſon eternite, car il ha tout enſemble des touſiours, & ha touſiours ſon ſcauoir & ſon eſtre parfaict & acompli. Les choſes corporelles ſubiectes a mouuementz & mutations ſoutz le temps nhont iamais leur eſtre enſemble & leur eſtat aduenir, car le paſſe leur eſt deſia tollu & le futur leur eſt en attente, mais a Dieu tout le temps enſemble eſt preſent, plus que neſt a toy lheure de maintenant. Ie ten baille materiel exemple : a leſſeul dune roue mouuante enſemble mouuant a lentour variablement; il eſt quant & ſoy en vne meſme habitude vers touttes les parties de la roue que de

ſon coſte luy ſont preſentees, mais elles changent tant que en elles ſont leurz habitudes des vers luy en tant quelles ſe meuuent haut & bas. Ainſy par la mutation des choſes que Dieu ha creees & ſouſtient ne ſe change ſon eſſence, ni ſa ſcience ne varie. Quiers la variation du monde es choſes que de ſoy ſont muables, & laiſſe a Dieu ſon eſtablie permanence ſans ſcrupule & ſans doutte ; ne meſcroy point lautorite de ſa puiſſance pour la neceſſite de ſa ſcience. Car combien quil ſcache les choſes aduenir neceſſaires en ſoy come elles ſeront, ſi les peut il ſeigneurieuſement muer en elles come il luy plait par ſa miſericorde. Et certainement ſa neceſſaire ſcience, ſon infinie puiſſance & ſa voulente inexpugnable ſont ſi daccordt quil ſcait tout ce quil peut & peut tout ce quil veut. Soies content donc de ceſte deduction, car ca bas tu nen peux plus hauoir. Et a moymeſme que ſuis ſa fille il nen ha plus permis, car tu peux ce ſcauoir que ſi orayſonz ne profitoient & Dieu euſt tellement deſtinees les choſes en ſorte que le franc arbitre de lhome fuſt contrainct par neceſſite, ie fuſſe pour neant eſte cree.

Cecy ha dict Charrettier & autres ſcauantz alleguez des cauſes par leſquelles les pechez commiz par les homes ne doiuent pas eſtre imputez a Dieu mais a eux meſmes, combien que ne pouuons eſtre ſans peche a cauſe de la coulpe de noſtre premier pere, pource que (ſelon S. Bernard cy deuant par nous allegue) nous ſommes de pouuoir pecher & non pecher en non pouuoir, mais ſans que Dieu ſen meſle,

ſen meſle; mais il y ha difference de pechez non pas par degrez, veu que Ciceron dict en ſes paradoxes que les pechez ſont eſgaux, mais les coulpes lune plus grande, lautre moindre, & auſſy les theologiens ſcholaſtiques tiennent quil y ha des pechez de iij ſortes de degrez, les vnz ſont meſchanſettez ou crimes, les autres pechez mortelz, les iij^mes ilz appellent venielz, ceſt a dire de iugement & de miſericorde, ce quilz nhont pas encore faict ſans lauthorite de la S. Eſcritture, car vous treuuerez au vij^me & viij^me du Geneſe & auſſy en Ioſephe en ſes Antiquitez come Dieu apres le deluge, pource quil voioit que lhumain lignage ne ſe chaſtoit pas par lhorrible punition quil hauoit faict ſus les autres homes de pecher come parauant, & que ſil les vouloit touſiourz punir quant ilz pecheroient il luy faudroit touz les iourz enuoier vn deluge, dict quil ne vouloit plus eſtre le Dieu de iuſtice mais de miſericorde, & le promit a Noe luy diſant quil ne feroit iamais plus perir luniuers par eauue, en ſigne de quoy il crea larc celeſte appelle par les Grecz ἰρις, que ſigniffie paix, come vn ſigne de paix. Permit auſſy aux homes plus grande liberte que parauant, ce que neſtoit pas deuant le deluge; touttesfoys il ne voulut pas que touz pechez demeuraſſent impuniz, mais conſtitua des magiſtrautz qui fuſſent pour deffendre les enormes pechez que lon nome meſchanſettez & crimes, & les moienz qui ſappellent mortelz, mais en telle difference que les premierz ſeroient puniz par mort temporelle & eternelle, les autres par

la ſeulle eternelle. Des venielz, qui ſappellent venielz come pardonnables & de miſericorde il voulut quilz fuſſent tolerez par les homes come luy les toleroit. Les pechez dignes de mort il hauoit deuant le temps de Moyſe graue es cueurz de touz humains, & apres la naiſſance de Moyſe les eſcriuit en ij tables quil fit preſenter a ſon peuple par ledict Moyſe come eſt eſcrit en Exode; mais il y ha des autres pechez ſans leſquelz lon ne ſcauroit viure en humaine compaignie, come ſont planter vignes, ſemer ble, ſe veſtir & touttes autres choſes prouenantes de la ſcience de bien & de mal deffendue a Adam, & bref delaiſſant vſer de la puiſſance contemplattifue par Dieu a lame donnee du commencement affin de luy en ſeruir pour vacquer a lactiue ſoutz excuſe que nous le faiſons par neceſſite, queſt bien vray, mais non par neceſſite nous prouenue de nature, mais que nous meſmes nous ſommes impoſee par couſtume, ſingulierement de mentir, car ceſt contre la loy de nature de dire lun & penſer lautre, ce que S. Auguſtin extime vn des plus griefz pechez, ce quil puni en vn traicte ſingulier quil ha faict tout eſpreux pour cela & lintitule, De mendacio ad Conſentium, par lequel il ne veut permettre que lon mente pour choſe quelconques, voire pour ſauuer ſoy ni autruy de mort, mais Dieu lha permis nonſeullement pour ſauuer la vie de ſoy & de ſon prochain, mais pour beaucoup de moindres cauſes, come ſe treuue a touz propoz en la ſaincte Eſcritture par exemples de pluſieurz ſainctz perſonnages qui pour mentir

ne ſont pas eſte repreuuez de Dieu mais appreuuez, come nous hauons deduit ailleurs plus a plain. Touttesfois combien que ce & les autres ſemblables ſoient pechez, Dieu les tolere plus toſt quil ne les loue ni appreuue pour nous entretenir en humaine compaignie par telles ciuilitez, pource que ce ne ſont que petittes vanitez & follies que ne nuiſent au prochain, come le pere faict a ſes enfantz eſtantz encores en aage tendre & freſle, de ſe delecter a hauoir des cheuaux de boys, filles de plaſtre, iouer aux noyſilles & faire ſemblables actes dinfantile ſimpleſſe, & nonſeullement le leur permettent les peres mais leur fourniſſent eux meſmes de telles bagattelles, pource que eux meſmes ſe delectent en leur erreur de bone grace, mais pourueu que cela ne tumbe en exces, coment ſi par telz ieux ilz ſentrebattent lun lautre ou font quelque autre mal, lors le pere prent vne bone verge & les feiſſe tres bien. Ainſy nous faict Dieu, non nous comportant ſeullement telles vanitez, mais nous y aidant, pour nous hauoir laiſſee prudence par la quelle nous pouruoions a cela; mais ſi nous en abuſons il ha la verge pour nous chaſtoier ou par les mains de fortune ou des homes les vns par les autres. Aduiſez vn exemple ſeullement du train de marchandiſe. Lon dict quelle ſe peut exercer ſans peche, a ſcauoir ſi lon le faict ſans tromperie, queſt touttesfois choſe malayſee, mais encor quant lon ni tromperoit point, ſi neſt ce que vne vanite, pource quelle ſexerce par volupte ſeulle ſans neceſſite, car il ny ha region ni pays qui ne

produiſe a ſes payſantz ou habitantz tout ce que leur eſt neceſſaire pour lentretenement de leur eſtre; ie ne parle pas de la neceſſite de nature mais de limpoſee par couſtume. De quoy ha bien faicte la remonſtrance M. Symphorien Champier, medecin a Lion, iadis en ſon liure du Iardin de Gaule, diſant que nature nha encombre aucune region de maladie quelconcque que elle nhaie auſſy de remede pour la guerir, le ſemblable eſt de la nourriture & veſtement. Car pourquoy ne pourra auſſy bien garde de froit ſon ſuppoſt vne robe de la laine de ſes brebiz payſannes que celle que ſera faicte des brebiz eſtranges, voire de fiente de verz a ſoye, que lon vait querre en pays ſi eſtranges & loingtains, non ſeullement a grande paine mais danger? Si vin ne croit en ton pays, boy de la ceruoyſe, ouy de leauue ſi nhas de lun ni de lautre. Les Indiens & autres Leuantins vers leſquelz nous nauigons en ſi gros danger pour amener de deuers eux des eſpices haiant vne fois agouſte de nos aux ſe mocquent de nous de ce que nous prenons tant de paine pour aller querre vers eux viande picquante, veu que en hauons de meilleures en noz payz, que ſont les aux. Et le cheuallier Hutten dict que ſon pere ne voulut oncques ſoufrir que lon vſaſt en ſa mayſon dautres eſpices que des creues en ſon iardin, queſtoient les aux. Mais de quoy nous ſert nauiguer ſi loin, pour apporter perles & pierres precieuſes doutre mer aux vendeurz auec groſſe paine & danger, aux achatteurz a ſi groz frayz, quel bien luy en aduiendra pour ſentre-

Symphorien Champier.

tenir en eſtre, voire en bien eſtre. Le garderont telles fanfares en ſante, ou luy alongeront ſa vie? Pourquoy bon droict raconte M. Tomas More, en la deſcrittion de ſa ville de Vtopie, que les enfantz dillec fuioient de deuant ceux qui portoient des chaines dor, extimantz que ce fuſſent de larronz, brigantz ou autres malfaicteurz, ainſy enchainez come lon enchaine par deca telle maniere de gentz, quils craignoient que les mengeuſſent. Couroient apres les autres qui portoient perles, dyamantz, rubiz ſus leurz bonetz, come lon faict par deca apres les folz qui portent petittes plumes, aureilles & ſonnettes en leurs chapperonz. Ainſy ſont touttes ces inuentions humaines peche deuant la iuſtice de Dieu, mais mocquerie deuant ſa miſericorde; car Eſaie dict, chapitre 30, verſ. 22, Que touttes noz œuures ſont ſemblables au drappeau dune femme menſtrueuſe, ce que ſeroit pour nous fourrer en deſeſpoir ſans les conſolations & eſperances que nous donnent les autres lieux de la S. Eſcritture. Premierement la promeſſe quil fit a Noe, come nous hauons dict cy deuant, quil ha acomplie par lexhibition que Dieu ha faicte de ſon fils, qui ha eſte innocent mis a mort afin de ſatisfaire pour nous de noz dictz pechez, car il ha conuerſe parmi nous vſant de ce que nous vſons pour nouz neceſſitez non naturelles mais couſtumieres, come nous hauons deuant dict pour monſtrer quil ne les nous imputoit pas a peche, combien quelles le fuſſent, & ne nous ha guerie entierement la playe dicelluy, mais lauee tant ſeul-

lement & garder quelle nempire, & faire que le peche ne nous ſoit impute enuers ſon pere, ce quil ha faict a ſa premiere venue, reſeuruant de la guerir a la ſegonde, que ſera alors quil deſcendra, non pas en humilite come il hauoit faict a la premiere, mais en ſa maieſte. Car (come dict lapoſtre) Dieu nous ha touz enclauez en peche afin quil euſt de touz miſericorde, non pas que ſoions iuſtiffiez par noz œuures, car ce ſeroit contre ce quil dict par Eſaie. Mais Ieſus Chriſt, qui eſt noſtre aduocat & interceſſeur, faict enuers ſon pere quil les nous aconte pour bones, iuſtiffiant nous & nouz œuures ſil voit que haions foy en luy, come monſtrerons par ce

Exemple. exemple. Voyez vn pere haiant vn enfant de iij ou iiij ans, quil ayme come naturellement le pere faict ſon enfant; il ha auſſy vn ſeruiteur auquel il commande quelque choſe, come parauenture de luy tirer ſes bottes. Le ſeruiteur ſe met en beſoigne, mais lenfant, iacoit quil nhaie le pouuoir de ce faire, ce nonobſtant pour laffection quil porte a ſon pere, lequel il voit hauoir ce aggreable ſeſforce de auſſy y beſoigner come le ſeruiteur. Or ie demande du quel ſeruice le pere ſe contentera mieux, ou du ſeruice que ſon vallet luy haura faict ou de celluy que ſon enfant haura voulu & non peu? Certes lon ne me ſcauroit rayſonnablement reſpondre fors que le vouloir du fils ſans pouuoir ſera prefere au faict du ſeruiteur, pource que le ſeruiteur lhaura faict par deuoir ſeruile, le fils pour amour filialle.

Et pourtant voiantz touttes ces choſes, viuons

ſelon les ordonnances de Dieu tant que nous ſera poſſible, le honorantz & adorantz; & en ce de quoy ne pourrons ſatisfaire, prions ſon fils quil nous face tenir quittes dun tel oblige. Et apres viuons enſemble touz humains fraternellement & auec Dieu noſtre commun pere en obeiſſance filialle de tout noſtre pouuoir. Et pour viure enſemble en charite regardons de rendre a Dieu ce queſt a Dieu & a Cæſar ce queſt a Cæſar, a ſcauoir a Dieu la charite affectuelle, aux homes lactuelle come hauons ſouuent dict. Et ne nous excuſons point de trauailler pour ſouruenir a noſtre prochain ſus contemplation, diſantz que ne voulons vacquer fors a ſeruir a Dieu pour cuider paruenir en linnocence & ſimplicite par Dieu a noſtre premier pere commandee, nous trauaillerions pour neant a ce nous acheminantz. Car Dieu ha depute le Cherubin au glaiue voltigeant pour nous en garder. Il veut que mettions la main a la paſte ſi voulons viure treſtouz tant a chaſcun pour ſoy que pour ſon prouchain. Et pource faire il nous ha enuoiee prudence au lieu de la ſapience quil nous hauoit donnee & que par noſtre folle outrecuidance hauons laiſſe perdre, queſt le Mercure duquel cy deuant hauons parle apres Platon, qui ordonna les choſes publicques en diuerſes ſortes, & faict entre les homes telle diſtinction quil faut que les vns commandent, les autres obeiſſent, & que les commandantz & les obeiſſantz ſaccordent a faire des loix, pour en vſer en vnion & icelle par ce moien entretenir pour les ſentrecommuniquer a garder ce quilz ayment,

Diffinition du peuple, ſelon S. Auguſtin.

veu que S. Auguſtin en ſon xxj^{me} liure, chap. xxiiij^{me} diffinit le peuple ainſy : Ceſt vne aſſemblee de multitude rayſonnable, ſaccompaignante dun accordt en la communication des choſes quelle ayme. Obeiſſons donc touttes les ij parties aux loix, ſcachantz chaſcune que luy appartient, & non marchantz ſus lappartenance lun de lautre, non pas nous mettantz en teſte que touttes choſes doiuent eſtre communes, ce queſt bien vray, mais non pas en ſorte que dient ces achariatres de Anabaptiſtes, que chaſcun peut prendre ſus ſon prochain ce que luy ſera beſoin ſans le luy demander, car non ſeullement le droict des gentz ni ciuil ne dient pas ainſy, mais celluy de nature nous en faict demonſtration par experience ſus les beſtes & oyſeaux meſmes, car ou verrez vous que ceux dune eſpece enuahiſſent le domicile lun de lautre, quilz chaſſent lun lautre de leur paſturage; car queſt ce que vniuerſite, ſinon amas de pluſieurz particulierz? Et ſil eſtoit permis que chaſcun prinſt des biens du monde a ſon appetit, la conuoytiſe humaine eſt ſi grande que vn chaſcun particulier ne ſe contenteroit pas de la partie, mais voudroit hauoir le tout, come nous hauons declaire en nous carmes & latins & gauloys : Tous autres animaux, &c., &c., & ſentretueroit on les vns les autres, ce de quoy encor lon ne ſe deſporte pas par reuerence des loix, car les homes nhont pas ſi gros ventre que pluſieurz beſtes, mais ilz hont lœil plus grandt que le ventre, come dict le commun prouerbe. Car le ventre eſt tantoſt ſaoul, lœil iamays, ou ce que lœil rapporte a limagina-

limagination & limagination a la voulente. Pourquoy prudence ha come Mercure, duquel nous hauons parle, amena au monde par le commandement de Iuppiter, iuſtice & honte, qui y hont eſtablies & eſtabliſſent encor de preſent des loix decernantz come le mien & le tien ne doiuent mettre en desbat toy & moy, diſtribuantes a chaſcun le ſien, combien que cela ne ſerue encores de gueres, car les loix ne ſont fors come toylles & filz dyraignes, auſquelles ſont priſes les petittes mouches; les groz tauans les percent & paſſent outre, come dict Anacharſis. Mais il ne faut pas que la loy de Dieu ne ſoit aux dictes loix preferee, ceſt que en cas de neceſſite ou publique ou particuliere les biens dun chaſcun particulier ſoient communiquez, en ſorte que le poſſedant vn bien plus auant quil nha faute pour ſon corps & ſon meſnage le doit comuniquer a ſon voyſin qui en haura faute, mais pourueu que la faute ne prouienne de ſa coulpe, queſt que quant vn home qui ſera eſte riche, par gourmandiſe, paillardiſe ou autre exces haura deſpendu tout ſon bien puis voudra que le bon meſnager le nourriſſe; ou vrayement ſera vn fort & robuſte paillardt ou de corps ou deſperit ſouffiſant a guaigner la vie de ſoy & de ſon meſnage, combien quil ſera paouure auec ſa labeur & ne voudra rien faire, ains aymera plus cher mendier, ſuyuant le gros bourdon qui mange le miel cuilluz par les mouches ſans aller auec elles ſuccer les fleurz, car il faut faire telles gentz greffierz eſcriuantz auec vne plume de xviij piedz. Mais aux autres paouures di-

ſetteux, qui eſtantz riches, par quelque deſaſtre tumbent en paouurete ou vrayement ſont meſhaignez de leur perſone, ou encor quant ilz ſeroient fortz & robuſtes ſont ſi chargez de famille que par leur trauail ilz ne leur peuuent pas ſouruenir; veritablement a telz ne faut pas que ſoions contrainctz aider par la loy citoienne par craincte de paine, mais que la diuine nous y incite par amour & charite & faut que veillons en public & particulier, que les paouures membres de Ieſus Chriſt & ſon image come nous ſoient ſubſtentez. De quoy nous hauons donnee la regle par vn quattrein en noz menues penſees ainſy :

Impotent bourgeois ſouffrir faim
Ne doit en cite de police,
Ni celluy mendier ſon pain
Queſt fort & a labeur propice.

Faut dauantage que entre les commandantz & obeiſſantz telle regle ſoit obſeruee, que les commandantz ſoient vn ou pluſieurz. Premierement, quilz obſeruent ce a quoy viſer Platon leur ha commande, eſtabliſſantz des loix, que a Dieu, a fortune & a art, de quoy nous ne ferons pour maintenant plus ample mention, car nous en drecerons vn traicte a part. Item plus que les commandantz aduiſent quilz ſont faictz pour le peuple, plus toſt que le peuple pour eux, & quilz hont a commander non pas aux beſtes, mais aux homes, pourquoy que leurz loix ſoient faictes pour le profit public non pour le leur particulier, & encor ne les paſſent ſans laduis de tout le commun. Dautre

coſte, que les obeiſſantz obeiſſent & ne ſi ſe rebellent pas ni en general ni en particulier, puiſque leurz ſuperieurz leur feront quelque oppreſſion, pourueu quelle ne ſoit trop grande ou trop continuelle, car lapoſtre le nous comande diſant: Obeyſſez a voz magiſtrautz, ſoient bonz ou desbordez, car Dieu les nous ha enuoiez touſiours come pere a ſes enfantz; ſilz ſont bonz, cõme vne benignite de laquelle il vſe enuers nous; ſilz ſont mauuayz, cõme vne verge par laquelle il nous chaſtoie de noz vices come le pere ſes enfantz. Et puis que ni commandantz ni obeiſſantz nobeiſſons pas a ſa iuſtice, recourons nous a ſa miſericorde luy criantz: Abba pater miſerere! *Romains xiij*

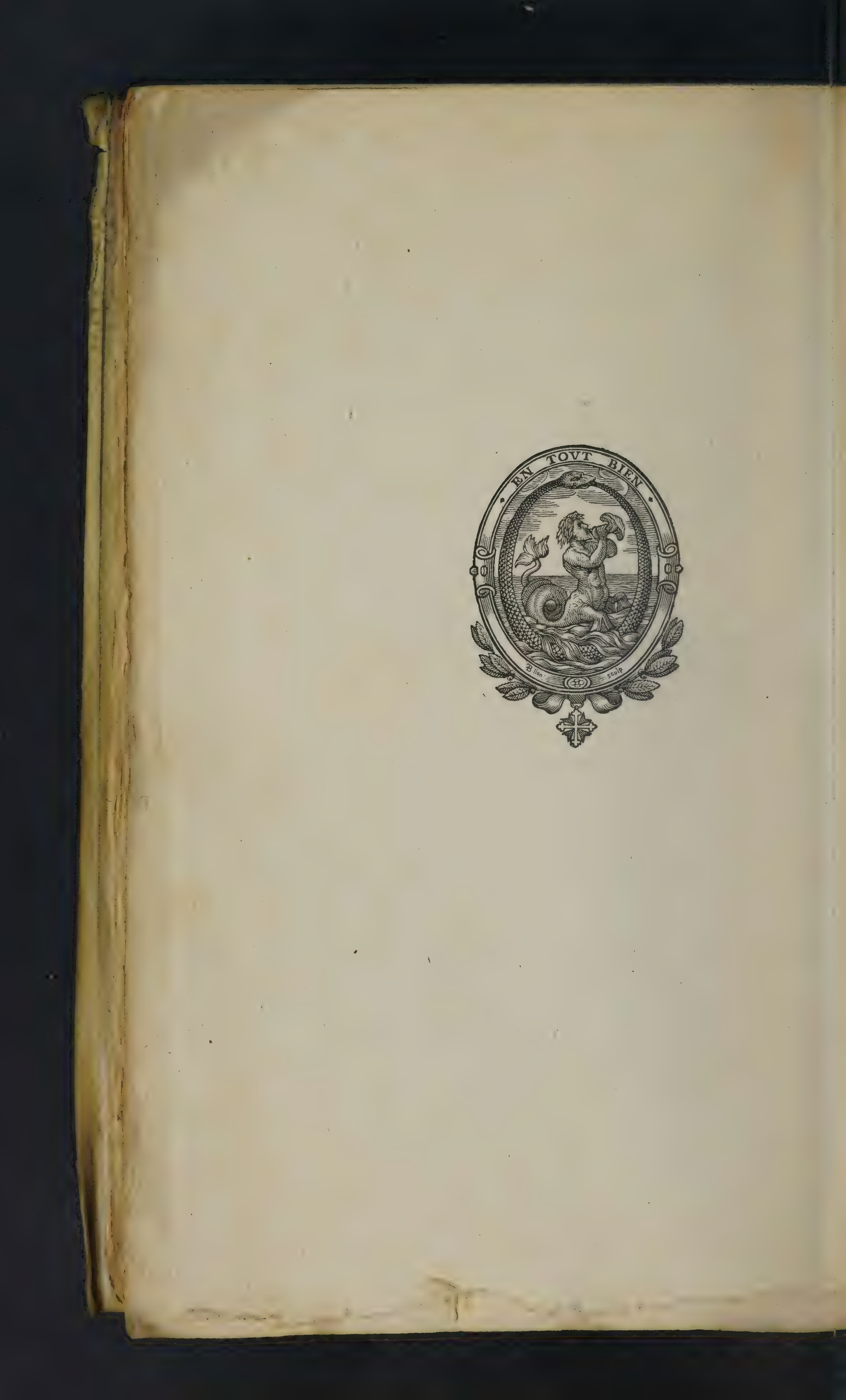




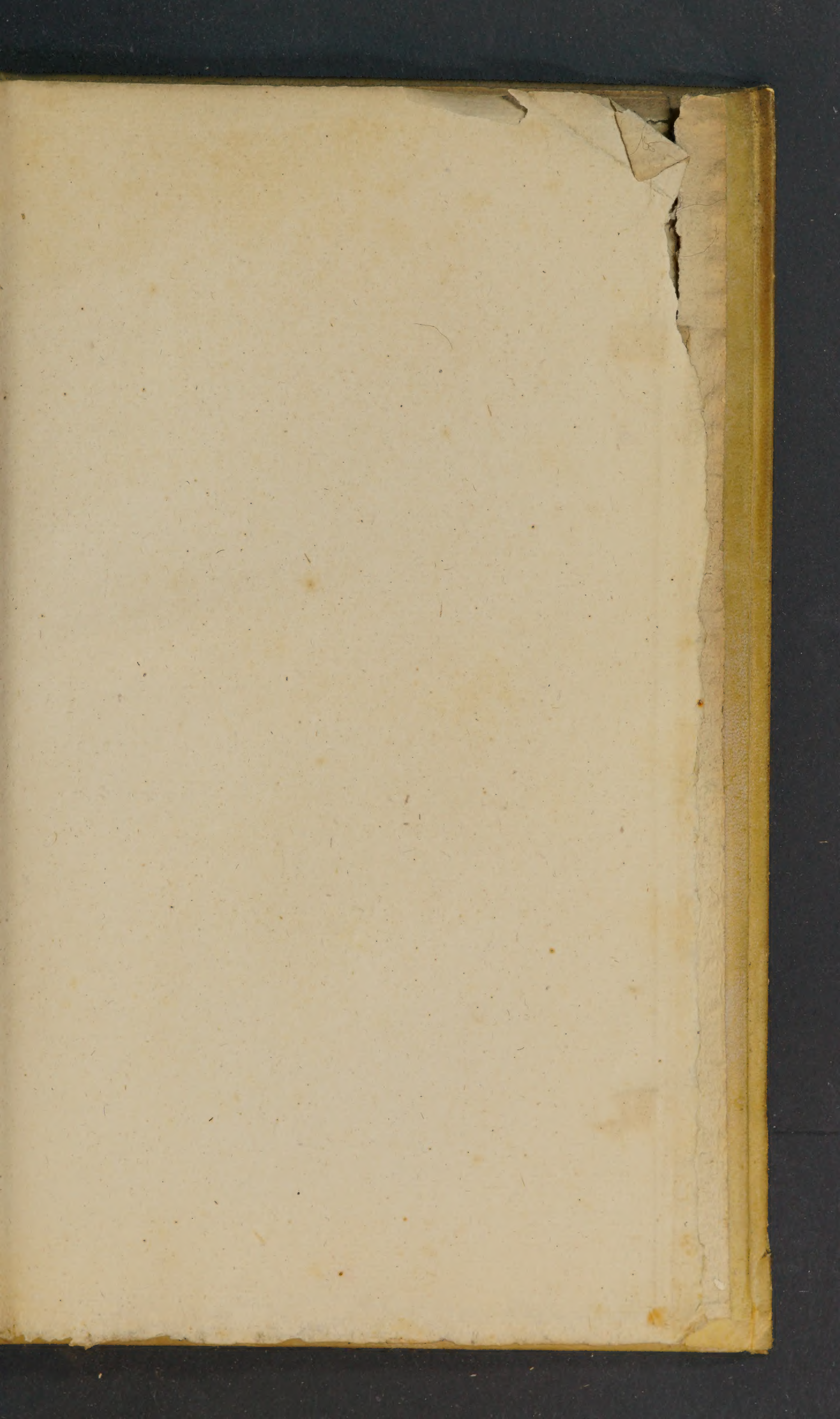
TABLE DES MATIERES contenues dans ce volume.

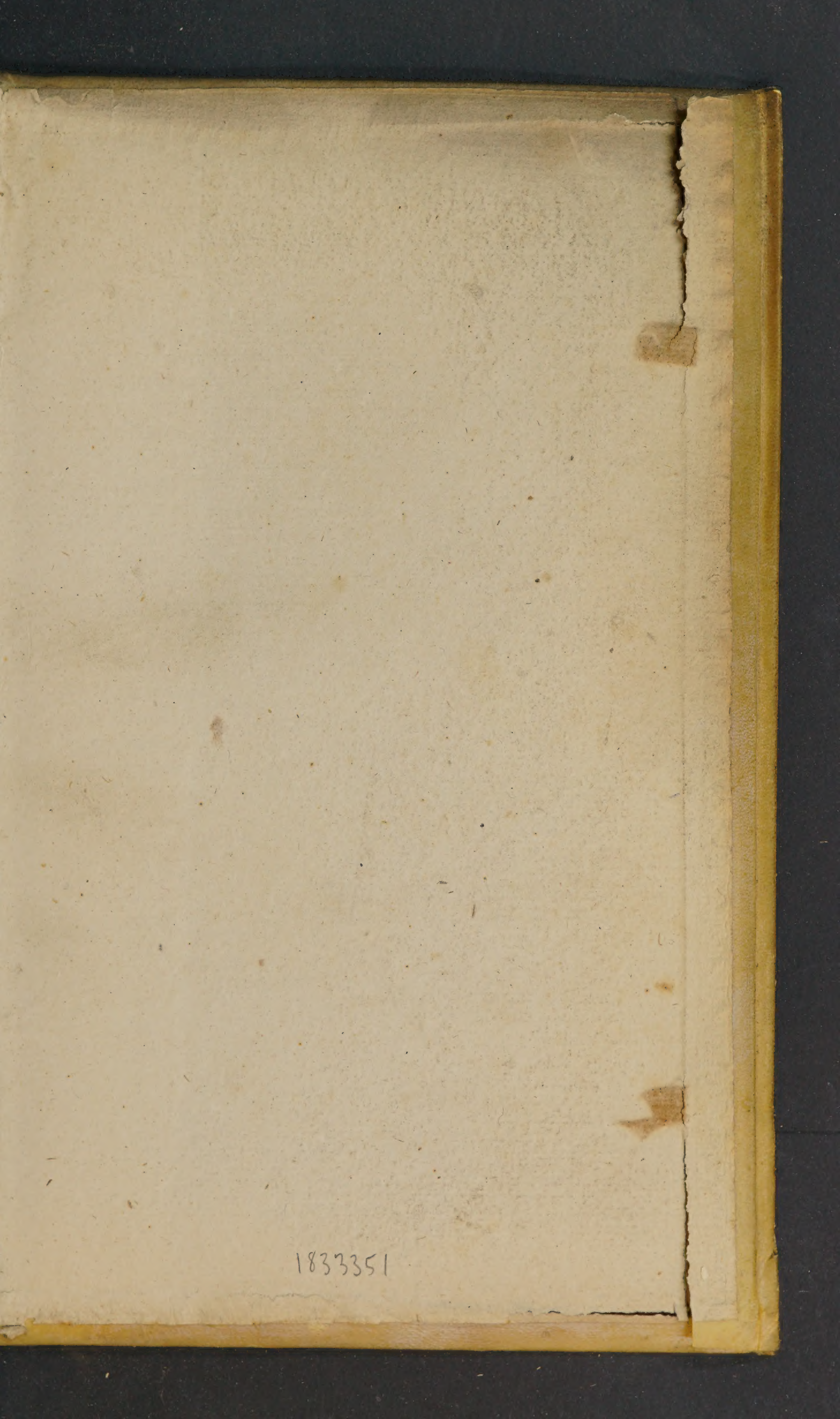
F I N




EN TOVT BIEN
B llon: sculp

Hockler Byrd




1833351

